

ANDRÉ DE HEVESY

272
BEETHOVEN

VIE INTIME

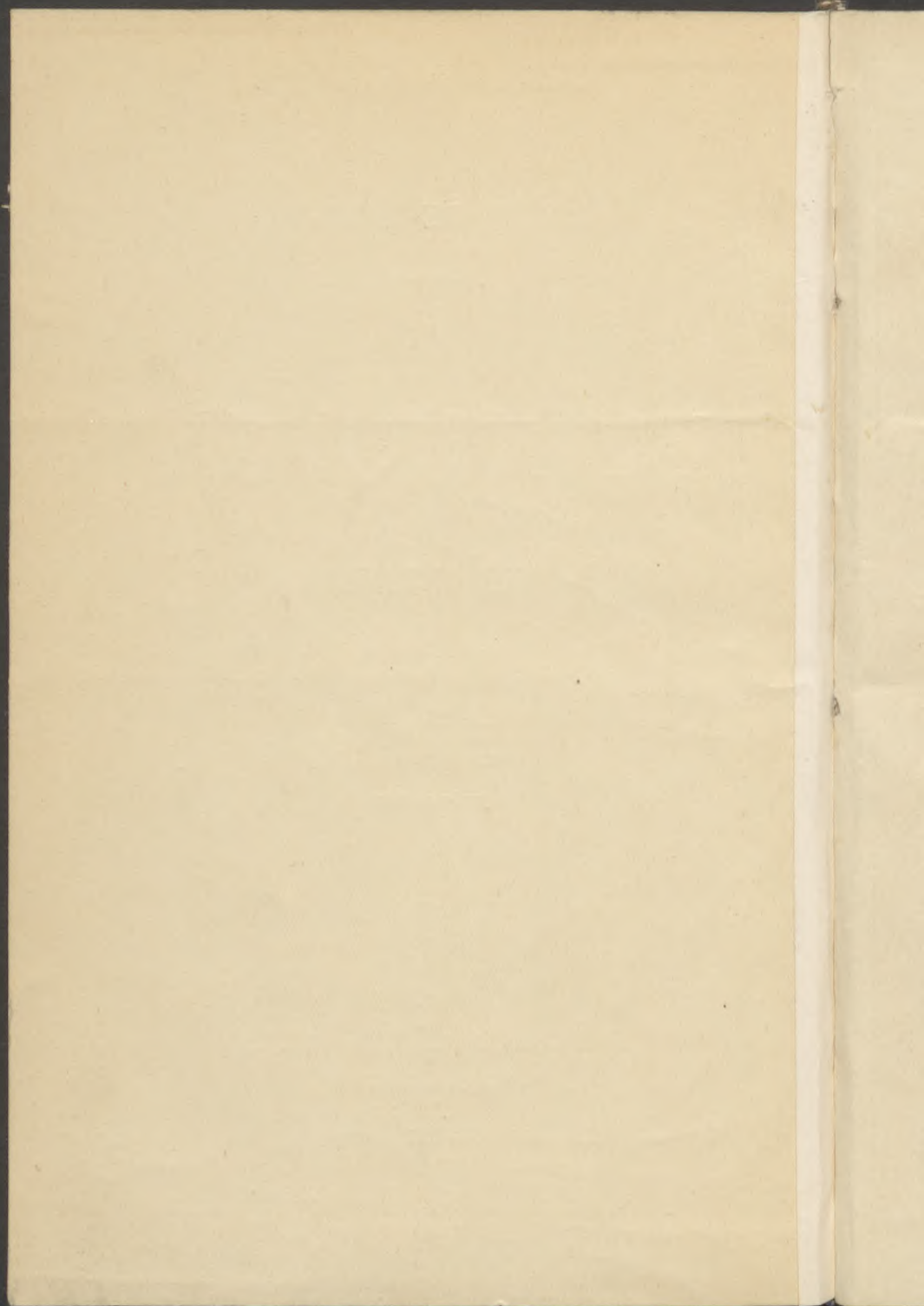
SIXIÈME ÉDITION

PARIS

ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES

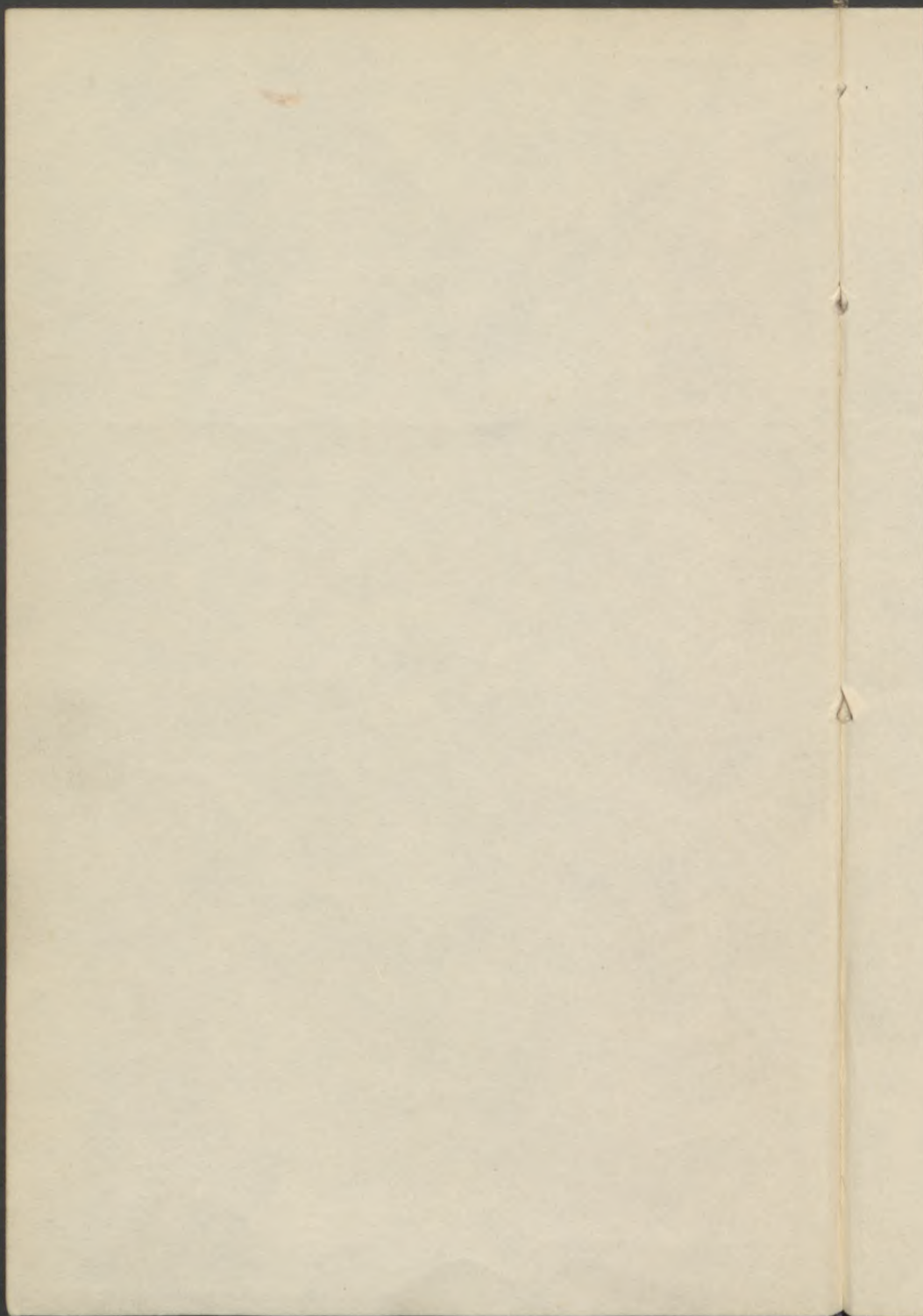
14, RUE DE L'ABBAYE, VI^e

1926



BETHOVEN

VIR. ISTINA



BEETHOVEN

VIE INTIME

BEETHOVEN

VIE INTIME

ANDRÉ DE HEVESY

BEETHOVEN

VIE INTIME

PARIS

ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES

14, RUE DE L'ABBAYE, VI^e

1926

mus. th.
3733a.

BEETHOVEN

THE INTIME

160129

АНТИЧНИ МУЗЕЙ
П. ПУШКИН. НОВОДЕКАРИО
1926 г. 266



AVANT-PROPOS

Que de livres sur Beethoven ! Les uns sont des collections de documents, d'autres des œuvres d'imagination. Pourtant, quoi de plus poignant que l'émotion qui se dégage des réalités de cette grande vie douloureuse ? Pour la reconstituer, nous avons puisé à deux sources presque inconnues : le dépôt du Ministère de la Police à Vienne, exploité jusqu'ici uniquement au regard des procès d'intérêts de Beethoven, enfin les papiers de la comtesse Thérèse Brunsvik que nous avons eu la bonne fortune de retrouver dans les archives du Château de Palfalva.

BEETHOVEN

CHAPITRE PREMIER

L'ORGANISTE DE BONN

Autrefois, les routes des quatre coins de l'Europe aboutissaient à Vienne, carrefour des peuples. C'est vers cette capitale qu'allaient les avenues d'Italie, bordées de peupliers dominant l'olivier et la vigne ; les vastes sentiers de Hongrie et de Pologne, encadrés de hautes herbes qu'arrachaient les troupeaux tumultueux de bœufs blancs demi-sauvages ; les prudentes chaussées des Allemagnes, poudroyant entre de verts pommiers. La route d'Allemagne longeait le Danube qui roulait ses larges flots jaunâtres au pied de collines couvertes de treilles et de rochers couronnés de monastères. Sur l'impériale de la diligence, on agitait les mouchoirs quand la cathédrale de Saint-Étienne surgissait à l'horizon. A l'octroi de Vienne,

de grands diables de douaniers en uniforme blanc grimpaient sur les roues et exploraient les malles à la recherche d'allumettes chimiques ou de livres prohibés. Puis on brûlait les faubourgs. Les fers des chevaux faisaient résonner le pont de bois jeté par-dessus le fossé. Sur les puissants remparts, derrière le garde-fou peint en noir et jaune, une foule de curieux regardaient l'arrivée des « Souabes », — c'est ainsi que l'on désignait les gens de l'Allemagne occidentale. Des mains obligeantes s'emparaient des hardes du voyageur. Et par les hautes voûtes du *Burg-Thor*, il pénétrait dans les étroites ruelles de Vienne, la plus paisible des capitales. Le réséda était sa fleur, le pot-au-feu, son parfum, et sa poésie, la musique. C'est pour elle qu'un jeune Rhénan de vingt-deux ans, Louis van Beethoven, débarquait en novembre 1792 dans la métropole. Il n'y arrivait pas en intrus. D'heureux hasards lui ouvraient la société de Vienne.

Il sortait d'une famille d'artisans, transplantée des environs de Louvain à Anvers. On rencontre dans sa lignée des ecclésiastiques, plusieurs artistes, enfin un maître tailleur, Henri Adelard, à l'enseigne de la *Sphère du Monde*, dans la *Rue-Neuve* à Anvers. L'un des douze enfants de celui-ci, Louis

van Beethoven, appartint en 1733 à la cour de l'Électeur de Cologne, en qualité de musicien, aux gages annuels de cent florins. Il termina sa carrière comme chef d'orchestre électoral. Sur son portrait, peint par Radoux, Louis van Beethoven apparaît enveloppé d'un manteau à brandebourgs, coiffé d'un bonnet de velours bordé de fourrure, serrant des cahiers de musique sous le bras. Ce personnage cossu possédait un spacieux appartement à Bonn, du beau linge, enfin des capitaux qu'il plaçait en vins. Et il revendait ces crus du Rhin en Hollande.

Le chef d'orchestre avait épousé une fille du pays : Marie-Joséphine Poll. La jeune femme eut le malheur de perdre plusieurs enfants ; elle tenait les clefs de la cave ; elle y chercha consolation. Marie-Joséphine termina ses jours dans un cloître à Cologne. Louis van Beethoven mourut en 1773. Leur seul enfant survivant, Jean, hérita des penchants maternels. Il remplit des besognes musicales subalternes, tantôt chanteur, tantôt violoniste de la chapelle électoral. En 1767, il se maria avec Madeleine Leym, fille du maître-queux de l'Électeur, veuve du premier valet de chambre de ce prélat. Le ménage Beethoven eut trois fils : Louis, Jean-Nicolas et Charles-Gaspard. Le ténor, grand

bel homme, avait le vin gai. Souvent, le soir, les trois petits l'allaient quérir chez le traiteur et le ramenaient en chuchotant : « petit père, petit père ». L'aîné des enfants, Louis, né en 1770, était un garçonnet de courte taille, avec une grosse tête couverte d'une broussaille de cheveux noirs, au teint basané ; ses camarades l'appelaient « l'Espagnol ». Grâce à sa virtuosité précoce, il obtenait à quatorze ans, en 1784, la charge d'organiste suppléant de la cour.

Cette modeste famille habitait les communs d'une maison patricienne de la *Bonngasse*. Quand le jeune Louis ouvrait la porte cochère verte, ornée de guirlandes et de vases en relief, il passait furtivement sous la voûte donnant accès à l'appartement de Monsieur D.-P. Salomon, musicien de la Cour, et à celui de Monsieur le passementier de l'Électeur. Puis l'enfant traversait le jardinet, l'escalier en bois grinçait sous ses pas, et il baisait la tête en pénétrant dans le logis mansardé, car ses cheveux effleuraient les poutres.

Dans cette petite ville paisible et fraîche, tout avait de l'importance, sauf le temps et le génie. A l'hôtel de ville, l'horloge, soutenue par deux satyres en pierre, sonnait des heures monotones. Mais un prince éclairé et artiste apportait du

mouvement et de l'éclat dans cette placide vie de province.

L'Électeur, Max-Franz, frère de Marie-Antoinette — qui ne se doutait guère qu'un jour le roulement des tambours étoufferait le dernier cri de sa sœur — poussait la liberté d'esprit jusqu'à témoigner une certaine complaisance au regard des Illuminés et Jacobins. Un de ses conseillers en parlait avec effroi. Et l'Électeur : « Je pourrais les employer, car çà et là, il fait encore bien sombre dans mon pays ! » Au sujet d'une plainte contre un fonctionnaire quelque peu fantaisiste, Max-Franz répondit : « Ce jouvenceau s'adonne aux rêveries. Laissez-le mûrir, après quoi il vaudra mieux que vous. » Le prince humanitaire traita son jeune organiste avec bonté. Pourtant, le vrai protecteur de Beethoven, celui qui exerça une influence décisive sur sa carrière, fut un gentilhomme autrichien, le comte Ferdinand Waldstein.

Quatrième fils d'Emmanuel-Philippe Waldstein et de la princesse Marie-Thérèse Liechtenstein, le comte Ferdinand appartenait à l'ordre des Chevaliers Teutoniques. Il séjournait souvent à Bonn, chez Max-Franz, grand maître de cet ordre. Toutefois, il préférerait courir le monde pour satisfaire sa curiosité.

Les Waldstein, alliés au prince de Ligne, avaient leurs grandes entrées à Paris. Emmanuel-Philippe, passionné pour les sciences cabalistiques, connut Casanova et ramena l'illustre aventurier dans son château de Dux. Ferdinand se désintéressait de la cabale. Par contre, au cours de ses fréquents séjours en France, il s'était plu à étudier les patois, innocente manie qui allait lui sauver la vie : pendant la Révolution, il réussit à quitter Paris et à atteindre la frontière déguisé en maquignon¹. Cet original avait du goût pour les arts et appréciait les caractères personnels. Il s'intéressa au jeune pianiste, qu'il connut chez des patriciens de Bonn, les Breuning, amis d'enfance de Beethoven. Des dons innés, les traditions d'artisanat musical, enfin un labeur assidu avaient fait de l'orphelin un vrai virtuose. Déjà maître au piano ou à l'orgue, après les derniers accords, il redevenait un gauche adolescent. Sa chevelure broussailleuse soulevait sa perruque². Et sous la livrée vert d'eau de l'Électeur, il demeurait le moins courtisan des hommes, plein de candeur, de brusquerie et d'ombrageuse droiture.

Waldstein l'honora de son amitié, de ses conseils, de ses secours. L'Électeur venait d'offrir une bourse à deux jeunes peintres de Bonn, les frères Kügelgen, afin de leur permettre de visiter l'Italie.

Waldstein décida ce prince à envoyer en 1787 Beethoven à Vienne pour continuer ses études avec Mozart.

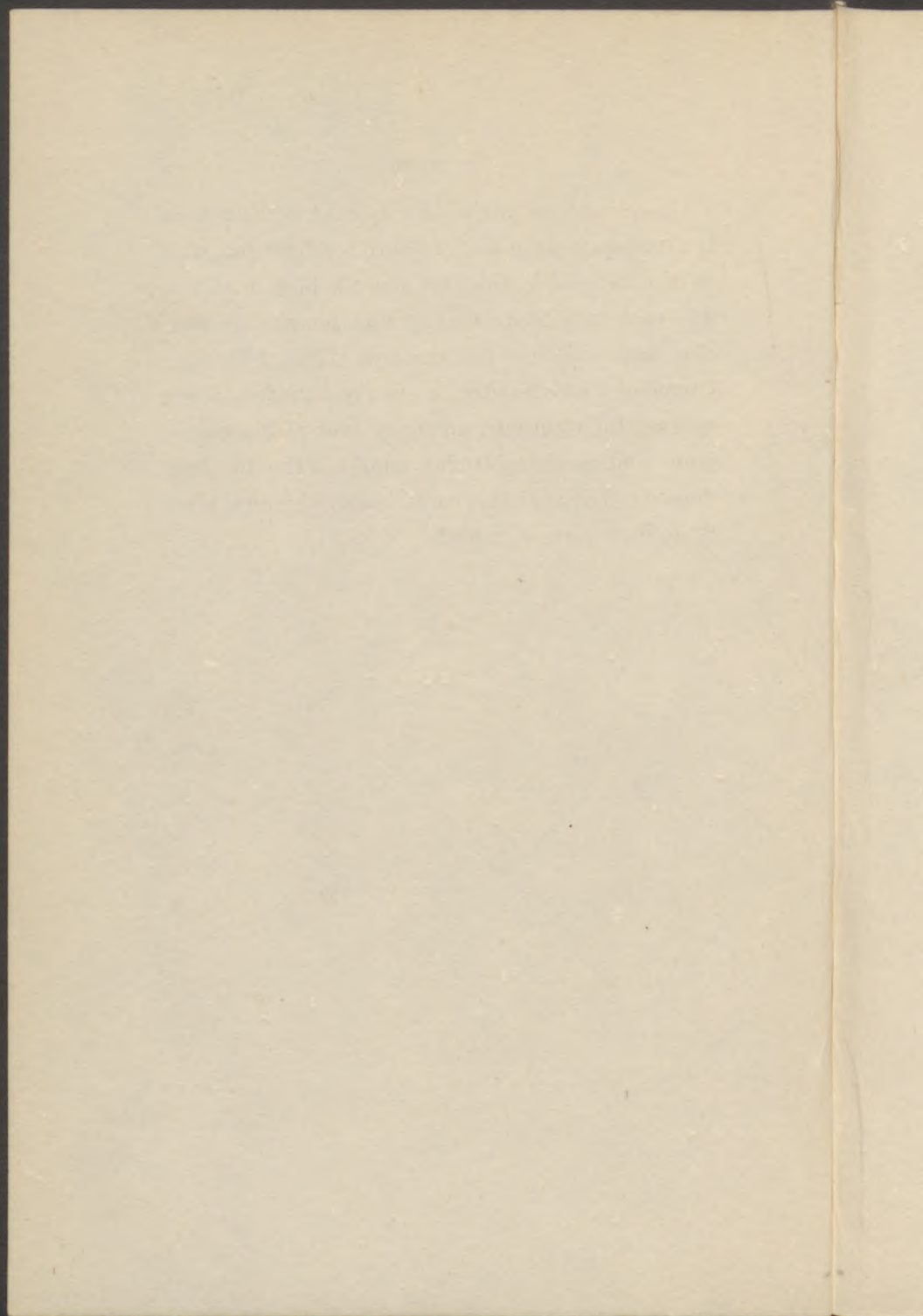
Ce n'était pas le premier voyage de Beethoven ; en automne 1781, sa mère l'emmena à Rotterdam. Sur le coche d'eau, par un froid glacial, M^{me} van Beethoven avait dû réchauffer les pieds du petit sur ses genoux. Comment celui-ci aurait-il pu garder un bon souvenir de la Hollande ? Par contre, il se plut dans la ville d'Haydn et de Mozart.

Nous ne possédons aucun détail sur ce premier séjour de Beethoven à Vienne. Pourtant, après Bonn, petite patrie aimable, verdoyante, mais étroite, le mouvement et la liberté de la capitale ne pouvaient manquer d'enchanter le jeune boursier dont la timidité voilait un sauvage besoin d'indépendance. Cependant il ne devait pas faire long feu à Vienne. Sa mère, âgée seulement de quarante ans, se mourait de phtisie. Son père s'adonnait de plus en plus à la boisson. Louis retournait donc à Bonn et arrivait à temps pour assister au dernier soupir de sa mère. Bientôt, l'orphelin fut obligé de demander la mise à la retraite de son père ; il obtint que la moitié des gages paternels lui fussent versés, afin d'élever ses frères. A dix-neuf ans, le voilà soutien de famille.

Il était lui-même d'une santé délicate. Les soucis le minaient. Ah ! ces terribles fins de mois, où il fallut frapper à la porte du Mont-de-Piété. Un jour, faute d'autre objet de valeur, il dut engager le portrait du grand-père. Un musicien de la troupe électorale, Ries, le tirait souvent d'embarras.

Pour augmenter ses minces ressources, l'organiste de la Cour tenait le premier violon dans l'orchestre du Théâtre de Bonn. Ses années de jeunesse se passèrent entre un travail opiniâtre, des soirées musicales chez les Breuning, qui avaient accueilli fraternellement l'orphelin, enfin des courses solitaires sur les bords du Rhin. Ces jardins, ces bocages, ces rives hantées de légendes invitent à la rêverie. Mais ce n'est pas seulement le bruit du fleuve qui berce l'âme inquiète et déjà endolorie de l'adolescent. Le vent apporte de chauds effluves de France. Quel beau spectacle que la Révolution pour ceux qui la regardent de loin ! Dans sa mansarde, couverte de lierre, de la *Bonn-gasse*, comme au fond de l'orchestre, où il manie l'archet pour le plaisir des belles dames et des beaux seigneurs, le petit violoniste médite d'un monde régénéré, fleuri de vertus antiques. Le contact de la réalité atténuera ses impressions de jeunesse, sans jamais les effacer entièrement.

Une miniature attribuée à Gérard de Kügelgen le représente avec des cheveux tombant jusqu'au milieu du front bombé, les sourcils bien dessinés, des yeux gris-bleus voilés, une bouche au sourire mélancolique. En automne 1792, l'Électeur l'arrache à son pupitre, à ses promenades, à ses songes, lui accordant un congé avec pleins gages, pour continuer ses études auprès d'Haydn. Beethoven retourne dans la capitale autrichienne. C'est là qu'il va vivre et mourir.



CHAPITRE II

UN GRAND HOMME DE PROVINCE DANS LE MONDE

D'habitude, les Rhénans qui venaient chercher fortune à Vienne, trouvaient table ouverte, conseils et appui chez des compatriotes établis dans cette capitale. Grâce à leur éducation et à leur assiduité au travail, les nouveaux venus se procuraient vite un emploi, épousaient quelque douce Autrichienne, et finissaient par s'engourdir dans un paisible bonheur domestique.

Un sort bien différent attendait Beethoven. A son arrivée, il commença par louer une mansarde et par acheter un piano. Mais grâce aux lettres de Waldstein, dès 1794, on le trouve installé au palais Lichnowsky. Cette famille se disait issue de la maison Bourguignonne des Granson, et portait la devise : « A petite cloche grand son. » Le prince Charles Lichnowsky était un de ces seigneurs

anglomanes, qui se donnent volontiers l'aspect et la contenance d'un lord, tandis qu'une vivacité toute méridionale agitait son cadet, le comte Maurice. Les deux frères avaient une passion commune : la musique.

Voilà donc le grand homme de province dans le monde. Et en vérité, quel monde singulier que celui de Vienne au déclin du dix-huitième siècle !

Les lourdes portes, flanquées de cariatides au torse paresseux, s'ouvraient sur de solennels escaliers. Les stucs des voûtes, moulés en rocaille, montraient des formes non moins pompeuses que les fers contournés des rampes. Dans les salles sonores, des meubles à pieds de bouc, des tentures chinoises, et de vieilles gens que l'on eût cru aussi du Céleste Empire, tant ils paraissaient courtois, compassés, immobiles. Ces aïeux, contemporains de Marie-Thérèse, recevaient leurs enfants pour le baise-main, et le fils disait à sa mère « votre grâce ». La génération suivante, celle de Joseph II, nourrie des encyclopédistes, se mouvait, au contraire, avec l'aisance d'esprits affranchis des anciens usages, et se plaisait à fronder en paroles, professant un rationalisme d'ailleurs assez débonnaire. Peu après que Beethoven s'établit à Vienne, le nouvel empereur, François I^{er},

abandonnait la perruque et adoptait la redingote, seul et unique changement qu'il daigna admettre. Il s'acharnait à arrêter le temps, craignait les intelligences actives et les tenait à l'écart. Ce monarque avait les entrailles d'un capitaine d'habillement. Il administrait son immense empire en bon comptable. Les dossiers accumulés lui donnaient la satisfaction du devoir accompli. C'était un de ces hommes, qui, à force d'écrire, ne trouvent jamais le loisir de penser. La police constituait l'instrument principal de son gouvernement. Omnisciente, omnipotente, méticuleuse et tâtillonne, celle-ci ne manquait néanmoins pas de bonhomie. Que l'on s'imagine l'inquisition humanisée par le bœuf bouilli le plus succulent de l'Univers !

La bonne chère et les plaisirs formaient le souci essentiel des habitants de Vienne. On y dépensait facilement l'argent acquis sans trop de peine. Le gouvernement et le climat concouraient à créer une sorte de matérialisme bon enfant, une sensualité souriante ; celle-ci se détournait de tout ce qui paraissait grave, hardi, nuisible à son agrément. « L'imagination est ici une plante hétérogène, remarquait le plus indulgent des philosophes, le prince de Ligne. Ici, on ne sent pas le bonheur de l'enthousiasme. »

L'étroitesse de la vie publique était compensée par la douceur de la vie privée. Les richesses affluaient de tous côtés vers cette capitale, foire des nations du Rhin jusqu'en Orient. La noblesse d'Autriche, des Allemagnes, d'Italie, de Hongrie, de Pologne, y dissipait ses ducats, y mariait ses goûts et ses filles. Beaucoup de ces seigneurs n'étaient que des oisifs titrés, confinés dans des coteries où rien ne comptait en dehors de la naissance, si ce n'est la familiarité avec les menues affaires personnelles du clan, et où l'esprit détonnait comme une inconvenance. Pourtant, à chaque palais correspondait une campagne. La vie rustique humanise. Le plus grand nombre de ces châtelains menaient une existence honnête et féconde, et en dépit du sentiment excessif des distinctions sociales, restaient exempts de morgue. Enfin chez presque tous, la pensée et le sentiment se faisaient jour dans la musique.

Celle-ci constituait une partie essentielle de l'éducation. Pas d'intérieur bourgeois sans clavier, des quatuors hebdomadaires chez les plus aisés. L'empereur terminait la journée par un concert de violon, exécuté en compagnie d'un de ses chambellans et de son aide de camp. Les bagages de l'Archiduc Charles contenaient une épinette, et

même à la veille des batailles, les airs d'Haydn remplissaient sa tente. D'opulents seigneurs entretenaient un orchestre complet. De ces musiciens de château sortirent les grands compositeurs de l'époque : Mozart, fils d'un valet de chambre maniant le violon ; Haydn, fils de charron, marié à la fille d'un coiffeur. Leurs maîtres les traitaient avec la bienveillance et la rondeur que le suzerain accordait volontiers aux vassaux dignes d'intérêt.

On connaît la scène qui se passait à Kismarton ou Eisenstadt, résidence du prince Esterhazy, le jour de son anniversaire. Au milieu du premier allegro de la symphonie d'Haydn, Son Altesse demande le nom de l'auteur. On fait avancer celui-ci « Quoi ! s'exclama le prince, la musique est de ce Maure ? Eh bien ! Maure, dorénavant tu seras à mon service. Comment t'appelles-tu ? — Joseph Haydn... — Va, et habille-toi en maître de chapelle, je ne veux plus te voir ainsi, tu es trop petit, tu as une figure mesquine : prends un habit neuf, une perruque à boucles, le collet et les talons rouges ; mais je veux qu'ils soient hauts, afin que ta stature réponde à ton savoir ; tu entends, va, et tout te sera donné¹. »

C'était là le langage du temps des perruques à

boucles. Mais les générations passent, les mœurs changent. Lichnowsky, plus jeune, plus moderne que le hautain protecteur d'Haydn, reçut Beethoven en ami. Celui-ci venait de l'étranger, son nom comportait une vague particule, son talent charmait, ses manières étonnaient. Dans ce palais de l'*Alserstrasse*, l'hôte singulier surprenait comme une pousse de chêne dans une serre.

Lui aussi était issu d'un entourage de musiciens de château, tenant de l'artiste, du fonctionnaire, du courtisan et du domestique. Il grandit à une époque révolutionnaire, où les pires ennemis de l'aristocratie se recrutaient parmi des hommes comme lui, qui frôlaient ce monde sans y appartenir. Toutefois Beethoven ne connut ni servilité, ni rancune. Il avait l'âme naturellement haute.

Au petit-fils des artisans de Flandre, le milieu Rhénan avait donné la mentalité d'un jeune Allemand romantique. On le voit bien en examinant la liste de ses livres, fidèles compagnons de sa route, abandonnés aux brocanteurs le lendemain de sa mort². Il conservait la vieille Bible à figures de Liège, vénérable héritage de ses aïeux flamands. Pourtant, les lectures qui allaient lui former l'esprit étaient les mêmes que celles qui nourrissent

la jeunesse germanique : Kant, Schiller, Goëthe ; des frondeurs, oubliés aujourd'hui, mais d'une renommée retentissante en ce temps : Seume, Fessler. Avec cela Shakespeare, l'Odyssée, l'Imitation, Plutarque. Enfin, des livres sur le firmament, un guide pour l'étude du ciel étoilé.

Comme tant d'autres adolescents d'alors, ce jeune intellectuel, d'une sensibilité aiguë, d'une imagination débordante, puisait dans son *Plutarque* des idées romaines. Ajoutez à cela peu de santé, l'ignorance des usages du monde, une indiscipline innée, enfin une sorte de droiture éruptive, un franc-parler que rien n'arrête. Une pareille formation d'esprit ne prédestinait guère au métier de pique-assiette. Aussi jamais commensal de prince ne le fut moins que ce musicien. Lichnowsky lui offre le gîte, la table, de précieux instruments à archet : violons, viole, violoncelle, portant l'estampille des plus fameux luthiers de Crémone. Un ami de son hôte, le comte Browne, lui fait cadeau d'un cheval. Les plus grands noms de la capitale souscrivent à ses premières compositions³. Beethoven accepte tout. Il paye en musique. Mais il ne se donne pas.

Sans doute, il soigne sa mise. Dès 1793, il écrit à Élénore Breuning pour lui demander un gilet

tissé de ses mains. Il dépense quelques-uns de ses rares ducats à acheter des bas de soie noire, ou même à prendre des leçons chez le sieur Andreas Lindner, maître de danse établi rue *Stoss am Himmel*. Pourtant le jeune Rhénan se sent assez dépaycé dans le salon du prince Lichnowsky, entre Haydn et Salieri, vêtus tous deux à l'ancienne mode, coiffés de perruques à queue, lui petit, trapu, les cheveux noirs, épais, dressés « à la Titus », le geste brusque, inquiet, ardent, tout frémissant des harmonies qui tourbillonnent dans sa tête.

Deux ans après, par un farouche besoin d'indépendance, il quitte le palais Lichnowsky pour une chambre meublée, tout en conservant des relations amicales avec son hôte, qui lui sert pendant quelque temps une rente de six cents florins. Le grand homme de province a connu dans le monde un essaim de puissants seigneurs, de hauts fonctionnaires lettrés et musiciens ; pourtant, il ne se lie d'amitié qu'avec un seul, Zmeskall, le plus simple et le plus modeste des gens de qualité qu'il ait rencontrés. C'était un hobereau des Carpathes, d'une de ces régions où des donjons couverts de tôle rouge surmontent des champs pierreux. Grâce à son père, député au Parlement hongrois, Nicolas de Zmeskall put entrer à la Chancellerie de Hongrie

à Vienne, sorte de Ministère pour les affaires de ce royaume. Zmeskall y remplissait des fonctions administratives assez insignifiantes³. Il avait renoncé aux traditions féodales de sa famille pour de modestes réalités bourgeoises. Le « secrétaire aulique », propre, méticuleux, poli, bienveillant, possédait un intérieur soigné, une cave bien montée, enfin d'excellents instruments à archet. Son égalité d'humeur et son goût pour la musique gagnèrent le cœur de Beethoven. Lui, qui témoignait d'une extrême indépendance d'idées, ne pouvait se passer d'un protecteur pour les petites besognes de la vie quotidienne. Ses mains, si puissantes et si agiles pour toucher le clavecin, ne parvenaient pas à tailler une plume d'oie. Zmeskall se chargeait de cette tâche, ainsi que d'autres menus services du même ordre. Et les deux amis se réjouissaient ensemble des premiers succès de Beethoven.

Adélaïde le mit en renom. Cette romance, publiée en 1796, obtint plus de cinquante éditions. Deux marchands d'estampes viennois s'empressèrent de demander au dessinateur Steinhäuser le portrait de l'auteur. Sa gravure montre une sorte de maigre Conventionnel ; la cravate blanche à triple tour fait ressortir l'obscurité du teint ; on dirait un méridional ou un créole.

La même année, un étudiant de province, Kübeck, qui vivait en donnant des leçons de musique, rencontrait Beethoven dans le monde. « Un petit homme, — écrivait Kübeck — la chevelure hérissée et drue, le visage marqué par la petite vérole, clignotant des yeux, agitant sans cesse tous ses membres. Il se mit au piano, et joua pendant une demi-heure, au ravissement de tous. La joyeuse Nina M...r, (la fille de son hôte) voulant me tourmenter, me présenta au grand maître comme un jeune virtuose de province. Je rougis, l'ironie de ces propos me fit monter les larmes aux yeux. Beethoven me regarda ému, et sa mine, auparavant si sauvage, exprima une vive compassion. Il gronda Nina pour son espièglerie et dit : — Nous verrons si cet adolescent puéril a du talent pour la musique. Mais pas aujourd'hui. Venez demain ; je chasserai tout le monde et nous essayerons à nous seuls. »

En effet, le lendemain, Beethoven soumit l'étudiant à l'épreuve. Il lui reconnut de l'habileté, mais peu de talent inné. Sachant Kübeck sans ressources, le maître lui confia une de ses élèves, M^{lle} Julietta M...n., fille d'un patricien de Venise. Kübeck put terminer ses études grâce à ces leçons. Par la suite, l'étudiant pauvre parvint aux plus

hautes dignités. Mais dans son *Journal*, où se trouvent consignés ces détails, on cherche en vain le nom de son bienfaiteur, Beethoven⁴.

Cet épisode montre que le jeune Rhénan jouissait déjà d'une certaine autorité dans les salons de Vienne. Depuis son établissement dans cette ville, il s'était adonné à un travail acharné. Haydn, puis Albrechtsberger, maître de chapelle de la cathédrale, l'initiaient au contre-point. Schuppanzigh lui enseignait le violon. En 1794, les événements le privaient de ses modestes ressources. La Révolution dépossédait et ruinait l'Électeur; elle jetait Waldstein, descendant du fameux duc de Friedland, dans la carrière du condottiere : le chevalier teutonique levait un régiment en Allemagne et s'engageait au service du roi d'Angleterre. Séparé de ses protecteurs, dès lors, Beethoven gagnait sa vie par des leçons, des compositions, des tournées de concert. Il joua à Berlin, à Prague, à Presbourg, à Pest. A aucun moment, il ne manqua de confiance dans son étoile. En 1796, il écrivait sur son carnet : « Courage ! Malgré toutes les défaillances du corps, mon âme triomphera... Vingt-cinq ans ! les voici venus, je les ai... Il faut que, cette année même, l'homme se révèle tout entier. »

Il eut quelques succès, un peu d'argent, l'estime des connaisseurs, presque la célébrité. Il put faire venir ses frères à Vienne. Charles-Gaspard, petit rouquin, commença par donner des leçons de musique, puis obtint un poste de caissier à la Banque Nationale. Jean-Nicolas, grand bellâtre, entra comme garçon apothicaire dans la pharmacie *Au Saint-Esprit*. Beethoven témoignait une sollicitude paternelle à ses frères. Lors d'une tournée à Prague, en 1796, il écrivait à Jean-Nicolas pour le mettre en garde contre les femmes de mauvaise vie.

Une personnalité en vue fut-elle jamais indifférente aux dames ? Or, le compositeur d'*Adélaïde* apparaît déjà comme un artiste à la mode, jaloué, combattu, recherché. A Vienne, on se montrait assez indulgent à l'égard des mœurs. C'était la ville des liaisons sans danger. On mettait de la bonhomie et de l'insouciance jusque dans les intrigues galantes. Mais Beethoven méprisait le libertinage, dédaignait les faciles aventures au décor sentimental. Ce garçon si entier de caractère se sentait attiré vers les femmes délicates, musiciennes, gracieuses. A certain moment, il eut des velléités de mariage : il pensait épouser une cantatrice qu'il avait connue tout enfant à Bonn, Madeleine Will-

mann. Mais celle-ci lui préféra un obscur personnage nommé Galvani ; elle trouvait Beethoven laid et excentrique. D'autres furent moins cruelles. Il connut des passionnettes. Elles ne purent assouvir cette âme grave, solitaire, endolorie, pathétique. Il aspirait à une grande passion.

CHAPITRE III

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Vers 1796, un jour de mai, Son Excellence la comtesse Brunsvik, accompagnée par ses filles, Marie-Thérèse et Joséphine, gravissait l'escalier de la maison à l'enseigne de l'*Oiseau d'Argent*, à l'angle de la *Freisingerstrasse*, près du Corps de garde. On entendait le pas des factionnaires et le bourdon de *Saint-Pierre*. On apercevait des uniformes blancs, un grand tilleul qui sortait de la cour, et sur le seuil des humbles boutiques entourant l'église, des marchands à l'affût du client, le nez en l'air, la main dans le jabot.

C'était par amour de la musique que ces dames escaladaient le troisième étage de l'*Oiseau d'Argent*. Elles venaient d'arriver à Vienne. Un ami, Albert Rosti, était allé les saluer dans l'hôtellerie du *Griffon Doré* et leur avait parlé d'un musicien

appelé Louis van Beethoven. Elles connaissaient ce nom : lors d'une visite dans leur château de Mártonvásár, M. de Széchen, officier de la Garde, leur avait apporté des *Variations* du compositeur. Elles avaient souscrit à son premier *Trio*. Rosti le disait ombrageux et d'un abord difficile. Elles décidèrent d'aller le voir¹.

Ces visiteuses intrépides arrivaient de Hongrie. Depuis un siècle que la paix régnait dans ce royaume, des châteaux aux toits à la Mansart s'élevaient sur les décombres laissés par les guerres contre le Turc et les luttes civiles. La grande noblesse terrienne menait une vie au faste rustique, se délassant par la chasse, les lectures, la musique. Ces seigneurs quittaient rarement le pays. D'aucuns parmi les plus entreprenants s'étaient aventurés jusqu'à Paris ou jusqu'à Londres ; quelques protestants avaient parcouru les universités d'Allemagne ou de Hollande. Mais presque tous allaient à Vienne, siège de la cour, porte de l'Occident.

La cité des Habsbourg était familière aux Brunsvik, sortis des rangs de la petite noblesse, toutefois parvenus, sous le règne de Marie-Thérèse, à de hautes dignités. Antoine I^{er} Brunsvik obtenait en donation la terre de Martonvasar ; son fils, Antoine II, épousait Anne de Seeberg, demoiselle

d'honneur de l'impératrice. En 1775, cette souveraine tint sur les fonts baptismaux la première fillette née de leur union.

Le domaine de Martonvasar consistait en une sorte d'immense steppe de huit mille acres, sans un seul arbre. Antoine II boisa, traça des allées, établit des cultures, transforma le désert en bocage. Hélas, ce grand agriculteur était atteint de phtisie. Il quitta prématurément ses chères plantations, recommandant son âme à Dieu et léguant sa terre à son fils.

Après la mort de son mari, Anne de Seeberg administra virilement les vastes domaines. Elle parcourait à cheval ses fermes. Elle correspondait en latin avec ses régisseurs, mais disait ses prières en français. C'était une matrone austère, pieuse, autoritaire, bonne mère sans tendresse inutile : un peu de crainte se mêlait aux sentiments que lui portaient ses enfants.

L'aînée, Marie-Thérèse, fillette délicate et chétive, montra des dispositions précoces pour la musique. A six ans, elle jouait un concert de Rosetti devant une assemblée d'amis. Le piano était trop élevé pour la jeune virtuose : on dut la hausser sur une pile de coussins.

Les enfants Brunsvik, Marie-Thérèse, Joséphine,

François et Charlotte poussaient librement, comme les arbres du parc de Martonvasar. On confia leur éducation à une gouvernante viennoise, qui leur fit lire pêle-mêle la géographie de l'Espagne, *Platon*, le *Vicaire de Wakefield*, les bardes sentimentaux Salis et Matthisson.

Hormis les mois d'hiver dans l'hôtel silencieux de Bude, la jeunesse des petites Brunsvik s'écoula tout entière à la campagne. Là les gentilles châtelaines vivaient comme des filles de roi. Quand elles passaient par le village, les bonnes gens sortaient de leur chaumière pour leur embrasser les mains. M^{me} de Brunsvik gouvernait la maison en suzeraine du temps jadis, soignant son fruitier et sa conscience. Mais au delà des horizons familiers, ces femmes perdaient toute assurance. Elles apparaissaient comme de candides provinciales, sans défense contre les embûches du monde, ce grand monde inconnu, auquel elles apportaient en offrande la probité et l'enthousiasme de leur cœur ingénu.

Joséphine était jolie, vive et blanche; Thérèse, en dépit de ses vingt et un ans, d'une contenance plus grave, portait ses cahiers de musique sous le bras; un voile aux plis savants cachait ses épaules légèrement contrefaites (Pl. 1). Les gracieuses

étrangères frappèrent à la porte de Beethoven. Après un court entretien, Thérèse s'assit au piano. Était-ce l'effet de son jeu, ou plutôt le frais parfum de jeunesse des aimables visiteuses ? Le terrible garçon promit de venir chaque jour à l'hôtel du *Griffon Doré*. Thérèse, dans ses mémoires, atteste qu'il tint largement sa promesse :

« C'était la dernière année du siècle passé, en mai. Il venait régulièrement, restait, au lieu d'une heure, de midi jusqu'à quatre ou cinq heures, sans se lasser d'abaisser et de ployer mes doigts que l'on m'avait enseigné à relever et à tenir plats. Le noble maître devait être bien content de moi, car en seize jours, il ne fit pas une seule fois défaut. Nous ne sentions pas la faim. La bonne mère jeûnait avec nous. Mais les gens de l'auberge étaient indignés : dans ce temps-là, on ignorait encore la mode de dîner à cinq heures. C'est alors que fut conclue avec Beethoven l'amitié sincère, affectueuse, qui dura jusqu'à sa mort. »

Beethoven ne se contenta pas de donner des leçons de musique à Thérèse et à Joséphine, il devint leur intime. On se voyait plusieurs fois par jour ; le nouvel ami ne pouvait manquer à aucune partie.

D'ailleurs, il tombait en pays de connaissance :

Zmeskall avait pour collègue Philippe de Seeberg, frère de la comtesse Brunsvik. Mais ce n'était pas uniquement les amis du digne « oncle Philippe » qui entouraient ces demoiselles de leurs cadenettes poudrées et de leurs politesses à l'ancienne mode. Elles recevaient toute la colonie hongroise : hauts fonctionnaires que leur charge attachait à Vienne ; gentilshommes qui séjournaient une partie de l'année dans cette ville : les Batthianyi, les Esterhazy, les Apponyi, les Balassa, les Grassalkovitch, les Kohary, — amis, sinon parents, des Brunsvik, et qui déjà figuraient presque tous parmi les sous-cripteurs du premier trio de Beethoven².

Et que d'aimables femmes ! Babette Keglevich, fort liée avec les demoiselles Brunsvik, une de ses élèves préférées. Puis le clan de la tante Finta, sœur de feu le comte Brunsvik, que Thérèse appelle respectueusement « une dame du grand monde ». Mariée au colonel Finta, ayant des filles du même âge que ses nièces Brunsvik, elle faisait goûter aux unes et aux autres les plaisirs de la capitale. On dansait, on faisait des parties dans l'*Augarten*, le « Bois » de Vienne, on passait les soirées à siroter des glaces sous la tente du limonadier du *Graben*. Et parmi les gais visages des petits maîtres, perdus jusqu'au menton dans leur

ample cravate, on voyait la face léonine, on entendait le rire d'enfant de M. van Beethoven.

Le jour même de leur arrivée à Vienne, la comtesse Brunsvik et ses filles étaient allées visiter l'*Hôtel des Arts*, près de la *Tour Rouge*. Elles furent reçues par un homme entre deux âges, « M. Müller », le propriétaire de cette galerie. Ce personnage n'était autre que le comte Joseph Deym. Dans sa jeunesse, celui-ci avait eu le malheur de tuer en duel son adversaire. Il s'enfuit en Hollande, gagnant sa vie à modeler des figurines de cire. Échoué par la suite en Italie, il conquist la faveur de Caroline de Naples, qui l'autorisa à prendre des moulages d'après les antiques du Musée. Il retourna enfin à Vienne, exposa en 1796 ses œuvres, et sa galerie devint une des attractions de la ville. On y admirait tant les effigies en cire des souverains contemporains que les reproductions des antiques ; mais M. Müller avait humanisé ces statues en donnant aux visages des carnations naturelles et en les attifant de cheveux postiches. La Vénus de Médicis était revêtue d'une robe en soie légère. Dans la pièce appelée la « chambre à coucher des Grâces », Vénus Kallypige, également habillée, se reflétait dans des glaces disposées pour donner au spectateur l'il-

lusion de se trouver en face des trois Grâces.

Cette fois, M. Müller-Deym devait convenir qu'une de ses visiteuses inconnues l'emportait sur ses cires les mieux parées. Les charmes de Joséphine le touchèrent profondément.

A voir la mise de ces dames, il crut avoir affaire à quelque veuve d'officier. Il tressaillit quand, à la sortie, un valet de pied passa son châle à la douairière en l'appelant « Excellence ». Le lendemain, Deym allait lui présenter ses hommages, et, quelques jours plus tard, il demandait la main de Joséphine.

La comtesse était une provinciale. Deym avait couru le monde. Il portait un grand nom, bien plus ancien et illustre que celui des Brunsvik. Enfin, une préoccupation essentielle dominait cette mère austère : établir ses filles, afin de laisser tout son bien à son fils. Quant aux sentiments de la prétendue, la douairière ne s'en souciait guère. Elle-même n'avait-elle pas été mariée sur ordre de l'impératrice ? « Qu'il entende, mon cher Brunsvik, avait déclaré Marie-Thérèse à Antoine l'aîné, je désire que son fils épouse la Seeberg ». M^{me} de Brunsvik décida donc à son tour que Joséphine agréerait son prétendant.

Le mariage fut célébré le 29 juin 1799³. Thérèse



THÉRÈSE ET JOSÉPHINE BRUNSVIK,
MINIATURE CONSERVÉE AU CHATEAU DE PALFALVA.



[Faint, illegible text or markings at the bottom of the page, possibly bleed-through from the reverse side.]

retournait avec sa mère en Hongrie. Joséphine s'installait dans l'Hôtel des Arts.

Deym frisait la cinquantaine. Sa situation sociale se révéla aussi précaire que l'état de ses finances. Il n'avait d'autre prestige aux yeux de sa femme que celui d'être rompu au commerce des hommes, mais cette supériorité ne pouvait être de longue durée. Déjà les fashionables entouraient au *Prater* le cabriolet de Joséphine, « belle comme un ange et mise à peindre ! » Le mari ne cachait pas son exaspération. Les scènes pénibles se multipliaient. Pourtant, ce jaloux de comédie avait un sentiment délicat de la musique. Deux fois par semaine, il réunissait un groupe de virtuoses : le gros Schuppanzigh, surnommé Mylord Falstaff, tenait le premier violon, Zmeskall jouait du violoncelle, Punto, autrefois musicien de chambre du comte d'Artois, sonnait d'un cor d'argent. On y voyait encore Kleinheinz, autrefois maître de musique chez les Brunsvik, Lanyi, jeune Hongrois, ami de Zmeskall, enfin François Brunsvik, violoncelliste remarquable.

Beethoven régnait en bon roi dans ces réunions. Le 28 octobre 1799, Joséphine écrit à ses sœurs :

« Beethoven est charmant. Il m'a dit qu'il viendra tous les trois jours pour me donner des leçons, à condition que je sois diligente, et je le suis vraiment. »

Et dans une lettre à sa mère, du 22 décembre :

« Aujourd'hui, j'avais une délicieuse après-dîner. Beethoven nous joua selon sa coutume, délicieusement; il part dans ce moment. »

Au mois de mai 1800, Joséphine mit au monde une fille, qui reçut le prénom de Victoire. Les soirées musicales recommençaient de plus belle. Joséphine écrivait à sa famille :

« On fit aussi des quartett de Beethoven, composées de Nicolaidès, Reiger, Zmeskall, Louise; la sœur de la Gavre chantait, et puis je jouais la sonate avec le cor^e, accompagnée de Zmeskall. »

Une tendre amitié attachait Beethoven aux deux sœurs. En 1798, il inscrivait dans leur album six variations sur les vers de Goethe : *Ich denke dein*, « Je songe à toi ».

Bientôt une nouvelle auditrice devait animer ces

soirées. Joséphine attendait la visite de sa cousine, Julietta Guicciardi.

Les Guicciardi, originaires de Crémone, avaient rempli de hauts grades dans l'armée autrichienne. Joseph Guicciardi, chambellan de l'empereur, préféra la robe à l'épée. Auparavant conseiller au gouvernement de Trieste, il venait d'obtenir une charge à la chancellerie de Bohême, à Vienne. Ce haut fonctionnaire sans fortune soutenait avec peine son rang, et l'âpre caractère de la comtesse Guicciardi, sœur d'Antoine Brunsvik⁶, n'adoucissait pas les choses. Leur fille, Julietta, âgée de seize ans, apparaissait telle une sorte de page déguisé : svelte, brune, les yeux bleus, le teint pâle, les cheveux coupés au ras du cou, « à la guillotine », comme on désignait alors cette mode (pl. 2). Passionnée de chant, elle fut l'élève du ténor Lazarini à Trieste. Une lettre de Joséphine à François Brunsvik nous apprend que Julietta se disposait à se rendre le 23 juin 1800 à Vienne ; après quoi la jeune provinciale devait aller passer l'été à Korompa, terre de son oncle Joseph Brunsvik, au nord de Presbourg.

Les portraits qui ont conservé les traits de Joseph Brunsvik, chef de la branche aînée, montrent un bel homme un peu efféminé, le regard

clair et calme (pl. 3). Sa femme, Marie de Majtenyi, brune au profil de camée, lui témoignait une adoration que les années ne parvenaient pas à diminuer. Tous deux avaient un goût très vif pour les lettres et les arts. Dans leur hôtel de Bude, ils s'étaient plu à réunir des toiles du Titien, du Giorgione, de Claude Lorrain. La bibliothèque comptait plus de six mille volumes. Le château de Korompa, longue bâtisse blanche à deux étages, ayant pour tout ornement les quatre colonnes du fronton, se reflétait dans les eaux glauques d'un étang. De sombres frondaisons formaient le fond de cette demeure seigneuriale. Elle était riche en œuvres d'art. La salle de musique contenait deux tables antiques en marbre rouge. Dans une autre pièce, meublée d'acajou, on voyait le portrait de M^{me} Guicciardi.

Toute la contrée se rassemblait dans la maison de cet aimable magnat. Des douairières, la coiffe en dentelle noire de Marie-Thérèse sur leurs cheveux poudrés, de grands vieillards au visage cramoisi, au catogan tressé, entouraient la table de l'homme. Les gentilshommes des alentours, habillés du court pourpoint national, chaussés de bottes sonores, aussi haut ceinturés que leurs femmes, se mêlaient aux courtisans et aux fonctionnaires, qui,

eux, portaient l'habit galonné, ainsi que le jabot, et saluaient tenant le tricorne au bout des doigts. Des rires clairs résonnaient dans ces salles quand les jeunes châtelaines, Julie et Henriette, embrassaient leurs cousines, — ces petites Viennoises Finta, toujours si gaies, Julietta aux boucles de jais, aux yeux d'un bleu obscur, la sérieuse Thérèse, sa cadette, la petite Charlotte, surnommée Roxelane, à cause de ses yeux sombres et de ses lèvres orientales, puis les trois sœurs Dezasse, la romantique Valérie de Révay, — enfin toute une volée de petites voisines... C'était le temps des châles, des fleurs et des grâces vaporeuses. Les sentiments étaient en harmonie avec les parures. Ces demoiselles devaient avoir des airs de saules pleureurs dans la brise. Elles penchaient la tête, quand M. van Beethoven se mettait au clavecin.

M^{lles} Brunswik ne pouvaient plus se passer de leur grand ami. On se le disputait à Korompa et à Martonvasar.

Non pas qu'il fût d'un abord aimable ou d'une humeur égale. Loin de là ! Depuis deux ans, par accès, un bruissement intolérable des oreilles l'empêchait d'entendre. Cette surdité passagère se greffait sur une série de maux inquiétants et mystérieux. Provenaient-ils d'une variole que le musi-

cien avait eue dans son enfance, d'une fièvre typhoïde, ou bien d'une affection encore plus redoutable ? La diagnose médicale, dans ce temps-là, tâtonnait souvent dans les ténèbres. La nature nerveuse et fantasque du malade contribuait à aggraver son état, surtout depuis qu'il se sentait attaqué dans son ouïe. La crainte de la surdité l'oppressait comme un cauchemar, interrompant son sommeil, brisant son élan, assombrissant ses heures les plus douces.

Il cachait son mal comme une tare. Malgré le vif plaisir qu'il éprouvait dans la société de femmes jeunes et jolies, ses souffrances, l'inégalité de sa condition, son bouillonnement intérieur, le rendaient toujours irascible⁷ et souvent déplaisant. Ces aimables créatures ne pouvaient guère deviner qu'elles avaient auprès d'elles une des âmes les plus profondes qu'ait produites l'humanité. Mais il paraissait si différent des hommes de leur compagnie ! Avec cela, musiciennes de cœur, elles appréciaient en lui au moins le virtuose, sinon le génie, avec une indulgence craintive pour son tempérament singulier.

Les deux châteaux se trouvaient à une journée de voyage. Martonvasar, moins somptueux, — la douairière tenait fort serrés les cordons de la

bourse — était entouré d'un parc magnifique. Comme Beethoven, qui préférait les arbres aux hommes, devait se sentir à l'aise dans cette famille où tout le monde aimait les arbres ! Cela tenait presque du culte. Un rond-point du parc était planté de beaux tilleuls ; chaque tilleul portait le nom d'un ami : en son absence, on venait causer avec l'arbre. Beethoven aussi eut le sien.

Quand il quitta ces jeunes filles, n'emportait-il dans sa solitude qu'un bruissement de feuilles, le souvenir d'une existence simple et large, de frais visages aux regards empreints de cette gravité que donne la musique ? Ou bien, son imagination faisait-elle resplendir autour d'une de ces Grâces tout l'amour et toute la douleur de sa cruelle vie ? Il venait de copier sur son carnet une chanson française :

« Plaisir d'aimer, besoin d'une âme tendre,
Que vous avez de pouvoir sur mon cœur !
De vous, hélas ! en voulant me défendre,
Je perds la paix sans trouver le bonheur. »

Bientôt Julietta regagnait Vienne à son tour. Qu'il est divertissant pour une jeune provinciale, friande de plaisirs, d'échanger les agréments de la campagne pour le bruit de la ville, d'oublier les bois pour le spectacle, les causeries au crépuscule

sur le banc du parc pour le caquet des salons, la mâle voix de la passion pour d'aimables cavaliers qui badinent avec l'amour !

Julietta s'empressait de donner des détails de ses plaisirs mondains à sa cousine.

Vienne, ce 2 août 1800.

« Chère et aimable Thérèse ! Ton frère me porta hier tes lignes chéries. Son arrivée et ton souvenir me surprirent agréablement ! Il vient de nous quitter, en ce moment il sera sur le chemin de Prague s'éloignant de plus en plus de tout ce qui lui est cher !

« Nous partons dans peu de jours, pour rejoindre les Finta à Péscén⁸ ; à quelques raisons près, je suis assez contente de m'éloigner de l'ennuyeux séjour de Vienne qui dans ce moment vous procure peu d'agréments. Le Théâtre est cependant assez brillant : toujours de la nouveauté, tantôt bonne, tantôt mauvaise : le nouveau Ballet, qui dure près de deux heures et demie est bien du dernier genre pour la confusion qui y règne ! Un nouvel opéra nommé *Maria von Montalban* ! La suite de Lanassa est parfait, — la musique de Vinter en est bien belle, le spectacle superbe, l'exécution

bonne, — M^{lle} Schmalz se surpasse, ainsi que tous les autres sujets jusqu'à M^{me} Rosenbaum. Tu aurais du plaisir à la voir, ma bonne Thérèse⁹. La guigne qui vous poursuit toujours ici avec le théâtre vient d'éprouver également ce pauvre François. Les deux jours qu'il passait à Vienne, on ne donnait rien de beau. Il partit donc sans avoir été au théâtre. Jeudi prochain on exécute l'oratorio de Beethoven dans l'*Augarten*; il serait resté volontiers pour y assister, surtout que je lui ai raconté que la dernière fois Beethoven a si joliment improvisé à la fin; mais il résista en héros...

« J'ai parlé à Beethoven de ses variations à quatre mains. Je l'en ai grondé : alors il me promit tout. — Il te les retournera bientôt. — Si je le vois avant mon départ, je ne manquerai pas de le lui rappeler; nous verrons si je puis aider en quelque chose à réaliser ton désir. Je t'envverrai cet hiver un dessin. Ma chère Thérèse, je tâche de me perfectionner également là-dedans pour figurer avec honneur dans ton beau livre de souvenirs. Le comte Robert se met à tes pieds; cela lui est un plaisir que de t'envoyer ses compositions, les fruits de ses heures solitaires : à présent elles sont fréquentes ! Vienne est tout vide et bien dans un état

fait pour se jeter dans les bras des Muses. Il est chaque jour sur le point d'abandonner sa patrie sans retour ; — son sort le conduit loin, — jusqu'à Naples, pour chercher dans le lointain le bonheur qui ne lui fleurit pas ici. Il est triste que le zèle consacré dans sa jeunesse à sa patrie doive fleurir sur un sol étranger !... »

Ce comte Robert, dont il est question dans la lettre de Julietta, Robert-Wenceslas Gallenberg, était un adolescent agréable. Il avait dix-sept ans. Sa famille connut de hautes destinées. Son grand-père, général autrichien dans l'armée des Pays-Bas, avait ébloui Bruxelles par le rutillement de sa livrée et la splendeur de ses carrosses. Le fils du général, marié à une comtesse Spork, gouverna la Galicie. Le faste de ces hautes dignités épuisa le patrimoine de la maison. Au moment où Robert entrait dans le monde, son nom seul lui tenait lieu de fortune. Une facilité précoce cachait la médiocrité de son talent et devait lui donner un semblant de génie aux yeux de la jeune Italienne qui témoignait d'un tendre intérêt pour son sort.

L'hiver venu, on se réunit de nouveau à l'*Hôtel des Arts*. Le 10 décembre 1800, Joséphine écrit à ses sœurs :

« Beethoven a joué la sonate avec le violoncelle ; moi, j'ai joué la première des trois sonates de Beethoven avec la violine, accompagnée par Suppanzik, qui a joué comme tous, divinement ; puis il y avait un quartett, et Beethoven qui était un ange, a donné ses nouvelles quartett, qui ne sont point encore gravés, et qui sont composer non plus ultra. »

Quelquefois on se rencontre à la *Casa Guicciardi*.

« Samedi, écrit Joséphine à Thérèse, nous avons une charmante musique chez Guicciardy. Julie a joué très joliment le trio avec le clarinet de Beethoven, puis on a fait le 7tet et un nouveau quintet de Beethoven. Tout le monde me demande si une fois Thérèse ne viendra pas. Je n'y puis répondre qu'en soupirant. Beethoven, Zmeskall te font leur compliment, la Odeskalky¹⁰ aussi ; elle fut aussi à la musique de Guicciardy. »

Pendant la belle saison, le château de Korompa reçut les hôtes de l'année précédente. Que les nuits d'été sont animées dans ce pays de collines ! D'éblouissantes étoiles scintillent au-dessus des masses noires des lointaines Carpathes. Chaque

gazon, constellé de bêtes à Bon Dieu, semble un ciel minuscule pour enfants sages. Une brise fraîche vient des montagnes, de chauds effluves de la plaine. Dans ce silence cristallin, la musique va jusqu'au fond de l'âme. Mais les reflets des bougies, allumées au-dessus du clavecin, se perdent dans les ténèbres du parc. Là, le tilleul domine. Saint arbre aux temps païens, c'est vers lui qu'allaient les amoureux enlacés. Ses parfums les attirent, ses ombrages les protègent.

Beethoven quittait Korompa bouleversé de passion et d'espérance. C'était un soir d'orage. La route défoncée luisait sous un ciel menaçant. Les feux lointains des pâtres tremblotaient à l'horizon. La boue giclait sous les sabots de quatre petits chevaux hongrois. Blotti au fond de sa voiture, qui le conduisait aux eaux de Pöstyon, il criait un nom dans la nuit.

Son secret est perdu. Mais, de cette grande passion, il reste trois lettres d'amour, trois billets hâlants, éperdus. Les voici :

Le 6 juillet, matin.

« Mon ange, mon tout, mon moi. Rien que quelques mots aujourd'hui, et avec un crayon (avec le tien); d'ici demain, mon logement sera

retenu définitivement : quelle misérable perte de temps dans ces affaires ! Pourquoi cette tristesse profonde, quand la nécessité parle ! Notre amour peut-il vivre d'autre chose que de sacrifices et de renoncements ? peux-tu faire que tu sois toute à moi, que je sois tout à toi ? Ah ! Dieu, regarde la belle nature et apaise ton cœur sur ce qui doit arriver — l'amour exige tout et à bon droit ; il en est ainsi pour moi avec toi, pour toi avec moi ; seulement, tu oublies trop facilement qu'il me faut vivre pour moi et pour toi. Si nous étions tout à fait unis, tu éprouverais cette douleur aussi peu que moi. Mon voyage a été terrible, je ne suis arrivé ici qu'hier à quatre heures du matin ; comme on manquait de chevaux, la poste a choisi une autre route mais quel chemin terrible ! Au dernier relais, on me conseilla de ne pas voyager de nuit. Pour m'effrayer, on me parla d'une forêt, mais cela ne fit que m'exciter et j'eus tort : il a fallu que la voiture se brisât sur ce chemin terrible, sans fond, un simple chemin de campagne ; sans des postillons comme ceux que j'avais, je serais resté en route. Esterhazy, sur un autre chemin ordinaire, avec huit chevaux, a eu le même sort que moi avec quatre, pourtant, j'ai eu en retour un certain plaisir, comme toujours lorsque j'ai heureusement

surmonté quelque chose. Maintenant, vite, revenons du dehors en nous-mêmes. Nous nous verrons bientôt, et je ne puis aujourd'hui te communiquer les réflexions que j'ai faites sur ma vie pendant ces quelques jours. Si nos cœurs étaient toujours l'un contre l'autre, je n'en ferais pas de pareilles. Ma poitrine est pleine de choses à te dire. Ah ! il y a des moments où je trouve que la parole n'est rien encore ; égaye-toi, reste mon fidèle, mon seul trésor, mon tout, comme moi pour toi. Il faudra que les dieux arrangent le reste, ce qu'il nous faut et ce qui doit être pour nous.

Ton fidèle

LUDWIG.

Lundi soir, 6 Juillet.

« Tu souffres, toi, mon être le plus cher ; j'apprends à l'instant qu'il faut donner les lettres à la première heure. Le lundi, le jeudi, sont les seuls jours où la poste parte pour K...⁴⁴. Tu souffres. Ah ! là où je suis, tu es avec moi, avec moi et toi, je ferai que je puisse vivre avec toi, quelle vie !! ainsi !! sans toi, poursuivi par la bonté des hommes ici et là, bonté que je cherche aussi peu à vouloir que je ne crois la mériter. L'humilité de l'homme

devant l'homme — elle me fait mal — et si je me considère dans mon rapport avec l'univers, que suis-je et qu'est celui qu'on appelle le très grand ? Et cependant — voilà ce qu'il y a de divin dans l'homme — je pleure en pensant que tu ne recevras probablement que samedi les premières nouvelles de moi. Si fort que tu m'aimes, je t'aime plus fort. Cependant, ne te cache jamais de moi. Bonne nuit ; étant aux eaux, il faut que j'aille dormir. Ah Dieu ! si près ! si loin ! n'est-ce pas édifice céleste que notre amour, mais solide comme le firmament ».

Bonjour, le 7 juillet.

« Encore au lit, mes idées se pressent déjà vers toi, mon immortelle bien-aimée, de-ci, de-là joyeuses et puis tristes, attendant du destin s'il nous exaucera ; je ne puis vivre qu'entièrement avec toi ou pas du tout ; oui, j'ai résolu d'errer au loin jusqu'à ce que je puisse voler dans tes bras, me dire tout à fait chez moi auprès de toi, et élever mon âme, entourée par toi, jusqu'au royaume des esprits — oui, hélas ! il le faut — tu prendras courage, d'autant plus que tu connais ma fidélité envers toi, jamais une autre ne pourra posséder mon cœur, jamais, jamais. O Dieu, pourquoi faut-il s'éloigner

de ce que l'on aime ainsi, et pourtant ma vie à V[ienne] telle qu'elle est maintenant, est une vie misérable — ton amour a fait de moi l'homme le plus heureux et le plus malheureux à la fois ; — à mon âge, j'aurais besoin de quelque uniformité, de quelque unité de vie, peut-elle exister dans notre liaison ? Ange, je viens d'apprendre que la poste part tous les jours, et il faut donc que je termine pour que tu reçoives de suite cette lettre. Sois calme, ce n'est qu'en envisageant avec calme notre existence que nous pourrons atteindre notre but : vivre ensemble ; sois calme, aime-moi, aujourd'hui, hier, quels désirs et quelles larmes pour toi, toi, toi, ma vie, mon tout. Adieu. Oh ! continue à m'aimer, ne méconnais pas le cœur très fidèle de ton aimé. »

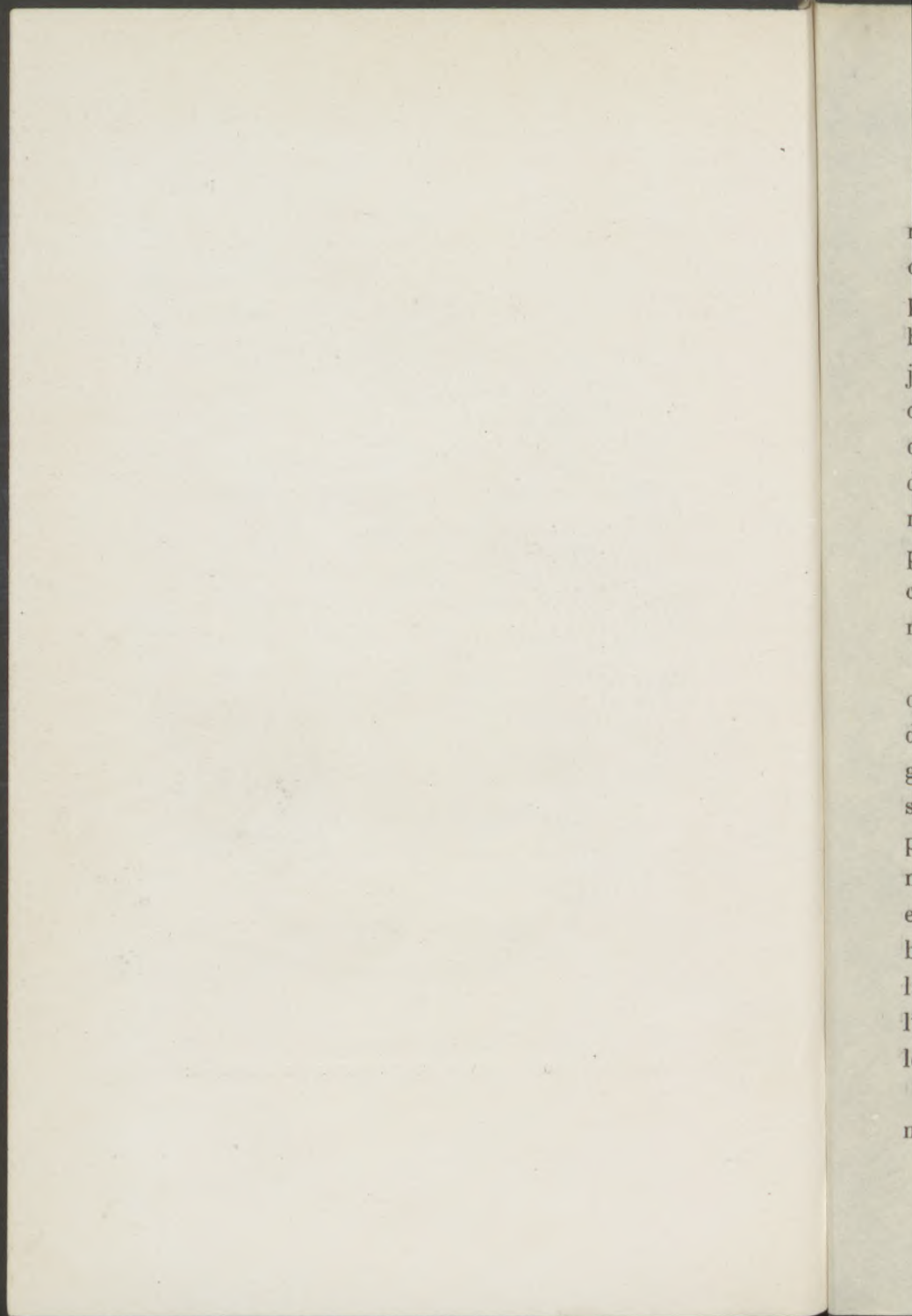
« Éternellement à toi, éternellement à moi, éternellement à nous¹². »

Rentré à Vienne, il confiait le trop-plein de son cœur à son ami d'enfance l'Alsacien Wegeler, qui exerçait la médecine à Bonn :

« Je vis à présent d'une façon un peu plus agréable, écrivait-il le 16 novembre 1801, car je me mêle davantage aux hommes. Tu ne peux pas te



JULIETTA GUICCIARDI,
MINIATURE TROUVÉE DANS LA SUCCESSION DE BEETHOVEN.



rendre compte quelle vie désolée, triste, j'ai menée depuis deux ans; la faiblesse de mon ouïe m'est partout apparue comme un spectre et je fuyais les hommes : j'ai dû passer pour misanthrope, quand je le suis si peu ! Ce changement est l'œuvre d'une charmante, magique fille, qui m'aime et que j'aime; depuis deux ans, j'ai de nouveau quelques instants de bonheur, et pour la première fois je sens que le mariage pourrait rendre heureux; hélas, elle n'est pas de mon rang et maintenant, je ne pourrais certainement pas me marier; pour le moment je n'ai qu'à faire bravement ma besogne...

« S'il n'y avait pas mon ouïe, il y a longtemps que j'aurais parcouru la moitié du monde, et je dois faire cela. Pour moi il n'y a pas de plus grand plaisir que mon art. Ne crois pas que je serais heureux chez vous. Qui pourrait me rendre plus heureux ? Même votre sollicitude me ferait mal, je lirais chaque instant la pitié sur vos visages, et je m'en trouverais encore plus infortuné. Ces belles contrées de ma patrie, quel était mon sort là-bas ? Rien que l'espoir d'un meilleur état; je l'avais trouvé — sans ce mal ! Oh ! j'embrasserais le monde délivré de lui !

« Ma jeunesse, oui, je le sens, ne fait que commencer... Ma force corporelle augmente depuis

quelque temps plus que jamais et de même les forces de mon âme. Chaque jour j'arrive plus près du but que je sens, mais que je ne puis décrire. Ce n'est que pour cela que ton Beethoven peut vivre. Pas de repos !

« Je veux saisir le destin à la gorge ; sûrement, il ne m'abattrà pas tout à fait. Oh ! c'est si beau de vivre mille fois la vie ! »

Qui était cette « charmante, magique fille » ? Laquelle des onze petites nièces du « bon oncle » Joseph Brunsvik ? Était-ce Thérèse, qui souffrit tant sur le tard de l'ardente soif d'aimer ? Était-ce Elisabeth Finta, qui allait bientôt cacher sous le voile son visage de douce Viennoise ? Ou bien une de ces inconnues dont il ne reste que le nom, une ombre vague et légère ? Il faut croire que ce fut la plus belle : Julietta.

En mars 1802, paraissait la *Sonata quasi una fantasia*, op. 27, n° 2, — « la Sonate de la tonnelle », ainsi que l'appelaient les contemporains¹³. Elle est dédiée : *Alla Damigella Contessa Julietta Guicciardi*. Et si l'on songe à la haute idée qu'avait Beethoven de son art, on conviendra qu'il fallait qu'il eût des raisons bien fortes pour faire hommage de cette œuvre à une jeune fille de dix-huit ans.

Un mois après, le 17 avril, Julietta partait avec les Finta pour Postyén. On s'amusait beaucoup dans cette ville d'eaux. La jeune Thérèse Finta envoyait à ses cousines les comptes rendus de ces divertissements. On y faisait des tableaux vivants ; Thérèse Finta représentait Minerve.

« J'avais un casque charmant de papier d'argent avec des superbes panaches, écrit-elle le 17 août. A la cheminée était assis comte Lousel Batthianyi comme vieillard, et mademoiselle Renard a la vieille femme enseignant un petit enfant. Puis était Julie Guicciardi ; pour être bien intéressante, elle fit la figure de Niobe qui est sous une glace chez Deym. »

Ces jeunes personnes choisirent là des rôles qui ne leur allaient guère. Thérèse Finta n'avait rien d'une Minerve, pas plus que Julietta d'une Niobé. C'était une soubrette échappée d'un conte de Boccace, coquette, sensuelle, insouciante, fouettée par sa mère, talonnée par l'amour. A Korompa, toutes ses compagnes admiraient le maître. Elle se savait préférée. Elle lui sut gré de son propre triomphe. La musique et les sens firent le reste.

C'était le songe d'une nuit d'été. Mais dès l'aube, les petites fées à tête de linotte oublient les

étoiles. Il faut croire que le lendemain ou le surlendemain, à son réveil, passant le peigne dans ses boucles noires, Julietta lut, amusée et effrayée, les effusions de l'homme qui l'avait tenue dans ses bras, et qui imaginait un engagement pour l'éternité de ce qui, pour elle, n'était peut-être qu'une détente des nerfs.

Elle le revit à Vienne. Sans doute l'assiégea-t-il encore de ses instances passionnées. Mais que les tilleuls de Korompa étaient loin ! Ici, dans le jour cru de la ville, son amoureux lui apparaissait comme un homme de petite condition, ni riche, ni beau, en vérité piètre personnage comparé à la bonne mine et aux manières engageantes du comte Robert ! Comme la présence de Beethoven devait impatienter la jeune inconstante ! Et dire qu'elle lui avait donné son portrait en miniature ! Elle ne gardait qu'une pensée à son égard : trouver l'occasion de lui rendre ses lettres. Elle réussit quant aux lettres. Mais elle ne put ravoïr son portrait¹⁴.

Julietta ne possédait que sa taille souple et sa jolie figure en guise de dot. M^{me} Guicciardi désirait, avec l'âpreté de la parente pauvre, une alliance avantageuse pour sa fille. Heureusement, cette mère chagrine repartait pour l'Italie. Elle confiait Julietta à ses cousines de Korompa. Ce fut

donc un troisième été à la campagne. Et le comte Robert n'était-il pas Chérubin doublé d'un maître de ballet ?

Beethoven se réfugia à Heiligenstadt, silencieuse bourgade de vigneron. Ses maisons basses, aux portes closes, semblent endormies, il n'y a de vivant que les branches de sapin accrochées sur la façade des maisons où il y a du vin nouveau à boire, et les coteaux plantés de vignes qui s'étendent jusqu'au *Kahlenberg*.

Dans un pavillon, ayant appartenu autrefois à un monastère disparu, il avait loué deux petites pièces qui donnaient sur le jardin. On y montait par un escalier extérieur en bois. Les fenêtres s'ouvraient sur un superbe noyer. C'est dans cette paisible demeure qu'il connut le plus affreux désespoir.

Déjà au cours des années précédentes, sa maladie lui avait inspiré des accents d'une grande mélancolie. En 1801, il confiait ses peines à ses deux amis intimes. Il mandait le 1^{er} juin à Amenda, pasteur à Wirben, en Courlande : « ... Sache que ma partie la plus noble, mon ouïe, a diminué de beaucoup, je le ressentais déjà quand tu étais près de moi et je le cachais, maintenant c'est pire, et il est à savoir, pourrais-je être guéri ; cela doit pro-

venir des conditions de mon bas-corps ; pour ce qui concerne celui-ci, je suis presque entièrement rétabli, l'ouïe s'améliorera-t-il, je l'espère, mais ce sera difficile, car cette sorte de maladie est la plus inguérissable...

« Je te prie de considérer l'affaire de mon ouïe comme un grand secret et de ne le confier à qui que ce soit... »

Un mois plus tard, il fait les mêmes confidences au D^r Wegeler, marié à son amie d'enfance, Éléonore de Breuning, et il ajoute :

« Je puis dire, je passe misérablement ma vie, depuis deux ans, j'évite presque toute société, car je ne puis avouer aux gens : je suis sourd. Si j'avais un autre métier, cela irait encore, mais dans le mien, c'est un état terrible ; avec cela mes ennemis, dont le nombre n'est pas insignifiant, qu'en diront-ils ?... »

« Souvent j'ai maudis mon existence, Plutarque m'a conduit à la résignation... »

« Je te prie de ne parler de mon état à personne, pas même à Lorchen (Éléonore), je te le confie comme un secret¹⁴... »

Du temps où il se croyait aimé, il avait bataillé

avec impatience contre la maladie. Frank, directeur de l'hôpital de Vienne, lui ordonnait des bains froids pour calmer ses entrailles et lui prescrivait des injections d'huile d'amande contre les bourdonnements des oreilles. Vering, médecin militaire, lui apposait des vésicatoires sur les bras. Enfin, il venait de trouver un praticien auquel il portait une confiance illimitée : le major Jean-Adam Schmidt ¹⁵. Pourtant, sa grande déception amoureuse, puis ses souffrances physiques, tout cela avait brisé son ressort et faillit l'acculer au suicide.

Le « Testament de Heiligenstadt » en fait foi. Il est daté du 6 octobre 1802. Pensées de suicide, crainte de la mort, ou simplement cri du cœur ? Toujours est-il que ce testament apparaît en réalité comme une confession suprême. Quelques dispositions matérielles : ses frères sont nommés légataires universels ; il les engage à exprimer sa reconnaissance au prince Lichnowsky et à son médecin Schmidt. Le reste n'est qu'une plainte véhémence, l'ardent soupir de l'homme qui voudrait jouir de la vie et que la surdité condamne à la solitude. Il ne parle que de son ouïe malade, de sa peine de ne plus entendre le chant du pâtre. Mais entre les lignes, on devine d'autres souff-

frances inavouées, surtout dans ce post-scriptum ajouté le 10 octobre à son testament :

« Je prends donc congé de toi — bien triste — chère espérance — d'être guéri au moins dans une certaine mesure — comme les feuilles d'automne, la voilà fanée — je m'en vais — même le haut courage — qui me soutenait souvent dans les beaux jours d'été — il est évanoui — O Providence — laisse-moi apparaître une fois un pur jour de joie — il y a si longtemps que l'écho intime de la vraie joie m'est étranger — oh quand — oh quand ô Dieu — pourrai-je l'éprouver de nouveau dans le temple de la nature et des hommes — Jamais ? Non — Oh ce serait trop dur¹⁶. »

Le 2 novembre 1803, il écrivait au peintre Macco :
« Il y a des périodes dans la vie humaine qui doivent être surmontées. »

Le 30 novembre 1803, le comte de Gallenberg épousait Julietta. Un mois après, Thérèse Finta mandait à ses cousines Brunsvik :

« Julietta Guicciardi et son cher époux nous ont écrit de Rome. »

CHAPITRE IV

JOSÉPHINE, LA CONSOLATRICE

L'hiver revint. Dans la chambre du musicien, l'ombre enveloppait le piano et les feuilles d'esquisse qui s'amoncelaient sur le plancher. La lumière, des visages amis et une douce familiarité l'attendaient à l'*Hôtel des Arts* (Pl. 4).

Charlotte Brunsvik passait quelques mois chez les Deym. Elle écrivait à sa sœur Thérèse :

« Beethoven fut justement ici côme ta dernière (lettre) me parvint. Je lut donc l'apostrophe pour lui ; il en était bien sensible et te dit mille amitiés. Il vient presque tout les jours, il est infiniment gracieux ; il a composé un air pour Pepi¹ quelle t'envois ; mais te prie en même temps de ne le montrez à personne, ne pas même dire si tu le chante devant quelqu'un, que tu l'as en notes ; il te plaira, j'en suis sûre. »

Le 20 janvier 1803, Thérèse lui répondait :

« Ton air ma fait mes délices depuis que je l'aie. Le second jour, je le savais par cœur, je l'ai chantée et elle fit fureur, mais personne ne verra les notes. Mais dites donc, Pepi et B...n, c'est quelque chose ! — Qu'elle soit sur ses gardes ! Je crois que c'est pour elle que tu a soulignée ces certains mots dans ton extrait : *Son cœur doit te donner la force de rester chaste — triste nécessité et la plus dure.* »

Le 10 novembre de la même année, Charlotte écrit encore à Thérèse :

« Beethoven était deux fois chez nous. Pepi l'a invité l'autre jour a dîné ; après, on a fait musique, des quattors, et lui étais si aimable qu'il a tout de suite joué comme on l'a prié une sonate et des variations, les mêmes que je t'envoie, divinement. Il te dit mille belles choses. »

C'est probablement de cette époque que date la lettre suivante de Joséphine à Thérèse :

« Il (Deym) fut l'autre jour chez Beethoven, et a voulu voir ce qui pourrait lui donnée en présent, et lui a donnée enfin ces chandeliers d'argent, savez

vous, et un écritoire, lui a dit quantité de belles choses, vous savez déjà, de sorte que Beethoven a eu une joie très grande, et l'après-midi, Zmeskall fut exprès ici, pour remercier mon mari encore au nom de Beethoven. Il était lui-même tout reconnaissance, puisqu'il a dit avec rien du tout on aurait pu faire tant de joie, puisqu'il n'avait rien de si nécessairement besoin : de l'argent, il ne se soucie pas, mais justement de telles choses lui manquent. J'en suis bien aise. »

Puis, le 20 novembre, Charlotte mande à Thérèse :

« Beethoven est fort aimable : il vient presque tous les seconds jours et dône des leçons à Pepi ; il demande toujours après vous ; il compose un opéra, et nous en a joué quelque pièce, charmant. »

Et le 19 décembre :

« Beethoven vien très souvent, il dône des leçons à Pepi : — c'est un peu dangereux, je t'avoue. »

Deux jours après, Thérèse arrive à Vienne. Elle s'empresse d'envoyer des nouvelles à son frère François, à ce moment en route pour Paris :

« Beethoven est presque chaque jour chez nous, il enseigne Pips : *Vous m'entendez mon cœur.* (Souligné dans le texte.) Beethoven veut t'écrire : il espère ce printemps de voyager à Paris avec Lichnowsky. »

On a vu l'attachement de Beethoven pour Joséphine. L'amant malheureux de Julietta devait retrouver sa foi dans la femme, auprès de cette jeune mère, belle, tendre, et d'une affectueuse douceur.

Voici donc Beethoven tiraillé entre son désir de rester auprès de Joséphine et sa curiosité de voir Paris. Il y avait de nombreux admirateurs. Le facteur Sébastien Erard ne venait-il pas de lui offrir un piano « forme clavecin » ? Le français était familier à Beethoven. Sans doute l'avait-il appris dans la vieille bible de Liège. D'ailleurs, les gens de bon ton usaient constamment de cette langue dans les salons de Vienne. Aussi presque toutes les dédicaces du grand compositeur sont-elles tenues en français. Celui qu'il parlait était moins correct. Pourtant il s'en servait volontiers. On lisait sur sa carte de visite, gravé au trait : *Louis van Beethoven.*

Beethoven à Paris ! Le mouvement et le sourire

pénétrant cette existence renfermée et grave ! Beethoven déprovincialisé ! Beethoven au bord de l'Océan ! Quels nouveaux élans pour son art, quels soulagements pour sa vie ! Et puis, après la France, l'Angleterre, avec son imposante collectivité nationale, ses vertus un peu roides qui répondaient si bien au tempérament de Beethoven. Dans cette Rome insulaire, le Romain de Vienne eût trouvé à la fleur de l'âge les amis et les appuis qui allaient le soulager sur son lit de mort. Dans son pays d'adoption même, sa situation se fût améliorée après une pareille tournée. Il suffisait de plaire à Paris ou à Londres, pour triompher à Vienne. Mais Beethoven ne devait jamais parcourir le monde.

Pourtant, les événements de France le passionnaient. Autrefois, il allait souvent chez Bernadotte, en 1798, pendant quelques mois ambassadeur de France auprès de la cour d'Autriche. L'ancien sergent de Royal-Marine, qui avait amené dans sa suite le fameux violoniste Rodolphe Kreutzer, faisait grand cas de Beethoven. Celui-ci partageait l'enthousiasme universel pour le Premier Consul, le croyant un vrai « Romain ». Bernadotte engagea le musicien à composer une symphonie en l'honneur de Bonaparte.

Au printemps de 1804, cette œuvre allait être expédiée à Bernadotte. Deux grands noms s'associaient sur son titre : *Buonoparte* (sic) et *Luigi van Beethoven*. Cependant Maurice Lichnowsky annonça au maître la nouvelle que le Premier Consul s'était fait empereur. « Celui-là aussi n'est qu'un homme vulgaire ! — s'écria Beethoven. — Lui aussi écrasera donc tous les droits humains pour satisfaire son ambition ! Lui aussi deviendra un tyran ! » et il déchira la dédicace de sa symphonie.

Dans cet état d'esprit, quoi de surprenant s'il renonça au voyage à Paris ? D'ailleurs la guerre survint ; elle allait le séparer de Joséphine qui se réfugia auprès des siens à Bude. Elle ne retourna à Vienne qu'en juin 1805.

Napoléon installa son quartier général dans le château de Schoenbrunn, situé au milieu d'un parc, où, souvent, Beethoven avait cherché l'inspiration. En face de la grille d'honneur, le conquérant fit dresser un obélisque en marbre, surmonté de l'aigle impérial.

Ces années, si désastreuses pour l'Autriche, ne furent pas malheureuses pour Beethoven. Il obtenait un engagement comme directeur musical au théâtre de Vienne ; il avait terminé la *Symphonie*

Héroïque et son premier opéra, *Fidélío*. Il vivait sans soucis matériels, entouré d'un cercle d'amis : Etienne de Breuning, frère d'Eléonore, attaché depuis peu au ministère de la guerre à Vienne ; un Badois, Gleichenstein, collègue de Breuning ; Ferdinand de Ries, le fils du violoniste de Bonn, qui s'était montré autrefois si charitable pour la famille Beethoven ; le fidèle Zmeskill, et bien d'autres, tant musiciens que gens du monde.

Les rapports n'étaient pas faciles avec cet homme impétueux, fier et susceptible. En 1804, une vieille dame de l'aristocratie viennoise donnait une soirée musicale en l'honneur du prince Louis Ferdinand de Prusse. Beethoven se trouvait parmi les invités. On avait dressé une table pour les princes de sang et les hauts dignitaires, une autre pour le reste des convives. Beethoven ne l'entendait pas ainsi. Il exprima vertement son déplaisir, prit son chapeau et s'en fut.

Mais quelques jours après, le prince l'invitait à déjeuner en compagnie de sa malencontreuse hôtesse, et mettait le compositeur à la place d'honneur.

Souvent, sa nature volcanique lui jouait de mauvais tours. Il passait l'été de 1806 à Grätz, terre de Lichnowsky en Silésie. Un soir, des officiers fran-

çais dînaient au château. Un blanc-bec demanda à Beethoven, d'un ton protecteur, s'il s'entendait également au violon. Celui-ci ne daigna pas répondre. Après le repas, son hôte le pria de jouer quelque chose. Mais le maître, dans un de ces brusques accès de colère qui lui étaient habituels, quitte cette demeure hospitalière, court à Vienne, et brise le buste du prince ornant sa bibliothèque².

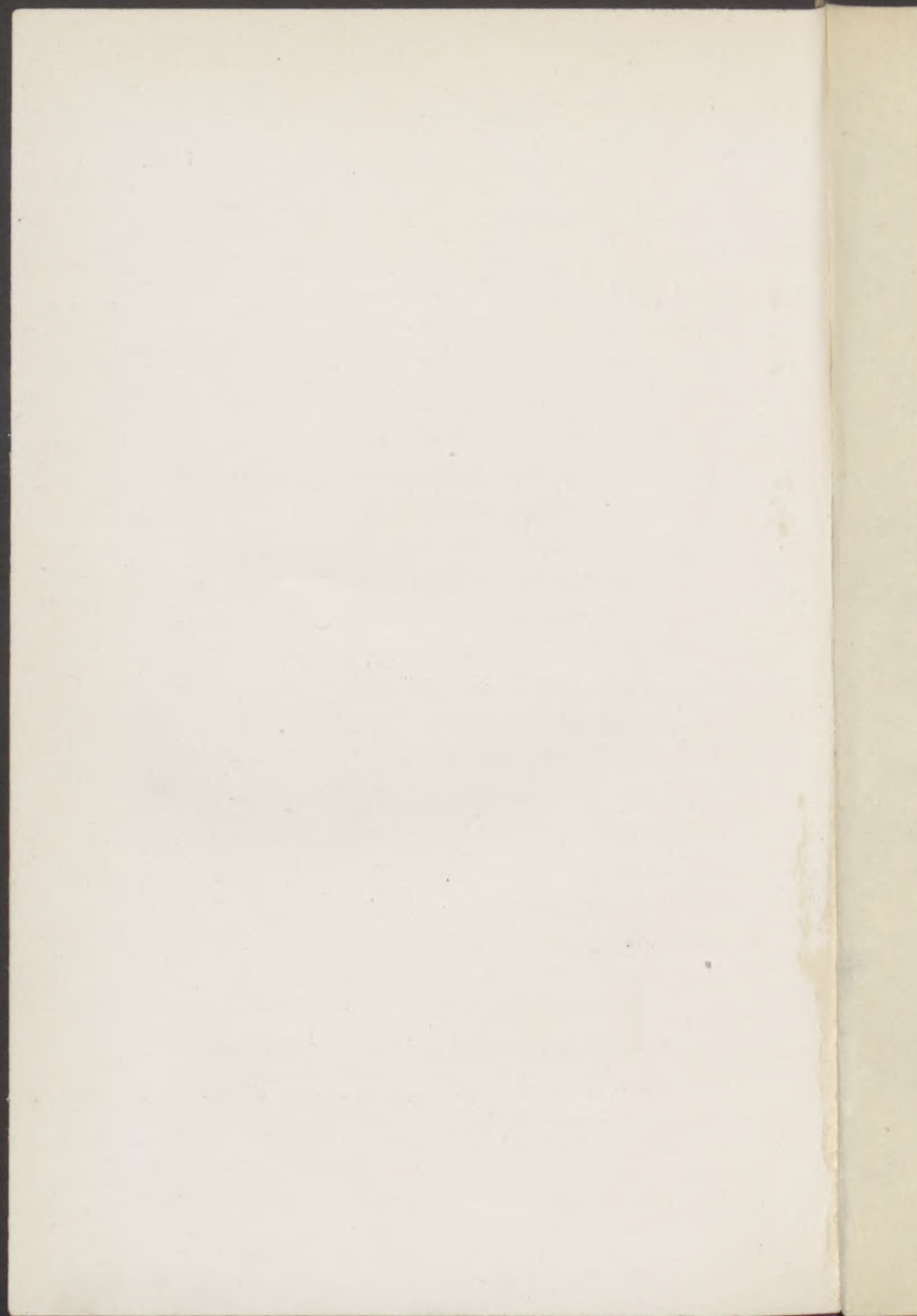
L'automne suivant, Beethoven fut convié à Kismarton, petit Versailles des Esterhazy, les premiers seigneurs de l'Europe, au dire de Stendhal, et certainement les plus heureux mécènes de leur temps. N'eurent-ils pas Haydn pour chef d'orchestre ? Le hautain protecteur de celui-ci était mort. Le jeune prince Nicolas demanda à Beethoven une messe pour la fête de la princesse.

Le 26 juillet 1807, Beethoven écrivait au prince la lettre suivante :

« On me dit, mon Prince, que vous avez réclamé la Messe que vous m'avez chargée de composer, je prend donc la liberté de vous annoncer, très haut Prince, que vous recevrez celle-ci au plus tard le 20 août de sorte que l'on aura le temps de préparer l'audition pour la fête de la très haute Princesse. Des conditions fort avantageuses que



LE COMTE JOSEPH BRUNSVIK, LITHOGRAPHIE D'EYBL.



l'on m'avait faites de Londres et que la nécessité m'obligeait à accepter avec joie, après que j'eus le malheur de souffrir un parfait échec lors de la journée à mon bénéfice au Théâtre, retardèrent la composition de la Messe, malgré mon vif désir, très haut Prince, de vous la présenter.

« Par la suite, une maladie de la tête m'interdit tout travail ; maintenant encore, je produis peu ; et puisqu'on me dénigre volontiers, je joins pour vous, très haut Prince, une des lettres de mon médecin. Permettez-moi d'ajouter, que je vous donnerai la Messe avec peur, car vous avez l'habitude, très haut Prince, d'entendre les chefs-d'œuvre inimitables du grand Haidn. »

En effet, dans sa lettre ajoutée à cette missive, le médecin Schmidt mentionne des maux de tête rhumatismaux, il conseille au malade de renoncer aux sangsues, de s'appliquer sur les bras des vésicatoires, enfin l'engage à éviter toute fatigue cérébrale.

« Très honoré Monsieur Van Beethoven, — répondait le prince. — J'ai vu de votre lettre de Baden que j'aurai l'agréable attente de recevoir le

20 août de ce mois une Messe de vous, ce qui me fera d'autant plus de plaisir que j'y mets de grandes espérances, et vos appréhensions au sujet de la comparaison avec les Messes d'Haydn ne font qu'augmenter la valeur de votre œuvre.

« Je vous souhaite de cœur le rapide et parfait rétablissement de votre santé et je reste avec toute considération

« Votre très bienveillant

« ESTERHAZY, m. p.³ »

En septembre, Beethoven se rendit à Kismarton pour diriger la première audition de sa Messe. Il était d'usage, dans ces campagnes, de loger les invités de marque au château et d'héberger les hôtes que l'on désignait du terme « honoratoires » : fonctionnaires, officiers, artistes, dans la maison du régisseur. Beethoven, largement défrayé, y habita six jours⁴, mais en conçut un mortel dépit.

Ce ne furent pas les réserves du prince au sujet de sa Messe, ni le sourire du maître de chapelle Hummel, successeur d'Haydn, qui l'incitèrent à abandonner ce cercle de magnats passionnés de musique : ce fut la blessure d'amour-propre de ne pas avoir été reçu en égal.

Beethoven quitta Kismarton sans retour. Mais il avait à Vienne un protecteur qui sut ménager sa susceptibilité, le comte Razoumowski.

Au cours du dix-huitième siècle, l'impératrice Elisabeth distingua un chantre de sa chapelle, l'Ucrainien Alexis Razoumowski. Elle fit de son favori un opulent seigneur. Le neveu d'Alexis, André Kirillowits, héritait de ces traditions d'homme à femmes, et dut quitter l'empire des tsars pour ne pas avoir déplu à l'épouse d'un grand-duc. Le séducteur fut exilé dans la diplomatie. Ambassadeur de Russie à Vienne, marié à M^{lle} de Thun, belle-sœur de Lichnowsky, André Kirillowits éleva avec beaucoup de hâte et de dépenses un superbe palais. Cet homme de haute taille, au profil presque féminin, mais les sourcils très arqués et la bouche serrée, semblait toujours grelotter en dépit de ses riches fourrures et des grands-cordons qui couvraient sa poitrine. Étalant, non sans ostentation, sa rapide fortune, il témoigna néanmoins de beaucoup de finesse en matière politique, et d'un goût éclairé en tout ce qui touchait à la musique.

Grâce au concours de Schuppanzigh, Razoumowski put former un excellent quatuor. Un autre grand seigneur de Vienne, le prince Joseph-Maxi-

milien Lobkowitz, fils d'un Savoie-Carignan, et neveu de la princesse de Lamballe, entretenait un orchestre. Beethoven disposait du quatuor et de l'orchestre pour essayer ses compositions. Sans doute, la vie intellectuelle de Vienne ne lui offrait pas beaucoup d'inspirations. Mais la bienveillance de ces mécènes lui procurait des facilités qu'il n'eût guère trouvées ailleurs.

L'empereur aussi goûtait la musique. Chaque soir, un petit concert de violoncelle servait de prélude à ses devoirs d'époux qu'il remplit assidûment auprès de quatre impératrices. Il convient de reconnaître que l'art de Beethoven n'était pas de qualité à stimuler la routine matrimoniale d'un souverain inerte. Aussi François I^{er} ne daigna-t-il jamais accorder ses faveurs à Beethoven. Celui-ci eut accès au palais impérial grâce à un neveu de Max-Franz, son premier mécène : l'archiduc Rodolphe.

Rodolphe, longue face espagnole coupée par la lippe des Habsbourg, ajoutait à la modestie de prince cadet la pâleur du séminariste. Il ne respirait qu'auprès du piano. Beethoven fut admis à compléter son enseignement. On commença par endoctriner le nouvel homme de cour sur l'étiquette. Il écouta docilement. Mais à la première

faute d'exécution, il appliqua un coup vigoureux sur les doigts princiers. Le maître et l'élève n'en restaient pas moins dans les meilleurs termes. Rodolphe, devenu par la suite archevêque d'Olmütz, tolérait toutes ses lubies, et allait se montrer toujours le protecteur bienveillant et timoré du musicien.

Pourtant, les Brunsvik demeurent ses meilleurs amis. Il tutoyait François Brunsvik ; en février 1807, il dédiait une de ses plus belles sonates, l'*Appassionata*, à celui qu'il appelait « cher ami et frère ».

Le nom de Beethoven apparaîtrait constamment dans la correspondance des trois sœurs Brunsvik. On écrivait beaucoup dans ce temps-là, et les jeunes filles sensibles avaient tant de secrets à se confier ! Le comte Emeric Teleki, gentilhomme transylvain, de passage à Vienne, s'éprit de l'oreille de Charlotte, puis du reste de sa petite personne. Elle lui rendait ses sentiments. Mais la mère de Teleki exigeait une année d'attente : le soupirant se retira donc sur ses terres.

Quant à Thérèse, qui vivait toujours en Hongrie, auprès de sa mère, elle avait donné son cœur à un jeune officier, qui chevauchait tantôt en Italie, tantôt sur les bords du Rhin. Il devait lire des

romances entre deux batailles et en faire lui-même au bivouac.

Thérèse et Charlotte échangeaient leurs confidences amoureuses. Voici une lettre de la première :

« Tout le reste n'est rien ; vivre et être aimée ! Sais-tu que Emy^s est en plus grand danger que Toni ? Moi, j'ai écrit en badinant de tentation — mais toi, tu crains y succomber, — hé ? Y a-t-il quelque chose ? — Dis-le moi — Tu t'es extrêmement bien amusé au piquenique ; est-ce avec la danse seule ? ou...

« J'ai déjà reçu des Variations que tu m'envoies, par Forray⁶, et pourtant elles m'ont surpris : — une drôle de dédicace. Adieu, mes biens chères, il faut que je me hâte. A propos, faites-moi vite faire une paire de souliers blancs, tafetas fort, bleuâtre, et envoyé les moi par la diligence ; ils peuvent juste arrivé jusqu'au 23, jour de Mascarade. J'aie remarqué votre jolie, jolie cachet. Embrassez la chère Pips, les chères enfants. Je t'embrasse aussi. Aime ta

« THESI. »

Et voilà une lettre de Charlotte :

« Pour toi seule.

« Toni est donc de retour ; — son cœur n'est pas changé. — Ah ! ma chère, quelle joie pour le tien !

« J'en partage tous les sentiments, mais j'en partage aussi et bien vivement la douleur que tu ressentiras en voyant contrecarrer tes plus chers souhaits : — comment est-il possible que la tante qui était si fort de son côté s'est changé ? Si tous ce qu'on lui a imputé est encore révoqué ? je ne vois aucune raison pourquoi on vous sépare. J'attends la conclusion avec un empressement et un serrement de cœur que l'amour que je vous porte m'inspire ; chère Thesi, pourquoi ne suis-je chez vous pour vous consoler ! mais j'espère que vous ne l'aurez pas besoin. — Oh ! côme je me réjouirai avec vous, si vous étiez heureuse avec votre Toni ! Comment Pepi le trouve-t-elle ? J'aurai bien souhaité de faire sa connaissance. Comment a-t-il donc fait de pouvoir revenir ? est-ce que tous les officiers sont en congé ? ou a-t-il été fait prisonnier et échangé ? »

Elles avaient toutes les deux des moments de tristesse et se consolaient mutuellement : « Il est vrai qu'autant que Schiller et Beethoven écrivent,

on ne doit souhaiter la mort », disait Thérèse à Charlotte.

En janvier 1804, après huit jours de maladie, Joseph Deym, le mari de Joséphine, mourait de phtisie à Prague. Il laissait une situation de fortune embarrassée. Sa veuve attendait un troisième enfant. François vint la prendre pour l'accompagner à Vienne.

Dès le début de la guerre avec la France, la haute société viennoise se réfugia à Bude. Mais dès que Joséphine et Thérèse rentrèrent à Vienne, en 1805, Beethoven accourut à l'*Hôtel des Arts*. Le 7 juin, Thérèse écrivait à François :

« Beethoven vient très souvent chez Pepi, et aussi Kleinheinz⁷; tous les deux composent un opéra. »

Ces dames passèrent l'hiver de 1806 à Bude. Elles prirent part à une pantomime allégorique qu'organisa Joseph Brunsvik, leur oncle, pour la fête de l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie. Thérèse parut dans le rôle d'une veuve, conduisant deux orphelins par la main; Joséphine personnifiait la Reconnaissance.

François Brunsvik, ce printemps-là, envoie des

livres à Beethoven. De Vienne, le 12 avril, Thérèse écrit à sa mère :

« Il (François) souhaiterai avoir de M. Shedius^s la poésie nommée *Welgetricht*, la même dont il a aussi donné à M. Haydn un exemplair. Il souhaiterai l'avoir pour Beethoven. »

En mai, Joséphine est à Vienne⁴ ; Thérèse, toujours à Bude. Une lettre de Beethoven à François Brunsvik, du 1^{er} mai 1806, prouve la cordialité de leurs relations. Il remercie le comte François du vin que celui-ci lui a envoyé, et lui annonce le mariage du violoniste Schupanzigh. Et voici comme il termine :

« Embrasse-moi ta sœur Thérèse ; dis-lui que je crains, de devenir grand, sans qu'un monument d'elle y contribue. »

Sans doute s'agissait-il d'un portrait. Les demoiselles Brunsvik pratiquaient la peinture. Le 9 août 1807, Charlotte écrivait de Vienne à Thérèse :

« A propos, envoie-moi tout de suite la mesure de mon portrait. Pepi veut que j'envois le tableau

à Beethoven sans cadre. Je ne l'ai pas encore envoyé puisqu'il est toujours à Baden; il revient demain. »

François aussi désirait un portrait de son ami. En 1803, le Danois Hornemann avait exécuté une miniature montrant Beethoven pâle, défait, les yeux sombres. L'artiste anonyme, qui le peignit pour Brunsvik, le représente en ténébreux de bon ton, les cheveux relevés, cravaté de blanc, un large manteau noir jeté sur ses épaules (pl. 5).

Le gentilhomme hongrois, qui témoignait la plus affectueuse considération à l'égard du compositeur, nourrissait une piètre opinion pour le frère de celui-ci. Dans les lettres familières des demoiselles Brunsvik, on rencontre des remarques désobligeantes sur sa « bassesse ». Sans doute s'agit-il de Charles-Gaspard, qui géra pendant quelque temps les affaires de son aîné. Le caissier épousa en 1806 une femme de son choix, Jeanne Reiss, fille d'un tapissier de Vienne. L'autre frère, Jean-Nicolas, acheta en 1808 une pharmacie à Linz. Louis se sentait charge d'âmes pour ces médiocres personnages. Mais moralement, il n'y avait aucun lien entre eux. Ses amis constituaient sa vraie famille.

Parmi les trois sœurs Brunsvik, Joséphine restait sa préférée. Jusqu'où allèrent ces relations douces et sereines ? L'aimable veuve était très entourée. M. de Wolkenstein, grand-maître de la cour de Toscane, la recherchait assidûment. Pourtant, elle abandonnait ce cercle d'adorateurs et partait l'automne 1807 pour Gotha.

Beethoven aussi pensait souvent à quitter l'Autriche. Le Flamand germanisé avait assimilé de sa patrie allemande ce qu'elle possédait de plus profond et de plus humain. Pour lui, Vienne représentait la réalité ; le Rhin, les sites de son enfance qu'il ne devait jamais revoir, lui semblaient un monde idéal. En 1809, il faillit rentrer au pays natal ; Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, lui proposait le poste de maître de chapelle, avec sept mille francs d'appointements. Il inclinait à accepter. Ses amis viennois s'émurent. L'archiduc Rodolphe, le prince Lobkowitz et le prince Ferdinand Kinsky s'engagèrent par écrit à verser une rente annuelle de quatre mille florins au compositeur, à condition qu'il maintînt son domicile en Autriche. Beethoven avait demandé également le titre de maître de chapelle impérial ; mais ses protecteurs ne purent l'obtenir.

Il paraît que ce fut la comtesse Pierre Erdödy

qui décida les trois gentilshommes à assurer la subsistance de Beethoven. Séparée de son mari, cette dame de haut parage, née comtesse Marie Niczky, vivait avec ses trois enfants et leur précepteur, le Wurtembergois Joseph-Xavier Brauchle. Elle avait été élevée par une émigrée française, M^{me} Collin de Lunéville. Mariée fort jeune, elle ne put jamais se remettre de ses premières couches. Pourtant, une étrange gaîté animait ce corps languissant. Elle n'était pas belle : une face chevaline, des yeux taillés en amande, d'abondants cheveux noirs, mais si passionnée de musique, mais si pétillante, accompagnant chaque phrase et chaque geste d'un rire clair comme le grelot de son chien *Fidelio* !

Cette allégresse égayait et entraînait Beethoven. Le contraste même de leurs natures l'attirait vers la comtesse Marie. Ils habitaient alors la même maison, voisinaient et faisaient de la musique presque chaque jour. Le compositeur, qui aimait les enfants, se plaisait dans la société de ceux de M^{me} d'Erdödy : une fillette, Marie, et deux garçons, tous frêles, mais éveillés et fort doués pour la musique.

Les Erdödy devaient leur grandeur à un fastueux cardinal du quinzième siècle ; ce prélat roulait dans

un carrosse attelé de chevaux ferrés d'argent ; il collectionnait des terres et laissa d'immenses domaines à sa famille. Peut-être que tant de magnificence éblouissait un peu le musicien issu de souche pauvre. Parfois, il plaisantait la comtesse sur son opulence. Il n'éprouvait pour elle aucun tendre penchant, mais beaucoup d'admiration et de reconnaissance percent à travers le ton badin de leur correspondance.

Cependant Joséphine et Thérèse arrivaient à Gotha. Les jeunes Deym devaient entrer dans un internat renommé de cette ville. Le fameux pédagogue Salzman reçut ces dames, serré dans une redingote claire, botté, éperonné comme un directeur de manège. La sensible mère renonça à lui confier ses enfants et repartit pour Yverdon, afin de prendre conseil de Pestalozzi. Le philosophe suisse, affligé de la plus disgracieuse laideur, rayonnait d'intelligence et de bonté. Dans son commerce, Thérèse sentit s'éveiller en elle une vocation pour les œuvres sociales.

Elle venait de passer par bien des déboires. L'année précédente, les affaires du domaine allèrent si bien — M^{me} de Brunsvik tira trente mille florins rien que de la laine de ses troupeaux — que cette mère prudente décida de marier sa fille. Ces

dames partirent pour les eaux de Carlsbad. Mais les moutons de Martonvasar fournirent en vain leur laine : Thérèse ne se maria point. En dehors de ses yeux, elle n'avait de beau que ses sentiments, et personne ne s'était trouvé pour l'en récompenser.

Voilà donc la belle veuve et la tendre provinciale quittant Yverdon pour l'Italie, accompagnées d'un élève de Pestalozzi, qui devait servir de précepteur aux enfants. En voyage, le regard des femmes va vers les cimes, mais leur cœur bat vers l'Inconnu. Il se présenta sous les traits du baron Christophe Stakelberg, gentilhomme esthonien, l'un des seize fils d'Othon Stakelberg, seigneur de l'île de Worms, près de Reval. Le baron Christophe était une sorte d'érudit élégant ; il courait le monde pour former son intelligence, que ces dames jugèrent peu commune. On fit route de compagnie.

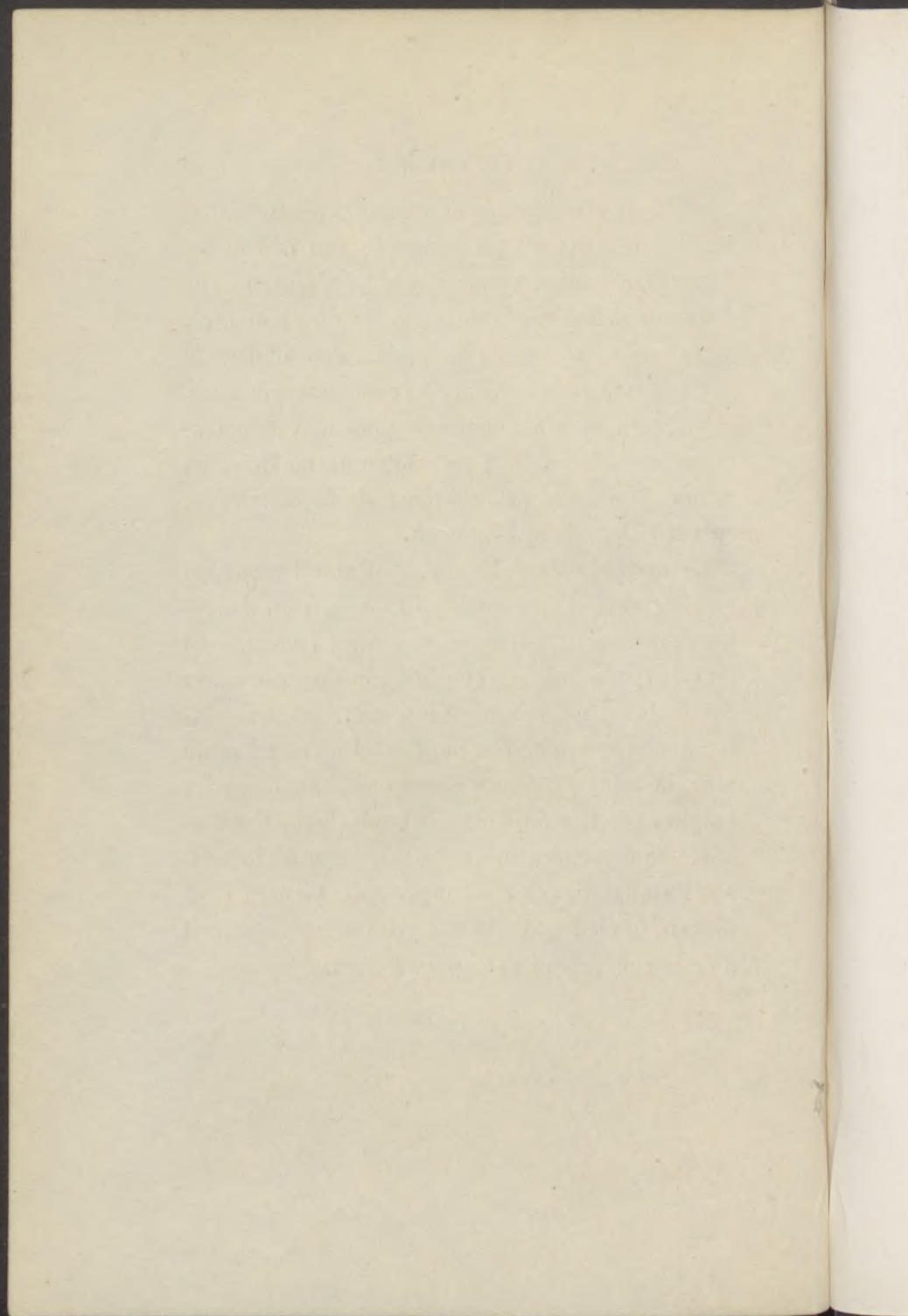
En janvier 1808, les voyageurs franchissaient le Mont-Cenis. Dans une gorge étroite, ils rencontraient un détachement de cavaliers français. Le commandant fit aligner ses hommes pour laisser passer les étrangères ; elles furent très sensibles à cette politesse.

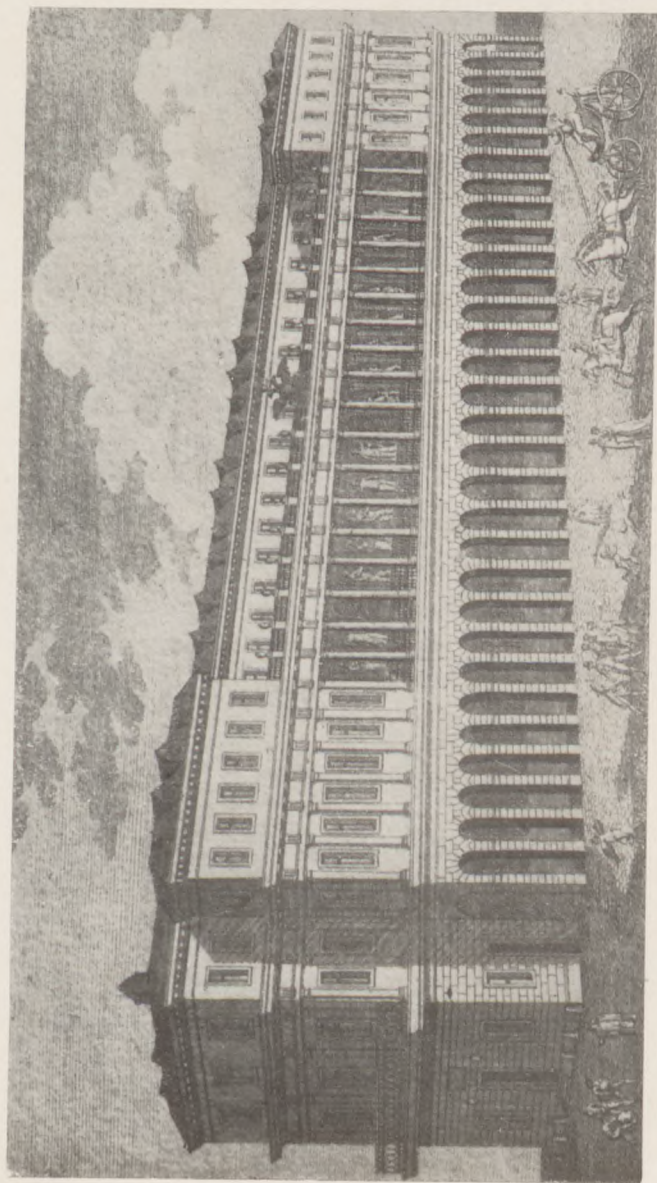
Puis on descendit vers la plaine lombarde. Mais tandis que Joséphine jouissait des beautés de

l'Italie, sous le prestige d'un amour naissant, Thérèse sentait toute l'amertume de son isolement. Souvent, elle n'avait pour compagnie, nous dit-elle dans ses mémoires, que le tic-tac de sa montre, alors que sa sœur et l'Esthonien s'en allaient la main dans la main à travers les campagnes fleuries.

Stackelberg n'abandonnait plus la veuve languissante (Pl. 6). Il la raccompagna en Hongrie, et en dépit des protestations de la douairière, en 1810, Joséphine l'épousait.

Le mari de Joséphine était-il simplement un esprit mal équilibré du Nord? ou bien un dangereux aventurier? D'après certaines rumeurs du temps, il n'aurait été que le valet du vrai baron Stackelberg, qui assassina son maître et se substitua à sa personne. Toujours est-il qu'une fois de plus, la reine du *Songe d'une nuit d'été* baisa les longues oreilles de Bottom, tandis que, dans sa modeste demeure, au quatrième étage de la maison Pasqualati, sur les remparts de Vienne, Beethoven, le vieil ami à la tête grisonnante, songeait à l'élève chérie qui s'éloignait à jamais.





L'HÔTEL DES ARTS.

o
v
t
d
h
a
h
t
e
p
a
ta
ta
d

CHAPITRE V

ESSAIS D'ÉTABLISSEMENT BOURGEOIS

Sur le dernier rempart de Vienne que la pioche des démolisseurs a oublié, tout près du petit hôtel couleur de rose, où le prince de Ligne terminait sa verte vieillesse, la maison Pasqualati sommeille toujours derrière ses grilles en corbeille, fleuries de réséda et de géranium. Beethoven grimpait d'un bond la rampe conduisant à la porte surmontée des armes des Pasqualati, et passait à grandes enjambées à travers l'entrée voûtée, où des bancs invitaient le visiteur au repos, avant d'attaquer l'étroit escalier en colimaçon. Le musicien habita cet hôtel, par intermittence, de 1804 à 1812. De temps à autre, il se fâchait pour quelques vétilles et partait. Toutefois, le propriétaire, lui-même compositeur dilettante et plein d'indulgence pour les lubies de Beethoven, avait défendu de louer l'appartement

dans la certitude que son locataire emporté reviendrait.

Le terrible locataire menait une vie fort laborieuse. Il se levait tôt, préparait lui-même son café, et se mettait au travail. L'effort intellectuel l'échauffait. Il avalait de temps en temps un verre d'eau fraîche, et versait le reste du broc sur ses mains brûlantes. A la manière viennoise, il déjeunait entre deux et trois heures. Après quoi, hiver et été, il faisait sa promenade « en ville ». Il ne composait guère le soir : mais au crépuscule, il touchait du violon ou du violoncelle, ou encore il improvisait sur son piano.

Dans la maison Pasqualati, sous le toit de ce grand négociant, comme si l'artiste eût éprouvé le désir de se créer une existence bourgeoise, la rente de quatre mille florins, servie par ses trois mécènes, semblait le délivrer des soucis matériels. « Maintenant, tu peux m'aider à chercher une femme, écrivait-il à son ami Gleichenstein... Mais il faut qu'elle soit belle, je ne puis aimer rien qui ne soit beau. »

En attendant, il se range. Il renonce à prendre ses repas au *Cygne Blanc*. Cette auberge à l'ancienne mode se trouvait sur le *Neuer Markt*; on y logeait à pied ainsi qu'à cheval, et on y prêtait

laquais et carrosses à MM. les voyageurs. Jadis, ce fut la demeure du ménestrel Ulric Lichtenstein, tout vêtu de velours blanc. De là l'enseigne. Dans ces lieux, qui connurent la magnificence du beau trouvère, Beethoven paraissait vêtu d'un modeste habit bleu barbeau, aux boutons de métal. Mais lui aussi avait une prédilection pour le blanc ; hiver et été, il portait gilet et cravate blancs d'une propreté méticuleuse. Très soigné de sa personne, la brusquerie de ses mouvements lui donnait un air de désordre. Cette impétuosité le faisait craindre des habitués de l'auberge ; il trônait à une table à part, rêvant ou pestant.

Quelle délivrance pour lui de prendre ses repas à domicile ! Zmeskall, son intendant bienveillant, engagea un couple pour faire sa cuisine. Le nouvel homme d'intérieur frisait la quarantaine. Sa famille n'était pour lui qu'une source d'ennuis et de dégoûts. En 1807, la femme de Charles-Gaspard accouchait d'un garçon, qui reçut le prénom de Charles. Peu après, cette mère indigne entamait une liaison avec un étudiant en médecine. Elle s'endetta, finit par voler son propre mari, et fit un mois de prison.

L'année suivante, Jean-Nicolas, à son tour, s'acoquina avec sa gouvernante. Les guerres

avaient enrichi le pharmacien. Il n'était pas scrupuleux quant à la qualité de ses remèdes¹, qu'il fournissait tant aux Autrichiens qu'aux Français. Thérèse Obermayer, la fille d'un boulanger viennois, tenait sa maison. Quand Louis eut vent des projets matrimoniaux de son frère avec cette personne légère, il accourut à Linz, tança l'amoureux, s'adressa au préfet, à l'évêque, et fit si bien que le pharmacien épousa en hâte sa maîtresse. Les deux frères cessèrent de se voir pendant quelque temps. Rebuté par la vulgarité de ses belles-sœurs, Beethoven pensait souvent à fonder un foyer. Dans son exemplaire de l'*Odyssée*, il soulignait le passage :

« Rien n'est meilleur et plus désirable sur terre que l'homme et la femme unis dans un tendre amour, administrant paisiblement leur maison. »

Dans ce temps-là, Andreas Streicher, facteur de pianos à Vienne, réunit dans son bureau les bustes de ses musiciens préférés. Il demanda au sculpteur Franz Klein celui de Beethoven. Klein commença par mouler un masque en plâtre sur le vif². Puis il exécuta le buste. Cette œuvre montre le compositeur dans la plénitude de la force, le

front haut, les yeux graves, la bouche bien arquée, aux coins légèrement inclinés.

L'*Odyssée* demeurait un de ses livres préférés. Il pensait à tirer un opéra du retour d'Ulysse. L'Orient aussi occupait ses rêves. Il eut quelques notions sur sa littérature, grâce au savant Hammer-Purgstall. Beethoven demandait à celui-ci, par la voie de Zmeskall, un chœur religieux hindou. L'orientaliste lui fit parvenir deux livrets : un opéra persan et un oratorio, le *Déluge*. Ni l'un, ni l'autre ne devaient voir le jour.

Beethoven venait d'obtenir sa première distinction honorifique : l'Académie d'Amsterdam le nommait son correspondant. Le voilà ébauchant de nouveau des projets de voyages : tantôt les capitales de l'Allemagne, tantôt l'Espagne. La guerre coupa court à ces combinaisons. Napoléon s'emparait de Vienne pour la deuxième fois, et retrouvait intact l'aigle perché sur l'obélisque de Schœnbrunn. Au lieu de sites lointains, Beethoven n'eut d'autre spectacle que « tambours, canons, misère humaine ». La paix de Vienne mit un terme aux hostilités. Et cette fois, il entreprit un voyage dans le pays du tendre.

Ce ne fut pas seulement l'aristocratie de la grande cité des Habsbourg, qui accueillit Beethoven. Il

avait trouvé des protecteurs et des amis dans la classe que l'on y appelait « la deuxième société ». Séparée de la première, celle des grandes familles féodales, par une sorte de tacite convention sociale, on accédait de l'une à l'autre, au travers d'un stage d'humiliations, grâce à la chance, à l'astuce, au temps ou à la fortune. Dans cette deuxième société, active, vivante, instruite, on retrouvait toutes les races, particulièrement beaucoup d'Italiens.

Beethoven parlait couramment leur langue, qu'il avait apprise sans jamais avoir passé les Alpes. L'Autriche dominait la Péninsule. Mais comme jadis la Grèce, l'Italie avait conquis ses vainqueurs. La grâce méridionale enguirlandait la bonhomie viennoise et donnait un charme particulier à cette capitale.

Gleichenstein introduisit son ami dans une famille originaire de Lucques, les Malfatti. D'ailleurs, celui-ci connaissait déjà l'illustre D^r Malfatti, l'oncle de deux aimables jeunes filles : Anna et Thérèse. Gleichenstein brûlait pour l'ainée, Beethoven s'éprit de la cadette.

« Voici la sonate que j'ai promise à Thérèse, mandait-il en 1807 à Gleichenstein. Puisque je ne

puis la voir aujourd'hui, donne-la lui — mes salutations à tous, je suis si heureux chez eux, il me semble que les blessures, par lesquelles de méchantes gens m'ont déchiré l'âme, pourraient guérir par eux. Je te remercie, bon Gleichenstein, de m'avoir conduit chez eux. Voici cinq florins pour les cravates ; s'il t'en faut davantage, fais-le savoir. »

« Je vis très seul et très tranquille, écrivait-il de Vienne l'été de la même année à Thérèse ; ça et là quelques lumières pourraient bien m'éveiller ; pourtant, depuis que vous êtes tous partis d'ici, une lacune impossible à combler s'est produite en moi ; mon art lui-même, qui m'est toujours si fidèle, n'a pu encore en triompher. Votre piano est commandé et vous l'aurez bientôt.

« Quelle différence avez-vous sentie entre la façon de traiter le thème que j'avais trouvé ce soir-là et la manière dont je vous l'ai écrit dernièrement². Expliquez-vous cela vous-même, toutefois sans appeler le punch à votre aide. Comme vous êtes heureuse de pouvoir aller si tôt à la campagne. C'est seulement le huit que je pourrai goûter cette félicité. Je m'en réjouis comme un enfant : suis-je assez content lorsque je puis errer dans les bois, parmi les arbres, les herbes, les rochers ! personne

ne saurait aimer la campagne autant que moi. Si seulement les forêts, les arbres, les rochers rendaient l'écho que l'homme désire !

« Bientôt vous recevrez quelques autres compositions de moi, où vous n'aurez pas trop à vous plaindre des difficultés. Avez-vous lu *Wilhelm Meister* de Goethe, *Skakespeare* traduit par Schlegel ? A la campagne, on a tant de loisirs qu'il vous sera peut-être agréable que je vous envoie ces œuvres. Le hasard fait que je connais quelqu'un dans vos environs, peut-être me verrez-vous venir chez vous un beau matin pour une demi-heure et repartir. Vous voyez que je ne veux pas vous importuner longtemps.

« Recommandez-moi à la bienveillance de votre père, de votre mère, bien que je n'aie encore aucun droit d'y prétendre : de même à la cousine M... Maintenant, adieu, chère Thérèse, je vous souhaite tout ce qui, dans la vie, est beau et bon ; souvenez-vous de moi, et volontiers ; oubliez mes folies ; soyez persuadée que nul ne peut vouloir pour vous une vie plus joyeuse, plus heureuse que moi, même si vous ne preniez aucun intérêt,

« à votre tout dévoué serviteur et ami »

« BEETHOVEN. »

N. B. — « Ce serait bien gentil de votre part de me dire, en quelques lignes, à quoi puis-je vous servir ici. »³

Malgré son amour-propre, le soupirant de Thérèse eut des craintes et des doutes. A une heure de découragement, il confiait à Gleichenstein : « Pour toi, pauvre Beethoven, il n'y a pas de bonheur qui vient du dehors, tu dois créer tout en toi-même, tu ne trouves des amis que dans le monde idéal. » Pourtant, il espéra pendant trois ans. Au printemps de 1810, il engageait Gleichenstein à lui choisir du linge et des vêtements ; il empruntait une glace à Zmeskall, et il mandait à ce dernier :

« Ne me traitez plus de grand homme — jamais je n'ai senti comme maintenant la force et la faiblesse de la nature humaine.

« M'aimez-vous ? »

La réponse du vieux fonctionnaire ne pouvait être qu'affirmative. Malheureusement, il n'en fut pas autant pour Thérèse.

Beethoven avait prié Gleichenstein de servir d'interprète à ses sentiments. L'embarras de l'excellent Badois fut extrême. Il savait que son ami ne serait pas agréé. Depuis 1808, le Dr Malfatti

soignait Beethoven. Comment le médecin aurait-il pu appuyer la demande de ce prétendant d'une santé si précaire ? Et puis, celui-ci n'était rien qu'un musicien, sans même posséder une charge à la cour. Certes, il subjuguait ses auditeurs, penché sur son instrument ; mais les bougies éteintes, le charme envolé, ne redevenait-il pas le subalterne, tout au plus l'égal par condescendance ?

Anna Malfatti couronna les vœux de Gleichenstein, Thérèse aussi épousa un fonctionnaire, le baron Drosdick. Beethoven demeura l'ami des jeunes femmes. Chaque mécompte sentimental le poussait dans un abîme de désespoir. Mais sa violence même lui permettait de se ressaisir assez vite. L'élévation de son caractère le rendait incapable de toute rancœur. Il allait en donner la preuve même à l'égard de celle qui le fit tant souffrir : Giulietta Guicciardi.

La petite écervelée de Korompa était devenue une étourdie imposante. Une coiffure grecque avait remplacé les cheveux à la guillotine. L'obscur sculpteur, qui moula son buste, la présente dans une attitude de calme classique qui pourtant ne lui était guère propre. (Pl. 7.) Au dire de Pückler-Muskau, elle passait pour la plus belle femme de Naples. Ce prince épicurien la connut en 1809,

une nuit où l'éruption du Vésuve avait jeté dans les rues une foule agitée. Cette rencontre romanesque, sous un ciel illuminé par d'immenses gerbes de feu, finit quelque temps après dans de douces pénombres. « Par les folies de son mari et les temps critiques », la comtesse Gallenberg se trouvait « dans un embarras mortel pour une somme de cinquante louis ». Heureusement que Pückler-Muskau n'hésita pas à la secourir, et la voyait assidûment, sans que Robert-Wenceslas en témoignât la moindre alarme.

Chaque année, Julietta passait quelque temps à Vienne et en Hongrie. Ses lettres à Thérèse Bruns-
vik montrent que les revers de fortune n'ont pas altéré sa gaité, ni modéré son engouement pour les spectacles. Elle rapporte à sa cousine, avec enthousiasme, les exploits du fameux danseur parisien Henry. Elle parle aussi de ses enfants : Hugo, Marie et Fritz.

La détresse du ménage Gallenberg devait être bien profonde. En avril 1844, Thérèse écrit à sa mère :

« Je suis un peu fâchée que vous ne voulez pas vous charger des pauvres enfants Gallenberg. »

Tandis que Julietta appliquait aux choses de la

vie, la même insouciance qu'elle avait portée à l'amour, Beethoven arrivait à un tournant de sa carrière où la sécurité matérielle lui apparut un besoin impérieux.

Lui, autrefois si indifférent aux questions d'argent, surveille ses intérêts. Il discute âprement avec ses éditeurs. Parfois, il met ses compositions pour ainsi dire aux enchères, les offrant simultanément à Simrock à Bonn et à Pleyel à Paris. Il entretient des relations d'affaires avec les grands éditeurs de Leipzig, Breitkopf et Härtel. Enfin, quand il passe dans la *Pater-Noster Gasse*, l'étroite ruelle où siègent les éditeurs de musique viennois, il prend des allures de potentat. Il peut se montrer exigeant. A partir de 1807, la critique, auparavant aveugle et hargneuse à son égard, s'adoucit et finit par le prôner sans réserve. Sa renommée a atteint l'Angleterre. L'Écossais Thomson lui demande de transcrire pour la harpe et le piano des mélodies de son pays. La maison Clementi, de Londres, lui achète des compositions pour deux cents livres, somme importante à une époque où le Continent déchiré recherchait avidement le change anglais. Grâce à François Brunsvik, on lui demande deux morceaux d'occasion pour l'inauguration du nouveau théâtre de Pest. Il traite, il chicane, il accu-

mule. Lui, qui avait cherché passionnément l'amour, désire avec véhémence l'argent.

Pourtant, on verra que l'artiste, qui se tracassait à tel point pour vivre et pour amasser un petit pécule, sut aider de loin et en secret le comte de Gallenberg, mari de cette Julietta qui dissimulait l'angoisse de son dénuement sous ses allures de grande dame entourée et fêtée.

Le musicien, lui aussi, était recherché dans le monde. Comme dans toute société, à Vienne également, les habitudes effaçaient les préventions et créaient des droits tacites. La princesse Kaunitz, revenant de chez la femme d'un banquier, ne demandait-elle pas des sels en s'exclamant : « Ah ! je meurs ! quelle cohue ! quel monde ! Des figures que l'on n'a jamais vues ! » Toutes ces belles dédaigneuses connaissaient bien le masque léonin de Beethoven. Quelques hommes d'élite l'avaient accueilli pour son génie ; les oisifs des salons s'étaient accoutumés à le voir. Il était donc admis dans les palais de la plus haute noblesse, reçu dans les maisons de la « deuxième société », recherché par ses confrères. Mais il ne put jamais se faire au milieu bourgeois. Pourtant, il y avait une aimable bourgeoisie à Vienne, sorte de petit patriciat jovial et cossu. Les femmes, fraîches comme des pommes,

souriaient sous leurs chapeaux cabriolets à rubans noués, en picorant les raisins du « Kugelhupf » ; les hommes, — on eût dit des orientaux blonds — fumaient le tchibouk dans des fauteuils de merisier ; le mobilier même, qui les entourait, portait le nom de style bonhomme⁶. Tous aimaient la musique. Schubert allait vivre parmi eux. Mais Beethoven ne put se faire à leur intimité. Pourtant, ces bonnes gens lui portaient une admiration sincère. Mais ils avaient l'attendrissement facile, et le cœur légèrement farineux, à l'instar de leurs mets préférés. Ils impatientaient cette âme de feu.

La compagnie qu'il préférait était celle des femmes délicates. Sous ses dehors graves, il cachait une sensibilité susceptible de toutes les nuances d'un tendre enthousiasme. Celui qu'il éprouva pour Bettina Brentano commença par le marivaudage, et finit par une sorte de langueur spiritualisée.

L'un des plus anciens protecteurs de Beethoven à Vienne, Jean Melchior Birkenstock, ami de Franklin, collectionneur et philanthrope, avait marié sa fille Antoinette à François Brentano, patricien de Francfort, dont la famille tient une si large place dans la littérature allemande. Les enfants du ménage Brentano allaient souvent porter

des fleurs et des fruits à Beethoven. En 1810, la sœur de François, Bettina, vint à Vienne. Jolie, vive, précieuse, à vingt ans elle gardait la tournure et les manières d'une fillette. Elle sautait sur les genoux des hommes célèbres avec une câlinerie de pékinois, les contemplant de ses yeux d'ingénue. Elle avait conquis Goëthe, et entretenait une correspondance avec le poète olympien. A Vienne, ce fut le tour de Beethoven. M^{lle} Brentano s'empresse de raconter cette visite à Goëthe, dans une épître d'une tournure fort littéraire, brodée de détails fantaisistes, mais empreinte d'un enthousiasme sincère.

La jeune coquette réussit à ensorceler le misanthrope.

« Comme ces quelques journées me sont chères, où nous bavardions, ou plutôt correspondions ensemble, écrivait celui-ci le 11 août 1810. J'ai gardé tous les petits papiers, sur lesquels vous mettiez vos chères, très chères réponses pleines d'esprit; ainsi je dois donc à mes mauvaises oreilles que la meilleure partie de ces causeries passagères soit écrite. Depuis que vous êtes partie, j'ai eu des heures de chagrin, des heures sombres où l'on ne peut rien faire; j'ai erré trois heures autour de

l'allée de Schoenbrunn, après votre départ, mais aucun ange n'est venu à ma rencontre, qui m'ait pris comme *toi, mon ange*.

« Excusez, très chère amie, ces écarts de ton, il me faut de tels intervalles pour donner de l'air à mon cœur. Et vous avez écrit à Goethe sur moi, n'est-ce pas ? Que je voudrais me cacher la tête dans un sac, où je n'entendrais rien, ni ne verrais rien de ce qui se passe dans le monde, puisque tu ne viendras tout de même pas, très cher ange, à ma rencontre ; mais je recevrai pourtant une lettre de vous ; l'espérance me nourrit, elle nourrit bien la moitié du monde, et je l'ai eue toute ma vie pour voisine, sinon que serait-il advenu de moi ? Je vous envoie ici, écrit de ma propre main, *Connais-tu le Pays*, en souvenir de l'heure où je vous ai connue ; j'envoie aussi l'autre mélodie que j'ai composée depuis que j'ai pris congé de toi, cher, très cher cœur :

Cœur, mon cœur, qu'est-ce à dire

Qui te presse si fort ?

Quelle vie nouvelle et étrangère ?

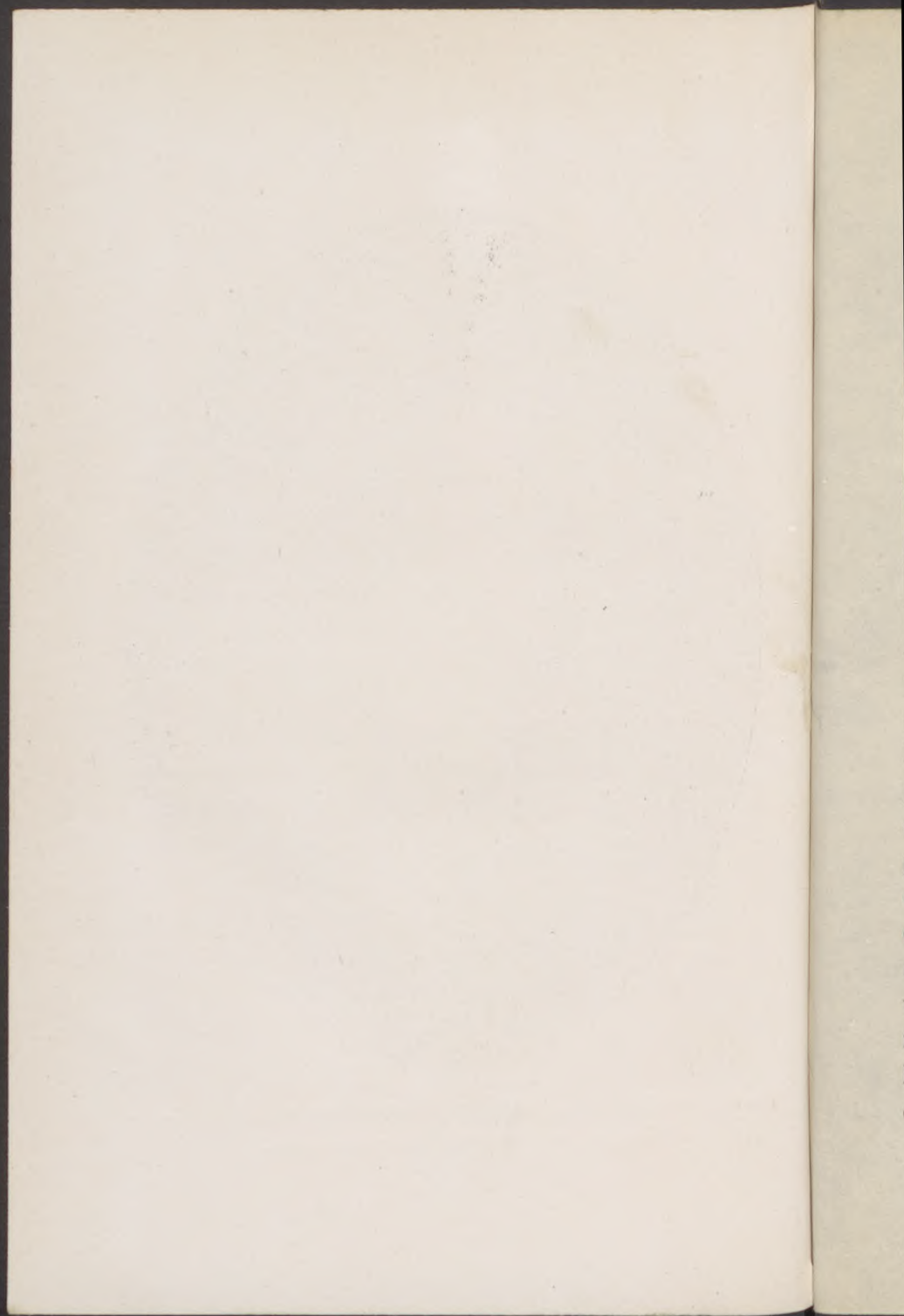
Je ne le reconnais plus.

« Oui, très chère amie, répondez à cela, écrivez-moi ce que doit en être de moi, depuis que mon



PORTRAIT DE BEETHOVEN, PEINT POUR FRANÇOIS BRUNSVIK, PAR NEUGASS.

(Appartient à M^{me} Hugo Finaly, à Florence.)



cœur est devenu un pareil rebelle. Écrivez à votre très fidèle ami,

« BEETHOVEN⁷. »

En février 1811, Beethoven félicite M^{lle} Brentano de ses fiançailles avec le comte Arnim. En août 1812, le musicien écrit à la jeune femme de Teplitz ; il lui rapporte la scène où, se promenant en compagnie de Goethe, ils aperçurent la famille impériale. Goethe se plaça, chapeau bas, au bord de la route ; Beethoven boutonna sa redingote, et continua son chemin sans se découvrir. L'impératrice lui fit un signe de tête ; l'archiduc Rodolphe lui tira un coup de chapeau. Ne connaissait-on pas ses bizarreries ? L'impératrice jouait la comédie ; Beethoven fut invité à faire l'accompagnement au piano. Il refusa ; il en voulait à cette princesse de son engouement pour les potiches chinoises. Et pourtant, lui, si revêche vis-à-vis de la souveraine, qu'il apparaîût tendre et soumis quand il s'adresse de nouveau à Bettina : « Que ne passa-t-il pas par ma tête, quand je t'ai connue, sur le petit Observatoire, pendant l'admirable pluie de mai, si féconde pour moi aussi ; de vos regards, les plus beaux thèmes se glissaient dans mon cœur ; ils enchanteront encore le monde, même quand Bee-

thoven ne dirigera plus. Si Dieu me donne encore quelques années, il faudra que je te revoie, chère, chère Bettina, ainsi l'exige la voix intérieure, qui ne me trompe jamais. Des esprits aussi peuvent s'aimer, je briguerai pour le vôtre, vous plaire m'est le plus cher en ce monde⁸. »

Comment cet artiste si touché du féminin, si désireux d'épanchement, si sociable dans une atmosphère sympathique fut-il réduit à vivre à l'écart des hommes ? On verra qu'il en vint à cette extrémité par ses soucis matériels, l'inégalité de sa position sociale, la conscience de sa grandeur mêlée au malaise de son éducation de petit provincial miséreux, la susceptibilité d'un cœur supérieur à sa condition, et surtout, les terribles contre-coups du physique sur le moral.

CHAPITRE VI

L'INTERMÈDE MONDAIN

De tout temps, le fracas guerrier fut suivi de la pénurie des finances. En 1812, le gouvernement autrichien se voyait obligé de réduire le papier-monnaie à un cinquième de sa valeur nominale. Ces événements touchaient de près le compositeur. L'archiduc Rodolphe continuait à lui servir la totalité de sa rente ; mais la part des deux princes se réduisait à très peu de chose. La banqueroute de l'État amenait un formidable renchérissement de la vie et une fermentation générale.

Depuis qu'il avait renoncé à prendre ses repas au *Cygne*, Beethoven terminait, d'habitude, la soirée dans la taverne au *Vase de fleur*, dans la *Ballgässchen*. Il passait entre les buveurs attablés dans l'entrée, traversait la cour où une tête de lion crachait l'eau dans un bassin débordant, et montait

au premier, réservé aux hôtes de distinction. C'est à qu'il retrouvait le capitaine Pinterics, de la garde des Arciers. Attablés devant deux carafes de « Gumpoldsrirchner », ces messieurs échangeaient des propos sur les événements du jour. La politique constituait leur sujet préféré. Beethoven professait des idées fort avancées en cette matière. Au fond de son cœur, il gardait quelque chose de l'obstination des artisans des Flandres contre les seigneurs. Il nourrissait un vif enthousiasme pour l'Allemagne qu'il aurait voulue libre, magnifique et vraiment « romaine ». Il avait modifié ses cartes de visite; celles-ci portaient désormais, en caractère gothique : *Ludwig van Beethoven*. Son civisme autrichien se manifestait par une âpre critique du gouvernement, qu'il jugeait sans indulgence, car il le voyait de près. Son admiration pour la France avait fait place à une haine ardente contre Napoléon. Mais il ne tarissait pas d'éloges sur l'Angleterre; il eût voulu transformer toutes les nations à son image.

Le commensal du capitaine Pinterics ne mâchait pas ses mots, et à la manière des sourds, il parlait haut. Dans chaque cabaret de Vienne, des garçons à la solde de la police épiaient les conversations. Ces naïfs propos de table ne passèrent pas ina-

perçus. L'honorable Antoine Tayber, le compositeur de la cour, auteur du mélodrame *Zerbes et Mirabella*, n'en tenait jamais de pareils. Une réprobation muette et implacable allait poursuivre Beethoven toute sa vie.

La gêne universelle, qui pesait sur l'Autriche après ses défaites, n'épargna pas le musicien. Sa santé s'altérait, son humeur s'assombrissait. Sa mise trahissait ses dispositions d'esprit. Une âme charitable remarqua le piteux état de ses vêtements et de son linge. Cette Nanette Streicher, fille du facteur de piano Stein, elle-même virtuose distinguée, connaissait depuis longtemps le maître. Elle s'employa à engager un ménage au service de celui-ci ; la femme raccommodait le linge du célibataire, tandis que le mari, tailleur de son métier, cousait dans l'antichambre.

De temps à autre, l'atelier improvisé recevait un hôte de marque. L'incartade de Grätz n'avait pas diminué l'amitié du prince Lichnowsky. Il continuait à fréquenter l'irascible musicien. Mais parfois, celui-ci, en plein travail, verrouillait sa porte ; alors le prince s'installait près du tailleur, et attendait docilement, pendant que Beethoven, de sa haute voix de sourd, chantait la mélodie qu'il venait de jeter sur le papier.

Le gros crayon de charpentier, dont il usait pour ses compositions, lui servait également pour griffonner sur son carnet des pensées détachées, des passages copiés dans ses lectures, des comptes de ménage, des petits faits intimes¹. En voici quelques exemples pour l'année 1814 :

« Sept paires de chaussures...

2300 florins dus à F. A. B. (rentano)...

Ne jamais montrer aux gens le mépris qu'ils méritent. Car on ne sait pas, où aura-t-on besoin d'eux...

Une maison de campagne, alors tu échappes à ta misère! »

Cependant le misanthrope, qui rêvait de la solitude des champs, allait connaître un brillant intermède de mondanité. Tandis que Napoléon méditait sur l'inconstance de la fortune à l'île d'Elbe, ses vainqueurs se réunissaient à Vienne. Le marché aux dépouilles du Continent s'ouvrait dans l'allégresse. Les cours et les cafés débordaient d'enthousiasme. Les cabales politiques, les intrigues galantes allaient leur train au milieu des cérémonies et des réjouissances. La kermesse des rois ne pouvait se passer de violons. Et c'est grâce à ce

hasard que Beethoven connut pour la première fois la gloire.

Un inventeur nommé Mälzel avait construit divers instruments automatiques, entre autres un piano et une trompette mécaniques. Cette fameuse trompette, ainsi que deux nouvelles compositions de Beethoven, la *Septième Symphonie* et *Le Triomphe de Wellington* ou la *Bataille de Vittoria*, constituaient les attractions du concert organisé en décembre 1813 au bénéfice des blessés autrichiens. La bataille en musique, sorte de pot-pourri formé du *Rule Britania*, du *Malborough s'en va-t-en guerre*, et du bruit des canons, eut un succès retentissant. Cette œuvre d'occasion, que son auteur même jugeait médiocre, souleva la foule. En novembre 1814, un parterre de princes applaudit le *Triomphe de Wellington*, ainsi qu'une cantate en l'honneur des Alliés : *Le glorieux instant*.

Voilà donc Beethoven le musicien à la mode du Congrès. Il fraye avec des monarques, des princes ; il est recherché par les rois éphémères des finances, habiles à bénéficier de la guerre et de la paix. Rasoumowski le présente à l'impératrice de Russie ; elle lui demande une polonaise, lui accorde une audience particulière et le gratifie de deux cents ducats. L'ancien organiste de Bonn respire l'en-

cens sans trop s'émouvoir. Il se pique de parler aux rois en égal, avec une certaine ostentation d'impassibilité. Dans une fête donnée au château impérial en l'honneur du Congrès, il accompagne au piano *Adélaïde*. C'était sa dernière audition publique.

L'Angleterre aussi lui apporte son tribut. On acclame au théâtre *Drury-lane* le *Triomphe de Wellington*. Il écrit au Prince-Régent pour lui en offrir la dédicace; cette lettre reste sans réponse. Par contre la *Philharmonic Society* lui demande trois ouvertures. Il pensait partir pour Londres. Toutefois ce fut l'Angleterre qui vint à lui, dans la personne du pianiste Charles Neate, qui passa quelque temps à Vienne, et qui allait lui témoigner toujours le plus parfait dévouement.

Les artistes aussi le recherchent. Un Français, établi à Vienne, Letronne, dessine son portrait qu'Artaria publie en lithographie. Mais à force de crayonner les potentats réunis pour la curée de l'Europe, ce peintre donne à Beethoven les airs de tête importants d'un détenteur de secrets d'État. Pourtant le modèle, après cinq minutes de pose, ne fit qu'un bond jusqu'au piano et se mit à jouer à bâtons rompus.

Au palais Razoumowski, théâtre de tant de

succès du musicien, on attendait sept cents convives pour la Saint-Sylvestre terminant cette bruyante année. Le couvert était mis dans un hangar en bois, élevé pour cette occasion. Un incendie consuma en un clin d'œil les apprêts du festin et embrasa la superbe demeure du favori.

La vogue mondaine de Beethoven s'évanouissait à la lueur de ces flammes. Il ne s'en souciait pas outre mesure. N'avait-il pas écrit à François Bruns-vik, l'invitant à venir à Vienne pour l'audition de sa *Huitième Symphonie* :

« Quant à moi, ah ! cher ciel ! mon domaine est dans l'air, tel que le vent, tourbillonnent les sons, et ainsi tourbillonne souvent mon âme. »

Thérèse aussi échangeait des lettres avec le musicien. Dans un calepin de la vieille demoiselle, daté de 1814, on trouve l'inscription : « Reçu la lettre de Beethoven. Écrit à Beethoven². » Puis, dans un autre calepin sans date : « Batthyani chez Beethoven. » Mais quant à Joséphine, depuis son mariage, nulle trace de relations personnelles ou épistolaires entre elle et son grand ami !

Tandis que celui-ci, grisonnant et distrait, promenait sa célébrité d'homme du jour parmi les

princes de l'Europe, Julietta aussi apparut dans cette brillante foire du Congrès, où chaque femme avait son roman. Le sien passa à la postérité grâce à un chroniqueur peu galant, par contre fort indiscret : la police de Vienne. Quelle aubaine que ce Congrès pour le baron Hager, ministre de la police ! Il avait tissé ses trames avec beaucoup d'habileté. Dans chaque ambassade, dans chaque hôtellerie, il avait placé un mouchard, qui épiait les conversations et vidait les corbeilles à papiers. Dans le monde, des gens de condition lui servaient d'indicateurs, soit pour de l'argent, soit par basse complaisance.

L'un de ces espions de société, qui signe ses rapports de cette marque cabalistique : une croix dans un cercle, annonce au baron Hager, le 26 octobre 1814, l'arrivée de la comtesse Gallenberg. Celle-ci, de même que son compagnon de voyage, Farina, seraient des émissaires de Murat.

L'espion ajoute que la Gallenberg aurait été et serait encore la maîtresse de Schulenburg. Elle est très liée avec la comtesse Fuchs qui va beaucoup chez les Sagan et chez Metternich ; aussi la Gallenberg apprend-elle bien des choses par la dite comtesse³.

Le comte Schulenburg-Closterode représentait

la
le
de
tiqu
L
sui
On
pau
ven
U
Ani
de
l'im
tat :
M
— d
cair
s'éta
son
piét
mois
«
je le
St

la Saxe auprès des Alliés. Julietta trouvait donc le moyen de satisfaire tant le Nord que le Midi, et de mêler aux intrigues galantes les cabales politiques.

Les archives de la police sont muettes sur la suite des aventures de Julietta pendant le Congrès. On sait seulement qu'elle retourna à Naples aussi pauvre, aussi riante et aussi légère qu'elle en était venue.

Un sort plus triste encore attendait Joséphine. Animée d'une confiance aveugle dans l'intelligence de Stackelberg, elle acheta, après son mariage, l'importante terre de Witchap, en Moravie. Résultat : une série de procès et la ruine.

Mère de six enfants — dont trois de Stackelberg — désespérant de leur avenir, d'une santé précaire, elle voyait s'évanouir les illusions qu'elle s'était faites sur l'Inconnu. Cet énigmatique personnage, grisé de lectures, puis tombé dans une piété suspecte, l'abandonna un jour sans adieu. Six mois après, il reparut et exigea ses enfants.

« Laisse-moi mes enfants, implora Joséphine, je les ai mis au monde avec douleur ! »

Stackelberg s'en fut chez le préfet de police.

Quelques heures après, des « intimes » — c'est ainsi que l'on appelait à Vienne les agents en bourgeois — obligeaient Joséphine à se séparer de ses enfants.

Durant deux années, elle fut sans rien savoir de leur sort. Une lettre du chantre d'un village de Bohême lui apprit enfin que leur père les y avait laissés avec une modeste somme pour leur entretien. Depuis, l'argent était épuisé, et aucune nouvelle de Stackelberg.

Pourtant Joséphine ne devait pas encore les revoir. Un émissaire de Stackelberg vint les réclamer et les emmena dans son pays.

La malheureuse mère se retira chez la douairière, à Martonvasar. Thérèse ne quittait pas sa sœur et se consacrait à l'éducation des jeunes Deym. Une destinée plus riante attendait Charlotte : elle avait épousé le comte Emeric Teleki et vivait en Transylvanie. François Brunsvik s'était, lui aussi, marié (pl. 8). Sa femme, Sidonie Justh, passait pour une des meilleures interprètes des œuvres de Beethoven. Mais le ménage ne quittait guère la Hongrie. D'ailleurs, le mariage de François avait diminué l'intimité des deux amis.

Lichnowsky mourut en 1814. La comtesse Erdödy résidait dans un de ses châteaux de Croatie. Le

vide se creusait autour du célibataire. Et le poison, qui minait son corps⁴, affaiblissait son ouïe de jour en jour. Il avait passé par des crises de désespoir : « Si je n'avais pas lu quelque part que l'homme ne doit pas volontairement renoncer à la vie, depuis longtemps, je ne serais plus, écrivait-il en 1810 à Wegeler. Oh ! la vie est si belle ! mais pour moi, elle est à jamais empoisonnée⁵ ».

En effet, il finit par arriver à l'état que les praticiens appellent « neuritis acustica », la paralysie complète des organes de l'ouïe. Un assistant de Malfatti, le Dr Bertolini, le soigna jusqu'en 1815. Le malade et son médecin échangèrent de nombreuses lettres, dans lesquelles Beethoven retraçait l'origine de ses maux. Mais en 1831, Bertolini allait être atteint du choléra. Ce héros de la discrétion professionnelle ordonna alors de brûler toutes les lettres que Beethoven lui avait adressées⁶.

Dès 1814, la surdité du grand artiste, qu'il n'essayait plus de pallier, n'était un secret pour personne. Sur sa table, le visiteur trouvait une ardoise, ou des feuilles brochées, les « cahiers de conversation »⁷, accablants témoignages de son infirmité, mais précieux pour reconstituer la dernière phase de sa vie. Ce furent des années de souffrance et d'isolement. « Rester sans amis, sans

soins, écrivait-il à Nanatte Streicher, abandonné, à soi-même, il faut le subir pour savoir ce que cela signifie. »

Un jour, M. et M^{me} Streicher menaient leur fillette dans une ménagerie. Adossé au barreau de la cage, Beethoven contemplait les lions. « Qui est cette enfant ? demanda-t-il. « C'est notre petite Eulalie », répondit M^{me} Streicher. Beethoven embrassa la fillette : « Ah, que vous êtes des gens heureux ! » Et il s'en fut à grands pas.

Il frisait à peine la cinquantaine, et pourtant sentait déjà approcher sa fin, ainsi qu'il le chantait dans un de ses plus beaux Lied, *Résignation*, composé en 1817 sur les vers de Schiller :

Le printemps, si court, ne me donna que des larmes
le mai de la vie ne fleurit qu'une fois, jamais plus !
Pour moi, il a défleuri, il a défleuri, le dieu silencieux
Pleurez mes frères, le dieu silencieux plonge son flambeau
Me voilà déjà sur ton pont obscur, Terrible Éternité ! »

CHAPITRE VII

ISOLEMENT ET INFIRMITÉ

Après le feu d'artifice du Congrès, une grande nuit enveloppait le monde. Beethoven s'enlisait dans la solitude. Sa surdité et son impatience allaient de pair. Les médecins se montraient impuissants à guérir ce malade récalcitrant, qui exigeait une cure miraculeuse. Il ne se montrait pas plus accommodant vis-à-vis de ses propriétaires. Au moindre sujet de mécontentement, il brûlait ses vaisseaux, et transportait sa demeure. On lui connut vingt-sept logis, tant d'hiver que d'été¹. Dans cette existence renfermée, les affaires domestiques prenaient une importance excessive. Le ménage marchait, selon son expression, « *allegro di confusione* ». Serviteurs mariés, laquais, jeune bonne « aux pieds d'éléphant », vieille cuisinière ridée, tous finissaient par être congédiés avec éclat.

Il épluchait leurs comptes, suspectait leur probité, se croyant toujours dupé. M^{me} Streicher et le fidèle Zmeskal l'aidaient dans ces embarras.

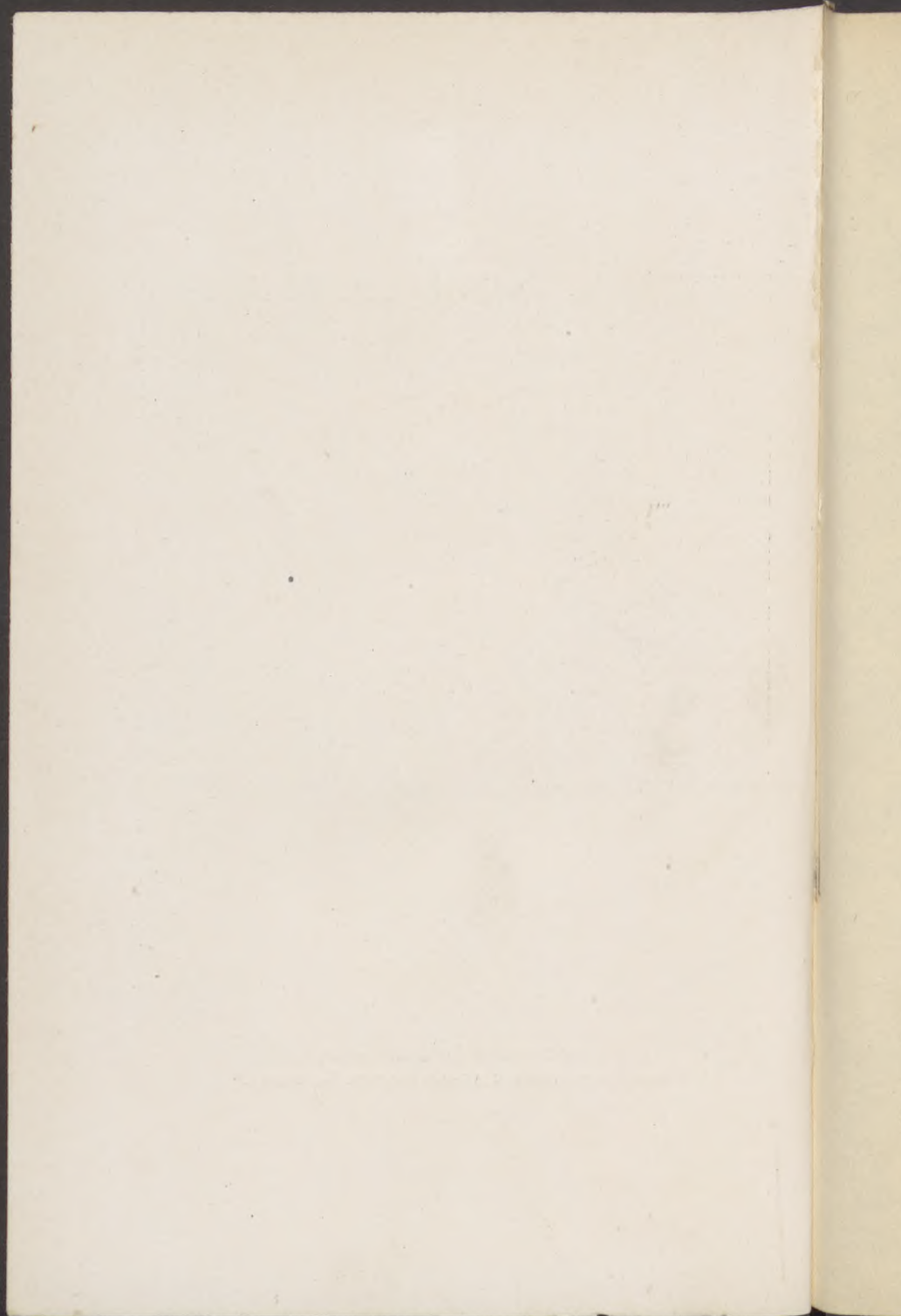
« Je suis désespéré, écrivait-il à ce dernier, d'être damné par ma surdité à passer la plus grande partie de ma vie avec cette classe d'hommes la plus abjecte et de dépendre en quelque sorte d'elle². »

Fort indifférent quant aux meubles, il achetait les siens chez des brocanteurs. Mais il adorait les bibelots. Tous étaient rangés sur une table : les chandeliers d'argent, cadeau du premier mari de Joséphine ; un hussard et un cosaque en bronze, souvenirs de Razoumowski ; une série de clochettes aux timbres divers ; enfin le buste de Brutus, méchant petit buste en plâtre, qui ne quittait jamais le solitaire, symbolisant à ses yeux l'héroïsme, l'élévation d'âme, toutes les austères vertus antiques.

Pour se dérober à la vulgarité des hommes, si différents de son idole, Beethoven courait la campagne. Le désenchanté reprenait son essor au dehors de la ville, parmi ces sites paisibles et intimes qui entourent Vienne : collines boisées, jardinets, ruisseaux où le bruit du battoir agite les



LA COMTESSE JOSÉPHINE DEYM,
PORTRAIT CONSERVÉ AU CHATEAU DE KOROMPSA.



algues vertes et met en mouvement les canetons paresseux, tandis que le promeneur attablé sous la tonnelle regarde scintiller le « Gumpolskirchner » dans la carafe ensoleillée. Là, il échappait à ses amertumes, il s'oubliait lui-même, il retrouvait sa joie et son génie.

Il continuait toujours à former des projets de voyage, mais sans les réaliser. En 1817, il connut une dernière passion, et inscrivait dans un de ses cahiers, se parlant à lui-même :

« Quant à T..., être à son égard aussi bon que possible, son attachement mérite de n'être jamais oublié. — Bien que malheureusement il n'en pourrait jamais sortir des conséquences avantageuses pour toi. »

Qui était cette mystérieuse personne ? Ni Thérèse Malfatti, qui le dédaigna, ni Thérèse Brunsvik, établie en Hongrie. Peut-être s'agit-il là d'une femme mariée³. De toute manière, ces lignes marquent un renoncement ou une rupture, car le musicien ajoute : « En été, travailler afin de pouvoir voyager, ce n'est que par là que tu peux terminer la grande œuvre pour ton pauvre neveu, plus tard, aller à l'aventure à travers l'Italie et la Sicile, en compagnie de quelques artistes. »

Il ne devait pas voir la Sicile, pas plus que la Croatie, où l'attirait la présence de la comtesse Erdödy. Elle venait de perdre un fils. D'étranges rumeurs couraient sur la mort de cet enfant.

Beethoven adressa à M^{me} d'Erdödy, qui était allée consulter un fameux médecin de Padoue, la lettre suivante :

Vienne, le 15 mai 1816.

« Chère et honorée amie !

« Cette lettre était déjà écrite, lorsque j'ai rencontré aujourd'hui Linke. Il m'apprend votre déplorable destin, la perte soudaine de votre cher fils. Quelle consolation donner ici ? Rien n'est plus douloureux que la disparition soudaine et imprévue de ceux qui nous sont proches, rien, sinon la pensée que ceux qui ont vite disparu ont moins souffert, — mais je prends la part la plus profonde à votre irréparable perte. Peut-être ne vous ai-je point écrit que depuis longtemps déjà je ne me trouve pas bien, c'est une cause de mon long silence, avec cela les soucis que j'ai pour mon Charles que j'avais souvent pensé attacher à votre fils. Le chagrin me saisit pour vous et aussi pour moi, car j'ai aimé votre fils. Le ciel veille sur vous et ne voudra pas augmenter vos peines déjà si grandes ; même si

vosre état de santé devait être encore plus ébranlé, pensez que vosre fils aurait pu aller à la bataille et il eût trouvé la mort comme des millions d'autres, et puis pensez que vous êtes encore mère de deux chers enfants qui promettent de si belles espérances. J'espère avoir bientôt de vos nouvelles, je pleure ici avec vous. N'écoutez d'ailleurs aucun bavardage sur les raisons pour lesquelles je ne vous avais pas écrit, pas même ceux de Linke, qui sans doute vous est très dévoué, mais qui bavarde très volontiers, — or je crois qu'il n'y a besoin entre nous, ma chère comtesse, d'aucun intermédiaire. En hâte, avec respect.

« Vosre ami,

« BEETHOVEN. »

L'été suivant, il écrit de nouveau à sa « très estimée amie souffrante ». Il demande des renseignements sur le prix du voyage en Croatie. Et il ajoute : « Mon neveu ayant des vacances du dernier août jusqu'à la fin d'octobre, si je suis rétabli, je pourrais aller chez vous, bien entendu il faudrait que nous ne manquions pas de chambres pour l'étude; alors je serais pour quelque temps parmi tous les amis que j'ai gardés autour de moi en dépit des satanées créatures humaines, et peut-être que

la santé et la joie reviendraient. Que Linke m'écrive comment puis-je faire ce voyage avec le moins de frais, car hélas, mes dépenses sont considérables, et en raison de ma maladie, car je ne puis écrire beaucoup, mes revenus sont modiques. Je vous écris ouvertement, très chère comtesse, mais vous ne vous méprendrez pas.

« Je n'ai besoin de rien et je n'accepterais rien ; il s'agit seulement de trouver la manière la moins onéreuse pour me rendre chez vous.... »

Ce projet ne devait pas se réaliser. Les voyages tentaient les rêves du musicien ; pourtant ses déplacements allaient se borner aux environs de Vienne.

Le peintre Klöber, qui fit son portrait, en 1818, le rencontrait souvent à Mödling, errant à travers champs, une feuille blanche et un gros crayon de charpentier à la main, s'arrêtant comme pour épier des sons, puis jetant des notes rapides sur son papier. Une autre fois, Klöber l'aperçut dans la forêt, escaladant un rocher, son large feutre gris sous le bras. Arrivé au sommet, il s'étendit sous un sapin et regarda le ciel.

Les paroles humaines ne l'atteignaient qu'à travers une sorte de bruissement. Aussi se méprenait-il souvent sur leur sens, ainsi que le rapporte

M. de Bursy, Courlandais, qui le vit en 1816. Il parut à ce voyageur d'une nature communicative, parlant de ses affaires personnelles, se plaignant de sa situation à Vienne, où l'empereur ne se souciait pas de l'art et où le public se contentait de n'importe quoi. Le Courlandais fut frappé par son âpreté au gain.

L'année suivante, Beethoven trouva l'occasion de placer avantageusement les fonds recueillis dans sa période de prospérité, fonds se montant à quatre mille florins d'argent. La haute finance le recherchait ; MM. Fries, Geymuller, Arnstein Henikstein, Eskeles l'inscrivaient volontiers parmi leurs invités. La Banque Nationale d'Autriche préparait une nouvelle émission. Grâce aux bons offices d'Eskeles, le musicien put souscrire à neuf actions.

Il contemplait ces valeurs avec une sorte d'admiration superstitieuse, décidé à ne les entamer à aucun prix. N'était-ce pas l'héritage de l'enfant vers lequel allait toute l'affection de son cœur inassouvi : Charles Beethoven ?

Charles-Gaspard était décédé en 1815. Dans la maison mortuaire même, sa veuve passa la nuit avec son amant. Le petit Charles n'ignorait rien de ces turpitudes⁴. Ce mari indulgent avait confié

la tutelle de l'enfant à sa femme ainsi qu'au musicien. Celui-ci crut que son frère mourait empoisonné. Bien que rassuré à ce sujet, il s'empessa de demander l'exclusion de sa belle-sœur de la tutelle, et plaça son neveu dans le pensionnat Gian-natasio del Rio. Ce fut alors une lutte acharnée pour l'enfant entre l'oncle et celle qu'il appelait « La Reine de la Nuit ».

Les affaires de gens de qualité étaient jugées par le *Landrecht*, c'est-à-dire la « Justice de Province ». En premier lieu, ce tribunal donna gain de cause à Beethoven. Sa belle-sœur poursuivit le procès. En décembre 1818, Beethoven fut sommé d'exhiber ses titres de noblesse. — *Van* est une particule hollandaise qui ne précède pas exclusivement des noms de nobles, répondit celui-ci au cours de l'interrogatoire. Il ajouta qu'il ne possédait ni lettres de noblesse, ni d'autres preuves pouvant en témoigner.

Le tribunal, faute de preuves de noblesse de la part des plaidants, se désista de l'affaire et la transmit au conseil municipal, première instance pour la tutelle des roturiers.

Beethoven en fut très affecté, au point qu'il pensa s'expatrier en Angleterre. Il souffrait dans son amour-propre. « Le bourgeois doit être séparé

de l'homme supérieur, dit-il à un ami qui remarqua son mécontentement. Et me voilà tombé parmi les bourgeois. » Avec cela, bien qu'en 1815 il eût obtenu droit de cité à Vienne, il n'attendait rien de bon de la part des édiles de la capitale.

En effet, ceux-ci suspendirent ses attributions de tuteur, et rendirent l'enfant à la mère. L'oncle ne se tint pas pour battu et alla en appel.

Comme dans toute chose de sa vie, il apporta beaucoup de passion dans son rôle de plaideur. L'inconduite notoire de son adversaire lui fournissait des arguments sérieux. N'était-elle pas accouchée d'une fille naturelle au cours même du procès ? Quant à la veuve, elle invoquait contre son beau-frère le caractère sombre de ce dernier et surtout son infirmité. En effet, à partir de 1818, son ouïe diminuait à tel point que même au moyen du cornet acoustique, seule la voix douce de l'archiduc Rodolphe lui parvenait à l'oreille.

Pendant que Beethoven écumait contre les magistrats, un cruel drame de famille s'abattait sur ses amis Erdödy. La comtesse Marie, rentrée à Vienne, était descendue au *Cog Blanc*, dans la *Kärthnerstrasse*, accompagnée de son unique enfant survivante, Mimi, âgée de dix-neuf ans, du chien *Fidelio*, du secrétaire Brauchle, enfin d'une

Croate nommée Nina. Le 14 avril 1820, Mimi essaye de s'empoisonner avec de l'opium. Une servante de l'hôtel lui arrache le flacon. L'espion de police Siber enquête. On arrête Brauchle, inculpé d'avoir contribué par ses sévices à la mort des deux garçons, et poussé au suicide la jeune Mimi. Dans une longue épître adressée au ministre de la police, sa mère dévoile un pitoyable drame intime. Haines domestiques, différends d'intérêt, procès, calomnies, et autour de cette fortune princière, la plus affreuse gabegie, accompagnée du plus humiliant désarroi. Le mari se désintéresse entièrement des siens, et le père de la comtesse, en dépit de six cent mille florins de rente, refuse de payer les médecins de l'infirmes.

Il est difficile de démêler la vérité à travers ces rapports de salariés et de mouchards. Le ministre Sedlnitzky, successeur du baron Hager, tranche la question en ordonnant de relâcher Brauchle, et de confier l'éducation de Mimi aux *Dames Anglaises* de Sanct-Pölten. Sa mère ne cessait d'envoyer des lettres de justification à ce haut fonctionnaire, y ajoutant celles que Mimi lui écrivait du couvent : billets onctueux, dictés par les bonnes sœurs, et qui ne contenaient rien de spontané, si ce n'est l'adresse : « A ma chère maman, dans ses belles

main », des baisers pour le chien Fidelio, enfin la demande de lui envoyer de la musique de Beethoven⁵.

Le compositeur eut vent de cette tragédie domestique. A cette heure, il ne gardait sans doute plus d'illusions sur son amie. Car la personne qui l'entretint de ces événements, inscrivait sur son carnet : « La police sait tout, même la vie de la comtesse. »

Celle de Joséphine, bien que moins agitée, n'était pas moins accablante. L'épouse délaissée et ruinée de Stackelberg s'éteignait lentement dans la maison maternelle. Les trois sœurs s'entretenaient toujours de Beethoven. Si lui ne prononça plus le nom de Joséphine depuis le mariage de celle-ci avec Stackelberg, elle pensait souvent aux soirées de l'*Hôtel des Arts* et à celui qui en fut l'animateur. Joséphine mourut en 1821. Mais ses sœurs n'oubliaient pas son tendre penchant pour le musicien. Charlotte Teleki écrivait à Thérèse au sujet d'un petit voisin, Nicolas Wesselényi, qui allait, en effet, jouer un grand rôle dans son pays : « C'est un ange cet enfant... il n'a que dix ans ; il a tout à fait la physionomie de Beethoven, ce même regard expressif et vif ; on voit le génie dans ses yeux. J'aurais tant souhaité que Pips⁶ l'eut pu voir. »

L'âge n'avait pas embelli Thérèse. L'éclat de ses yeux ne pouvait faire oublier la forme de son menton qui ressemblait fort à celui de M. de Voltaire. Elle avait des lumières et de l'humanité. Elle lut beaucoup de romans. Ce goût, ainsi que son éducation de province et son physique contribuèrent à la persuader que le papier était un confident bien plus sûr que les hommes. Elle se mit donc à écrire. La littérature devint son fard. Elle voulait s'embellir pour la postérité. Aussi ne laissa-t-elle qu'un fatras artificiel, fastidieux, et d'une fort méchante écriture.

A travers ce verbiage abstrait et confus, il n'est pas aisé de suivre les événements de sa propre vie. Il en ressort néanmoins qu'elle eut un prétendant, le baron Charles Podmaniczky. Ce gentilhomme avait étudié à l'Université d'Iéna en compagnie de Goethe, et celui-ci se souvenait de son condisciple avec beaucoup d'estime⁷. Elle le refusa ; une passion antérieure avait « consumé son cœur ».

Parmi les papiers de Thérèse, on trouve une liasse portant ce titre écrit de sa main : *Mémoires du cœur. — Pas de roman.*

De 1818 à 1820, presque chaque nuit, Thérèse conversait dans ces cahiers avec un mystérieux amant :

« Je t'ai choisi parmi des millions d'hommes, Louis; cent mille millions habitent la terre, — mais ce n'est que toi que je vois, Louis! »

Elle ne se contente pas d'écrire toutes ses pensées pour Louis; elle les met en vers, puis les lui envoie, signées d'un pseudonyme emprunté aux dialogues de Platon : DIOTIME.

Mais voici une autre page :

« Le six mars, arrivée de mon William!

« ... Ce n'est pas que toi que j'aime, j'aime tout l'idéal que j'ai mis en toi... Diane aussi put aimer une fois; pourtant elle restait la chaste déesse. »

Quelques lettres de Ferdinand Deym, neveu de Thérèse, donnent la solution de l'énigme. Elles sont adressées au comte Louis-William Migazzi⁸, érudit distingué, qui s'occupait notamment de littératures orientales. Dans une de ses lettres, Deym l'appelle son « cher Arabe ».

Ce n'était pas seulement la différence d'âge qui les séparait : — Louis-William avait vingt-six ans, Thérèse quarante-trois. — Mais encore, Migazzi était-il affecté d'un mal qui lui interdisait le mariage. Dans ses *Mémoires du cœur*, Thérèse écrivait :

« Si le sang vigoureux de Brunsvik pouvait rafraîchir le sien ! »

Puis quelque temps après :

« Il y a déjà une année, que je vois clairement que notre union est impossible. »

Enfin, en mai 1820, après une douloureuse méditation qui dura jusqu'à trois heures du matin :

« La vie exige le sérieux : adieu⁹. »

Tandis que la vieille fille défaisait chaque soir la trame de sa vie d'inlassable dévouement pour entisser de la mauvaise littérature, Julietta continuait à se partager entre les plaisirs du spectacle et du monde. Belle, peu farouche, elle restait besogneuse, par absence de calcul, par cette insouciance qui fut son malheur et sa seule noblesse.

Sa famille se trouvait dans l'impossibilité de l'aider. Son père, le comte Guicciardi, avait lui-même de terribles démêlés avec ses créanciers¹⁰. Le 30 octobre 1820, à l'occasion de la mort de la comtesse Gallenberg douairière, Philippe de Seeberg écrivait à sa sœur, la comtesse Brunsvik :

« Julie, avec ces quatre enfants, n'a rien pour vivre; on essaye de la placer à l'Opéra; le mari gagne son pain en Italie à copier de la musique.

« ... Une terrible leçon, quels résultats peuvent avoir les mariages d'inclination irréfléchis. »

Le fameux Barbaja, ancien garçon de café, qui, à force de tailler au pharaon, s'était fait une immense fortune, dirigeait les théâtres de Naples et de Milan; en 1821, il obtint la ferme de l'Opéra Impérial de Vienne. Barbaja y ramena Gallenberg en qualité d'administrateur.

Beethoven, en 1823, envoyait Schindler chez le mari de Julietta, pour lui demander la partition de *Fidelio*, qui se trouvait à la bibliothèque de l'Opéra. Le lendemain, Schindler rendait compte de sa mission au maître et ajoutait :

« Il (Gallenberg) ne m'a pas inspiré grand estime. »

Beethoven : « J'étais son bienfaiteur invisible par la voie d'autres. »

Puis Beethoven demande à son élève s'il a vu la comtesse Gallenberg, et ajoute en français — souvent, il mêlait des phrases françaises à sa conversation, particulièrement quand il touchait à des sujets délicats :

« J'étais bien aimé d'elle et plus que jamais son époux. Il était pourtant plutôt son amant que moi, mais par elle j'apprenais de son misère et je trouvais un homme de bien, qui me donnait la somme de 500 fl. (orins) pour le soulager. Il étoit toujours mon ennemi, c'étoit justement la raison que je fusse tout le bien que possible. »

Schindler : « C'est pour cela qu'il me dit. — C'est un homme détestable ! — Par pure reconnaissance sans doute. Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Est-ce qu'il y a longtemps qu'elle est mariée avec M. de Gallenberg. Mad. la comtesse étoit-elle riche ? Elle a une belle figure jusqu'ici. »

Beethoven : « Elle est née à Guicciardi. Elle étoit l'épouse de lui avant son voyage en Italie — arrivée à Vienne, elle cherchoit moi pleurant, mais je la méprisois. »

Schindler : « Hercule au carrefour. »

Beethoven : « Et si j'avais voulu donner mes forces et ma vie de telle manière, que me serait-il resté pour ce qui est noble et élevé¹¹ ? »

Ce furent les derniers accords de cette grande passion. Désormais, il n'y a plus que les sons qui vibrent dans son cœur solitaire. Fermé depuis

longtemps à la voix des hommes, il entendait encore la musique. Mais cette compagne aussi l'abandonnait.

En automne 1822, l'Opéra avait repris *Fidelio*. A la répétition générale, Beethoven dirigeait. Ce fut le chaos, puis un long instant de silence. Personne n'eut le courage d'enlever le bâton de chef d'orchestre à l'infirme. Enfin Schindler le prit par le bras et l'entraîna. Lui, d'habitude si obstiné, le suivit muet, la mort dans l'âme.

Séparé du monde par sa surdité, il gardait pourtant le goût de la conversation. Grâce à ses tablettes, on peut reconstituer, à partir de 1819, les propos qu'il échangeait avec les personnes qu'il recevait. Il s'exprimait d'une manière rude et concise, énonçant des pensées qui semblaient bien téméraires à cette époque.

« Si la noblesse n'a plus d'argent, elle est fichue.

« Ils sont les esclaves des cours, afin de jouer les maîtres vis-à-vis des autres.

« En cinquante ans, ils se formeront partout des républiques.

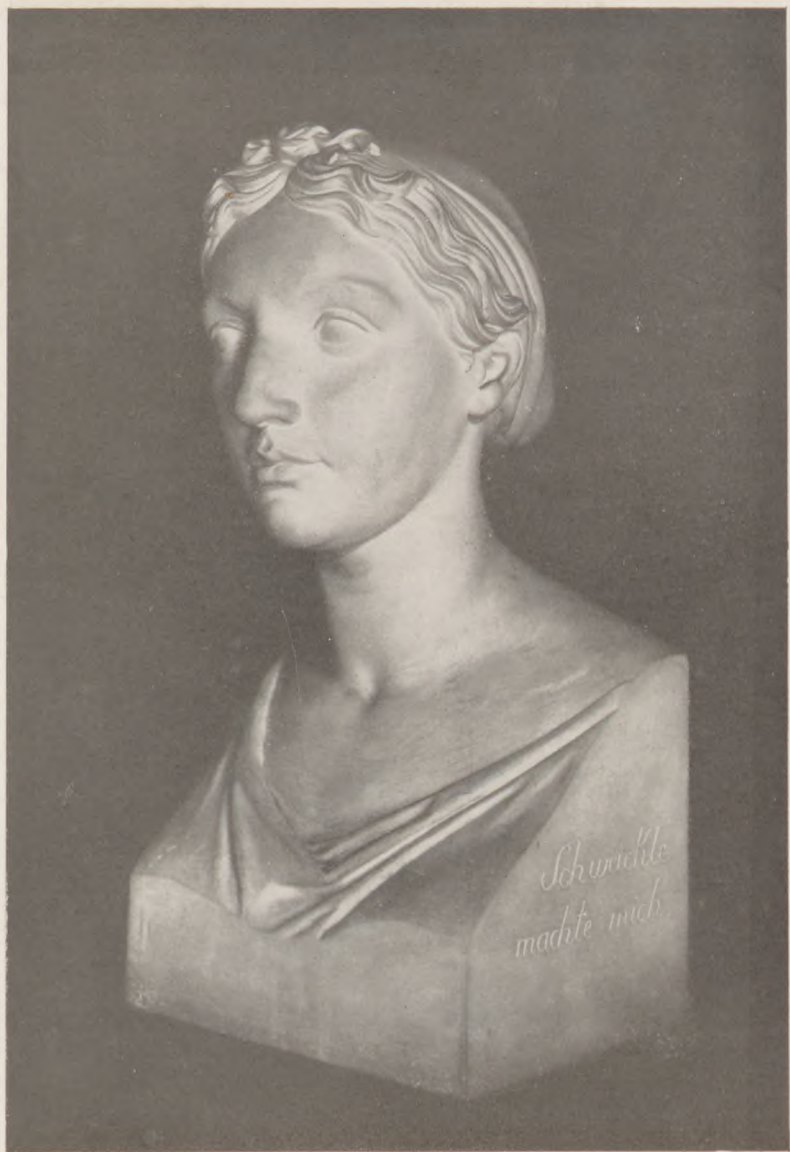
« Si maintenant Napoléon revenait, il pourrait s'attendre à un meilleur accueil en Europe. (Cette conversation eut lieu en 1819.)

« Il connaissait l'esprit du temps et savait manier les guides.

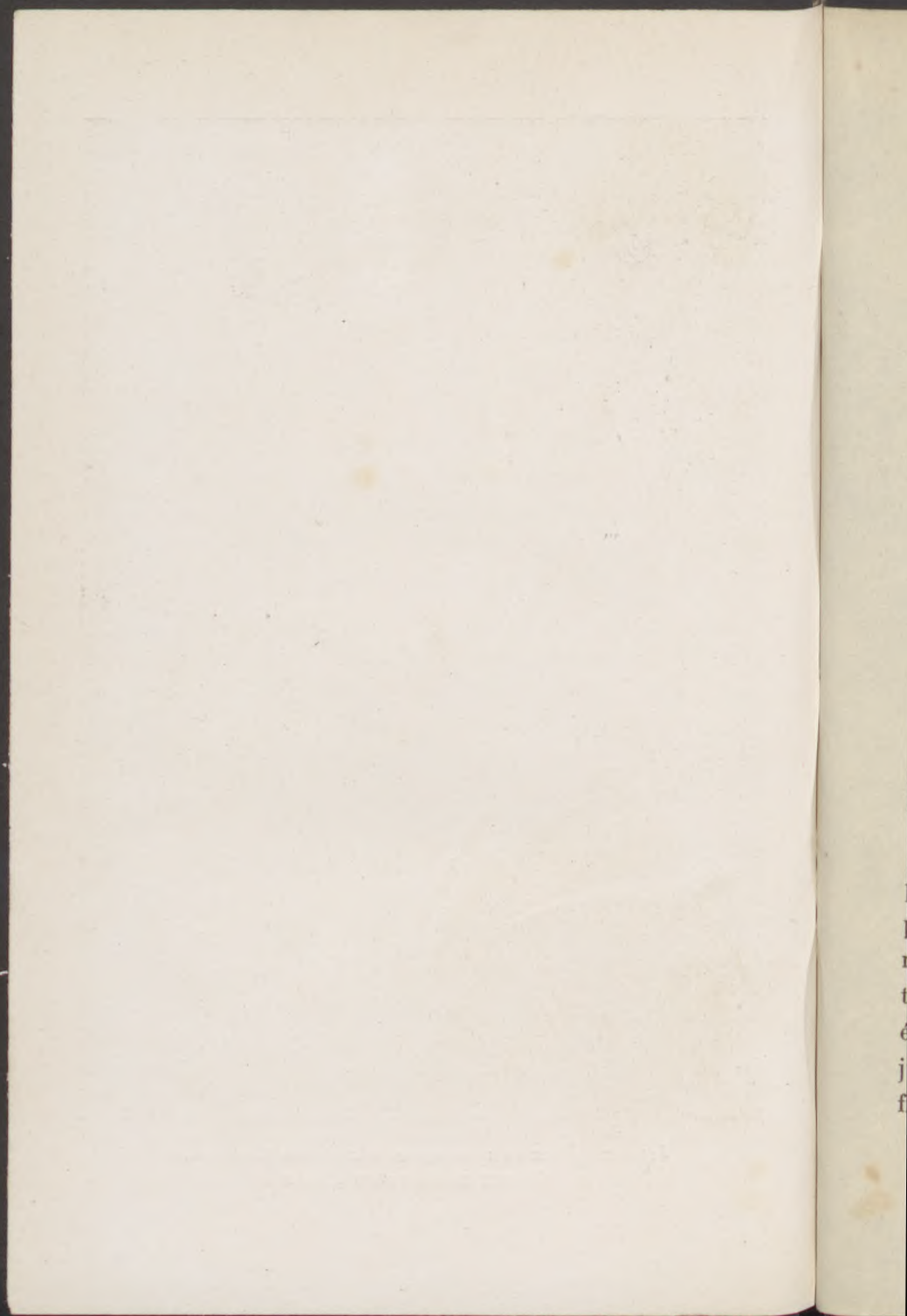
« Nos successeurs sauront mieux l'apprécier. J'étais comme Allemand, son plus grand ennemi, toutefois les conditions de notre époque m'ont réconcilié avec lui. »

Ses visiteurs habituels étaient des musiciens, des éditeurs, des gens de lettres, parfois un étranger de passage. En dépit de son humeur chagrine et de ses manières brusques, sa personnalité attirait et fascinait les jeunes gens. Après Ries et Schindler, ce fut le violoniste Holz qui s'attacha au vieux maître, lui tenant lieu de commensal et de secrétaire bienveillant. Quand il passait par les rues de Vienne, accompagné par un de ses jeunes amis, les promeneurs se le montraient du doigt : « Voilà Beethoven. » Il était devenu un « type » de Vienne. Les petites gens ne savaient pas s'il fallait le bafouer ou l'admirer. Et ils le saluaient.

Son aspect original et sa renommée poussèrent plusieurs peintres à le choisir pour modèle. En 1819, Stieler le représente avec un large col rabattu, un cahier de musique sous le bras. Les années suivantes, Lyser, Tejcek, J.-D. Böhm le dessinèrent au cours de sa promenade, la taille



JULIETTA GUICCIARDI, BUSTE EN PLATRE PAR SCHWEICKLE;
MAISON DE BEETHOVEN, BONN.



emprisonnée dans une redingote aux pans gonflés par son calepin et le tuyau d'acoustique, coiffé d'un chapeau genre pot-de-fleur renversé. Il avait toujours conservé quelque chose de peuple, et il le redevenait entièrement avec l'âge. Mais malgré la rudesse de ses mouvements et la négligence de sa mise, il émanait de lui une sorte de morne dignité léonine. On eût dit un chef de guerre à demi-solde. Et en effet, n'avait-il pas perdu la bataille de la vie ?

« Son expression, remarquait le poète suédois Amédée Atterbom, ne trahit pas la moindre trace de la joie de vivre¹². » Et lui-même, n'avait-il pas copié sur son calepin de 1818 un mélancolique passage de son livre de chevet, l'*Odyssée* :

« Peu de jours seulement sont donnés aux hommes. »

Parfois, les soirs de crue, il descendait au crépuscule vers le Danube, jusqu'à la maison du pêcheur à Nussdorf. Les arbres déracinés tournoyaient dans les flots troubles, les saules agitaient leurs branches plaintives. Il prêtait l'oreille, épiant le bruit du torrent. Et souvent, il s'oubliait jusqu'à minuit pour écouter la voix du fleuve, son frère.

1842

Le 15 Mars 1842

Monsieur le Ministre

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport que vous m'avez demandé par votre lettre du 10 courant.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute et respectueuse considération.

Le Ministre de l'Intérieur

Le 15 Mars 1842

d
s
s

d
d
C
d

C
n'
pr
Il
tu
so

CHAPITRE VIII

L'HOMME A LA STATUE DE BRUTUS

Le 8 avril 1820, la Cour d'appel décidait, en faveur de Beethoven, le procès engagé entre celui-ci et sa belle-sœur. M^{me} van Beethoven adressa une supplique à l'empereur ; elle fut éconduite.

Beethoven rayonnait. Il n'hésita pas à emprunter de l'argent à ses éditeurs viennois pour payer les dettes de son ennemie, ainsi que la pension de Charles. Il ébauchait mille projets pour l'avenir de l'enfant chéri.

Pendant ce temps, celui-ci bâillait sur ses livres. C'était un garçon faible de caractère, indifférent, n'aimant que ses plaisirs. Il témoignait un goût précoce pour le billard, les brasseries et les filles. Il souffrait des habitudes parcimonieuses de son tuteur, s'ingéniait à lui soutirer des petites sommes sous divers prétextes, ou même d'en quémander

aux domestiques. Son oncle, le cœur tout empli d'affection réprimée, le fatiguait de ses tendresses et l'exaspérait de ses reproches. Enfin, celui-ci sut que Charles voyait en secret sa mère. Beethoven attribuait toutes les mauvaises dispositions de l'adolescent à cette femme fausse et vulgaire. Aux bouffées de tendresse succédèrent des accès de colère. Charles eut à subir des scènes terribles.

Jean-Nicolas avait acheté en 1819 une terre de deux cent cinquante hectares à Gneixendorf, près de Krems. En hiver, il habitait à Vienne, dans la maison de son beau-frère, le boulanger Obermayer. Singulier mélange d'avarice et d'ostentation, l'ancien pharmacien se piquait de conduire un attelage de quatre chevaux à travers les rues les plus fréquentées de la capitale. Il tenait les rênes de ses immenses mains gantées de blanc. Son concierge lui servait de laquais. Le peuple le désignait des sobriquets « le cavalier » ou « l'archiduc Laurent ».

L'épouse du bourgeois gentilhomme valait sa belle-sœur. Ce n'étaient pas de méchantes femmes. Mais pourquoi y a-t-il tant de sous-lieutenants au torse bombé, aux moustaches effilées ! Comment résister à de tels attraits ? Ce furent donc d'abord des disparitions furtives, puis une trame de mensonges, l'avilissement complet, enfin le vice étalé

au grand jour. Le pharmacien ne conservait pas d'illusions à l'égard de M^{me} Beethoven, cependant il tenait à ses habitudes. Elle s'enhardit donc jusqu'à recevoir chez elle un officier, et sortait avec son amant, selon l'expression de Schindler, « harnachée comme un cheval de traîneau ».

Que cette atmosphère de ridicules prétentions, de basse lubricité devait répugner à son beau-frère ! Querelles de famille, soucis domestiques, troubles de sa santé, voilà le sort de Beethoven à l'époque où il enfantait ses deux grands chefs-d'œuvre, la *Missa Solemnis* et la *Neuvième Symphonie*. Il recherchait plus que jamais la solitude des campagnes. Il courait à Schœnbrunn, et passait, distrait, devant l'aigle de Napoléon, somnolant toujours au sommet de son obélisque de marbre, symbole de ce mélange d'humanité et d'insouciance qui est le génie même de Vienne. Le compositeur passait des heures à arpenter les allées du parc. Parmi ses chers arbres, il oubliait la vulgarité de son entourage, ses maux, sa triste destinée. Le monde extérieur demeurait fermé pour ses oreilles. Il vivait dans la musique comme le Chrétien dans les Catacombes.

Quand il rentrait pour mettre en train les produits de ses promenades solitaires, il plaçait dans

la boîte du piano une baguette de bois dont il serrait l'extrémité entre ses dents, et percevait de cette manière par les parois craniennes les vibrations de l'instrument.

La *Missa Solemnis* était destinée à l'intronisation de l'archiduc Rodolphe sur le siège épiscopal d'Olmütz. Mais Beethoven ne put terminer cette œuvre puissante que deux ans après l'installation de son élève, en 1823.

Le musicien menait l'existence parcimonieuse d'un pensionnaire à demi-solde. Depuis 1815, ses compositions ne lui rapportaient presque rien, sauf quelques morceaux vendus en Angleterre. Pourtant, il s'obstinait à ne pas toucher aux actions de la banque, préférant emprunter de l'argent à ses éditeurs.

On a retrouvé un billet qu'il adressait en 1816 à son tailleur :

« Mon cher Lind, n'envoyez donc pas si souvent chez moi comme chez une canaille — si je pouvais vous payer, je le ferais sans hésiter — je vous ai toujours payé, il en sera de même cette fois-ci, dès que je pourrai, j'acquitterai ma dette sans sommations.

« Votre serviteur,

« BEETHOVEN¹. »

Les frais de ses procès et l'entretien de son neveu avaient augmenté sa gêne. Comme tous les débiteurs embarrassés, il s'adressait toujours à de nouveaux créanciers pour apaiser les anciens.

En 1819, *La Société des Amis de la Musique* lui versa quatre cents florins pour un Oratorio. La composition ne fut jamais livrée. Mais le comité de la Société s'abstint de faire rembourser la somme avancée.

Antoine Tayber, compositeur de la cour, chef de la cabale des pauvres jaloux hostiles à Beethoven, venait de mourir. Maurice Lichnowski s'employa pour assurer cette charge à Beethoven. Il gagna à son projet le prince Dietrichstein, ancien gouverneur du duc de Reichstadt et « Hofmusik-graf », c'est-à-dire surintendant de la musique. Les deux gentilshommes engagèrent le maître à composer une messe pour l'empereur. En vérité, celui-ci ne possédait pas beaucoup de chances d'être agréé par le souverain. L'ancien commensal du capitaine Pinterics n'avait pas varié dans ses opinions politiques, et se plaisait toujours à tenir des propos inconsidérés. Il appelait les audiences publiques de François 1^{er} des « trompe l'œil publics ». Il était devenu indulgent à l'égard de Napoléon depuis qu'il voyait l'usage que faisaient

ses adversaires de leur victoire. Lui aussi était atteint de cette fièvre de fronde, qui vibre dans les romans de Stendhal, et qui semble avoir saisi l'élite de ses contemporains. Ce musicien besogneux méprisait l'empereur.

Lichnowsky avait beau lui reprocher son « obstination néerlandaise », la messe pour François I^{er} ne vit jamais le jour. Mais Beethoven en fut réduit à vendre deux actions de la banque. De cette manière, il put désintéresser ses créanciers, son tailleur, enfin rembourser une dette ancienne : 2.300 florins qu'il devait depuis 1814 à François Brentano, et que cet ami délicat ne lui avait jamais réclamés.

Dans sa détresse, il proposa la partition de la *Missa Solemnis* à diverses personnalités souveraines au prix de cinquante ducats. Bernadotte, devenu roi de Suède, ne daigna pas répondre. Goethe, que le compositeur avait prié d'intercéder auprès de la cour de Weimar, en fit autant. Il y eut dix souscripteurs. Le roi de Prusse envoya une bague précieuse ; le roi de France cinquante ducats et une médaille d'or à son effigie, accompagnée de l'inscription : *Le Roi à M. Beethoven*. Le solitaire fut très sensible à ces marques d'intérêt.

Cette année-là, deux artistes viennois repro-

duisirent les traits du grand vieillard : le médail-
liste J.-D. Böhm gravait son portrait de profil ; et
sur la demande des éditeurs Breitkopf et Härtel,
le Viennois Waldmüller le peignait de face (Pl. 9).
Beethoven ne posa qu'une seule fois. Pourtant,
quelle expression de majesté et de douleur dans
ses yeux clairs au regard sombre, cette bouche
serrée, amincie par la souffrance, l'ensemble ras-
séréné par une couronne de cheveux gris-neige et
une ample cravate de mousseline ! On dirait un per-
sonnage de Goya !

Il eut des heures de répit, où il s'adonnait avec
frénésie au travail. Puis la maladie prenait le des-
sus. Il avait l'habitude de transcrire sur ses car-
nets le titre des livres dont on lui avait parlé ou
qu'il pensait acheter. En 1819, il marque : « L. V.
Legunan. L'art de connaître et de guérir toutes
les contagions vénériennes. »

Il changea encore de docteur, prit le Viennois
Braunhofer, puis Staudenheimer, médecin de
l'empereur. Ses peines aussi varièrent : en 1821,
ce fut la jaunisse, l'année suivante, une pénible
affection des yeux.

Tant de souffrances ne purent l'empêcher de
composer une nouvelle sonate, dédiée à l'archiduc
Rodolphe (op. 111). A cette époque, le solitaire était

lié avec le chevalier de Parmentier, amateur de musique distingué. Depuis la recrudescence de son mal, il évitait la maison. On le supplia de venir et de faire entendre son œuvre. Beethoven consentit, à condition de jouer loin de tous, isolé, séparé de ses auditeurs par un paravent. En effet, il vint et se mit à exécuter sa dernière sonate. Mais le fils espiègle de ses hôtes, brisant la consigne, se glissa jusqu'au paravent. Et le jeune Adolphe aperçut, penché sur le piano, une face aux yeux blancs cernés de rouge, des traits convulsionnés, un terrifiant visage de lépreux².

En octobre, le malade se réfugia à Baden. Il reçut là Carl Maria Weber. Voici la relation poignante d'un compagnon de voyage de celui-ci : « C'est une apparition comme le roi Lear ou les bardes d'Ossian ; des cheveux drus, gris, relevés, çà et là tout blancs, le front et le crâne voûtés et hauts comme un temple, le nez carré, léonin, la bouche noble et tendre, le menton large, des mâchoires qui semblent faites pour casser les noix les plus dures. Sous les sourcils épais et froncés, de petits yeux lumineux regardaient les arrivants. Beethoven reconnut Weber, l'embrassa et cria : — Te voilà, gaillard, gaillard du diable ! Sois le bienvenu ! » Puis l'infirmes tendit une tablette à son

hôte. Au cours de la conversation, Beethoven se plaignait amèrement du public, des Italiens, de son neveu. Weber l'engagea à faire une tournée en Allemagne ou de se rendre en Angleterre.

« Trop tard, répondit celui-ci, trop tard. »

En effet, la vogue de Beethoven diminuait à Vienne. Comme chaque novateur, lui aussi eut contre lui les esprits routiniers, de même que certains admirateurs fanatiques de Mozart, tel le vénérable abbé Stadler, qui ne manquait aucune audition du quatuor Schupanzigh, mais se levait et sortait, dès que l'on commençait un morceau de Beethoven. Cependant, peu à peu ses contemporains même se détournaient de lui. L'espion de police, auquel on doit les renseignements sur les aventures de Julietta, rapportait au baron Hager, le 30 novembre 1815 :

« L'Académie qui a été donnée hier n'a pas servi à augmenter l'enthousiasme pour le talent de ce compositeur, qui a ses partisans et ses adversaires. En face du parti de ses admirateurs, au premier rang desquels figurent Razoumoffsky, Apponyi, Kraft³, etc., qui adorent Beethoven, se dresse une écrasante majorité de connaisseurs, qui

se refusent absolument à entendre désormais les œuvres de Beethoven. »

Celles-ci avaient un adversaire bien autrement puissant que d'impertinentes coteries ou les jalousies professionnelles : l'esprit du temps. Parfois, le compositeur inclinait à s'y conformer, à travailler pour le spectacle, afin de conquérir le public et la fortune. Mais en 1816, il notait dans ses cahiers : « Laisser l'opéra et le reste ; n'écrire que dans ta manière propre. »

Or, le monde avait souffert. Il voulait de la gaîté. Rossini l'apportait. Pendant que Beethoven terminait la *Neuvième Symphonie*, l'Italien devenait l'homme du jour dans la capitale autrichienne. Beethoven dédaignait d'entrer en lice avec ce rival qu'il appelait : « un bon peintre de décors ». Il entreprit donc des négociations pour faire exécuter sa nouvelle œuvre à Berlin. Maurice Lichnowsky l'apprit. Il réunit les admirateurs de Beethoven ; ces messieurs rédigèrent une adresse au compositeur, l'adjurant de ne pas priver sa patrie d'adoption de la primeur de son dernier chef-d'œuvre. Beethoven en fut touché. L'audition de la *Neuvième Symphonie* et de la *Missa Solemnis* eut lieu le 7 mai 1824, dans le théâtre du *Kärthnerthor*.

Cet événement réunit les rares amis personnels qui restaient au vieillard. La comtesse Erdödy n'était plus de leur nombre. Comme si elle eût voulu prendre la revanche de son infirmité, une sorte de frénésie de violence agitait ce corps languissant. Une nuit, en Croatie, sur son ordre, trois cents paysans s'emparaient du château de son oncle, sur lequel elle se croyait des droits. L'année suivante, elle paraît à Vienne, en compagnie de l'inséparable Brauchle et d'un certain Walter, chanteur au théâtre d'Agram, qu'elle introduit sans passeport dans la capitale autrichienne. Le préfet de police demande les ordres du comte Sedlnitzky au sujet « de la comtesse et de ses deux amants ». On retrouve de nouveau dans les dossiers du haut fonctionnaire, l'écriture agitée et vieillie de M^{me} d'Erdödy. Elle sollicite un passeport pour se rendre à Munich⁴.

Quant aux autres jeunes femmes de naguère, dans l'intimité desquelles Beethoven avait vécu, Charlotte habitait la Transylvanie, Thérèse, Martonvasar. Joséphine était morte en 1821. Depuis, Thérèse avait rapporté sur Zmeskall l'affection qu'elle avait eue pour sa sœur. Tous deux conservaient un vrai culte pour Beethoven. Thérèse écrivait souvent à Zmeskall, et ce compagnon des

beaux jours d'autrefois l'entretenait des faits et des gestes du compositeur. Mais voilà que la goutte immobilisait le vieux fonctionnaire dans son logis de l'immeuble appelé *Bürgespital* ⁵ entre ses violons, les partitions de Mozart et de Beethoven, enfin les cahiers dans lesquels il retraçait les souvenirs de sa vie placide. Heureusement qu'il y avait des chaises à porteur à Vienne ! Charles VI en avait accordé jadis le monopole à son premier valet de chambre, à condition de ne transporter ni Juif, ni laquais, ni malade. Mais les ordonnances du sévère empereur étaient tombées en désuétude, de sorte que le goutteux put se faire conduire au *Kärthnerthor*. Il y aperçut Schuppanzigh à la tête du chœur, une salle comble, grouillante, animée, dans laquelle seules les loges vides de la cour faisaient des taches sombres. Le public fut enthousiaste, la critique défavorable, le résultat pécuniaire presque nul. Charles toucha pour son oncle, à la caisse du théâtre, quatre cent vingt florins. Beethoven en était exaspéré. Il se souciait beaucoup moins de certaines critiques dénigrant son œuvre. Le poète Carpani disait que la nouvelle symphonie manquait de « canto » et lui semblait l'incohérence même. Il y eut des voix pour parler de la décadence, voire de la démence de l'auteur. A la

deuxième audition, pour attirer le public, on dut ajouter au programme un air de Rossini : *Di tanti palpiti*.

De nouveau, l'Angleterre apportait le tribut de son hommage à Beethoven. L'année suivante, Charles Neate l'invitait au nom de la *Société Philharmonique* à Londres, lui offrant trois cents guinées d'honoraires.

« Ce fut avec le plus grand plaisir, répondait-il en français à Charles Neate le 15 janvier 1825, — que je reçus votre lettre par laquelle vous avez eu la bonté de m'avertir que la Société Philharmonique distinguée d'artistes (*sic*) m'invite à venir à Londres. Je suis bien content des conditions que me fait la Société, seulement je désire de lui proposer de m'envoyer, outre les 300 guinées qu'elle me promet, encore 100 guinées pour faire les dépenses du voyage ; car il faudra acheter une voiture ; aussi dois-je être accompagné de quelqu'un. Vous voyez bien que cela est nécessaire ; d'ailleurs je vous prie de m'indiquer l'auberge où je pourrai descendre à Londres⁵. »

L'obsession du gain était devenue chez lui une sorte de passion sénile. Pourtant ce grippe-sou

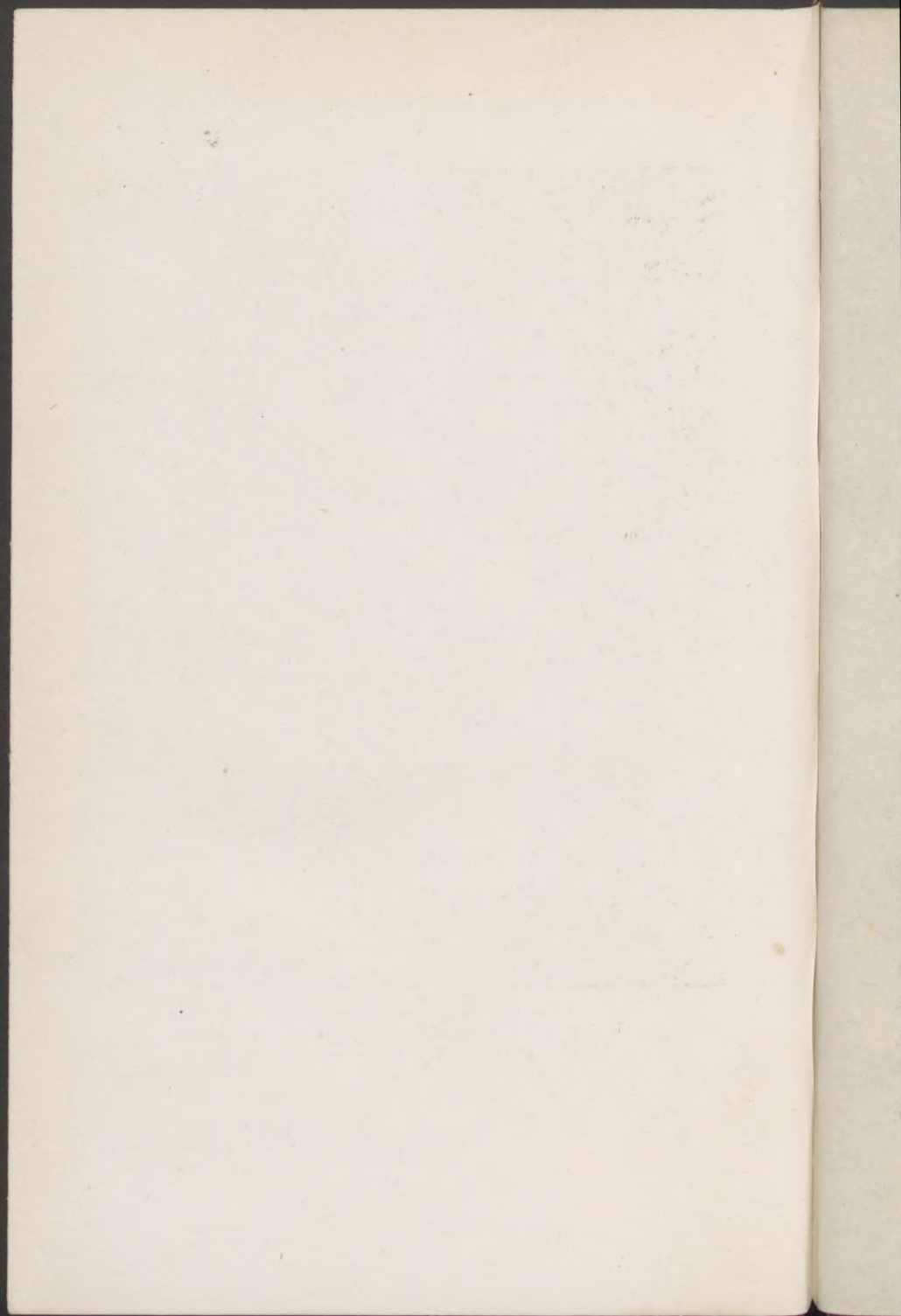
apparaît très désordonné, parfois prodigue, et toujours généreux. Esclave volontaire de ses travaux, de ses manies, de ses devoirs envers son neveu, harcelé par la nécessité de produire, tremblant de ne pas profiter de ses moments d'inspiration, talonné par le pressentiment d'une mort prochaine, il ne devait plus quitter Vienne. Avec cela, le célibat, l'isolement, l'exil du bonheur, dont il avait tant souffert, étaient devenus pour lui peu à peu une habitude. Le solitaire avait fini par prendre le goût de la retraite.

Tant de projets agitaient son esprit ! *Le Corsaire*, puis un autre opéra sur le texte de Grillparzer, *La belle Mélusine*, un oratorio, *La Victoire de la Croix*, la *Dixième Symphonie*, enfin *Faust*, obscur et prestigieux sujet ! Mais les souffrances du corps diminuaient sa force de production. « Depuis quelque temps, disait-il déjà en 1822 à un ami, je ne me décide plus à écrire sans peine. Je reste assis, je pense, je pense, et tout cela ne veut pas se fixer sur le papier. J'ai horreur d'attaquer des sujets importants. Une fois que j'ai commencé, ça va pourtant. »

En effet, malgré ses misères, ses tristesses, le poison qui rongait ses fibres, n'avait-il pas terminé ses œuvres suprêmes ? Le voilà au faite de



FRANÇOIS BRUNSVIK ET SA FEMME, PAR HEINRICH.



son art, et en plein développement de sa personnalité, qui, bientôt, va disparaître dans l'abîme des temps.

Au regard de l'instruction générale, Beethoven apparaît comme un autodidacte. Il n'avait fréquenté que l'école primaire et meublé son esprit que grâce à des lectures prises au hasard. Il vécut avec des musiciens, quelques amis dévoués, mais presque tous insignifiants, enfin des gens de condition. Sa société préférée était des femmes de l'aristocratie, sensibles, délicates, fragiles. Lui-même paraît un sanguin. Ses sentiments s'échappent comme de la lave en ébullition. Vers la fin de sa carrière, la surdité, les progrès du mal qui allait l'emporter, ses embarras d'argent et surtout son irascibilité éruptive le condamnent à la solitude. Les souffrances de sa vie rehaussent encore son art. Il s'isole et se concentre.

Sa formation intellectuelle semble l'œuvre du hasard. Son éducation musicale est le fruit d'un labeur conscient. Il a manié tour à tour l'orgue, les instruments à archet, le piano ; il a tenu le bâton de chef d'orchestre. Après la pratique, la théorie : aux études approfondies du contre-point, il ajoute une vaste connaissance de tout ce qui a été produit en matière musicale.

Il a dans le sang les habitudes de patience et de précision d'une longue suite d'artisans. Certès, ce fut un romantique, c'est-à-dire un imaginaire exalté. Mais les inspirations de son tempérament et de son génie passent par le moule du métier qu'il connaît à fond, et qu'il pratique avec ce besoin de perfection propre à tout grand artiste. Ses sentiments personnels suggèrent ses sujets qu'il couve, qu'il approfondit pendant des années et qui s'élèvent avec lui. A ses débuts, en 1796, il compose un *lied* sur les vers de Bürger : *Le soupir d'un homme non aimé* et *L'amour partagé*. Le thème du second *lied* le hante à tel point qu'on le retrouve dans la *Fantaisie pour piano, orchestre et chœurs*, composée en 1808; enfin il éclate dans la finale de la *Neuvième Symphonie*. Chez Beethoven l'émotion dicte l'idée, et l'idée inspire l'expression musicale. C'est un sentimental épique.

Il mourut sans avoir vu la mer, et en dehors de quelques séjours en Hongrie, sans avoir quitté les Allemagnes. Attaché à l'Autriche par ses habitudes et ses affections, depuis 1796, il ne franchit plus les bornes de cet empire. Toutefois son imagination ne connut pas de frontières, et c'est dans elle qu'il puisa ses plus belles inspirations.

Parmi ses contemporains, on peut le comparer

à Balzac, plus jeune que Beethoven, mais ressemblant à celui-ci par la carrure, par l'exubérance de la fantaisie, par la force de travail, enfin par le boulet des soucis matériels que l'un et l'autre traînèrent jusqu'au terme de leurs jours. Pourtant, combien Balzac fut plus heureux ! Il possédait une robuste santé. Pour ses débuts dans la vie, il eut M^{mo} de Berny, et pour sa fin, l'illusion de M^{mo} de Hanska. Beethoven vint au monde avec l'héritage d'un père alcoolique. Il connut toutes les souffrances dont la fatalité peut affliger le corps. Il ne posséda ni foyer, ni famille. « L'immortelle bien-aimée » ne fut qu'une symphonie du cœur. Il demandait trop à la femme, et trop aux hommes, peut-être pour avoir trop donné. Comme Balzac, lui aussi trouva accueil dans la société aristocratique ; tous deux étaient des « out-cast ». Cependant, le romancier sut tirer parti de cette situation tant pour son agrément que pour son œuvre. Il regardait couler la vie, se passionnant à fixer ses divers aspects ; pour lui, les travers de la société représentaient des scènes passagères du spectacle humain. Beethoven, au contraire, n'éprouvait à l'égard de son brillant entourage ni le détachement de l'observateur, ni la complaisance de l'ambitieux. Déiste respectueux de l'Église, il parlait à Dieu

comme à un ami, parfois presque comme à un égal. Il était loin de manifester cette soumission au regard du pouvoir temporel. Quant à son entourage, il se montra souvent injuste envers lui, susceptible comme un homme qui lisait Plutarque et qui devait mourir du foie. Il vivait dans un monde surpris de la grandeur de son art, sans en être convaincu, et qui ne témoignait que de l'indifférence, ou tout au plus une admiration craintive pour sa personne. Cette âme élevée exigeait des vertus dans une ville où l'on ne cherchait que des plaisirs. Dans la capitale de l'aimable laisser-aller, Beethoven demeurait l'homme à la statue de Brutus.

CHAPITRE IX

LA MAISON DES ESPAGNOLS NOIRS

Par un étrange hasard, Beethoven, que ses camarades de Bonn appelaient autrefois « l'Espagnol », allait terminer ses jours dans une demeure, qui, elle aussi, rappelait l'Espagne. Des Bénédictins de Catalogne, voués au culte de la Vierge Noire de Montserrat, construisirent, au début du dix-septième siècle, une chapelle et un monastère à Vienne. Joseph II dispersa la congrégation des *Espagnols Noirs*. On installa dans l'église un dépôt de lits militaires, surnommé par le peuple : « le magasin aux puces » ; le monastère fut transformé en maison de rapport. C'était une longue bâtisse à deux étages, regardant d'un côté les remparts et les collines boisées qui entourent la capitale, de l'autre, un vaste terrain qui servait autrefois à des exercices militaires. Cette demeure aux voûtes

fraîches et sonores gardait quelque chose de monacal. Le 15 octobre 1825, Beethoven y occupait un modeste appartement au deuxième étage. Une lithographie contemporaine a conservé l'aspect de son cabinet de travail. A travers la fenêtre ouverte, on aperçoit les clochers de Vienne. Au-dessus de la bibliothèque, l'aigle impérial déploie ses ailes. Sur le piano, deux bougeoirs et le cornet acoustique; des cahiers de musique traînent sur l'instrument ou jonchent le plancher¹. Il y avait encore deux autres pianos dans cette pièce; sur l'un, celui du facteur Graf, on distinguait l'appareil résonnateur, sorte de caisse de souffleur, destiné à concentrer les ondes sonores dans l'oreille de l'infirme.

Pourtant, celui-ci connut encore des périodes passagères de bonne humeur. Son admiration pour Mozart le rapprocha de son ennemi personnel, l'abbé Stadler. Dans un accès de grosse gaîté flamande, il composait un canon à trois voix sur le texte suivant :

Signor Abbate, io sono ammalato

Santo Padre date mi la benedizione

Que le diable vous emporte, si vous ne venez pas².

Le poète Rellstab, qui rencontra Beethoven à

cette époque, le décrit comme un homme précoce-ment vieilli, le visage rapetissé, brûlé, « non pas de ce brun vigoureux du chasseur, mais d'un ton maladif ».

C'était déjà un symptôme du mal cruel que les médecins appellent la « cirrhose du foie », affection qui met ses victimes dans un état de sensibilité suraiguë. Toute souffrance morale exerce alors une réaction formidable sur le corps amoindri et hâte sa déchéance.

Charles était en pension, mais venait presque chaque jour chez son oncle. D'abord, l'étudiant avait suivi les cours de l'Université ; en 1825, il passait à l'École Polytechnique. Les discussions se multipliaient entre l'oncle et le neveu. En automne, celui-ci disparut tout à coup pour plusieurs jours. Beethoven s'empressait de pardonner au fugitif, et il ajoutait dans son français bizarre : « Si vous ne viendrez pas vous me tuerés surement. Lisès la lettre et restès à la maison chez vous, venes de m'embrasser votre pere vous vraiment adonné. Soyez assuré, que tout cela restera entre nous. »

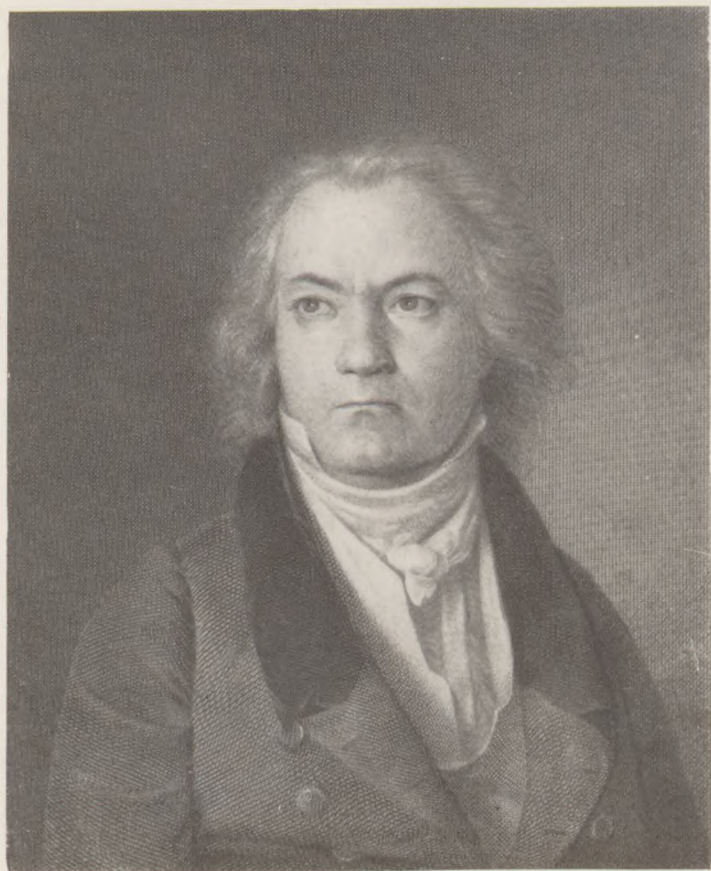
Cette réconciliation fut de courte durée. L'appréhension d'échouer à son examen, des dettes, la crainte des réprimandes de son oncle, enfin la

lecture des romans-feuilletons inspirèrent à l'étudiant une résolution funeste. Il vend sa montre, achète des pistolets, court à Baden, et au milieu des ruines du château de Rauhenstein, il décharge son arme. Il tombe avec une légère blessure au front. Un voiturier le découvre et le conduit chez sa mère. La police le fait transporter à l'hôpital et ordonne une enquête. Quand on demande au blessé la raison de son acte, celui-ci répond : « J'étais le prisonnier de mon oncle. »

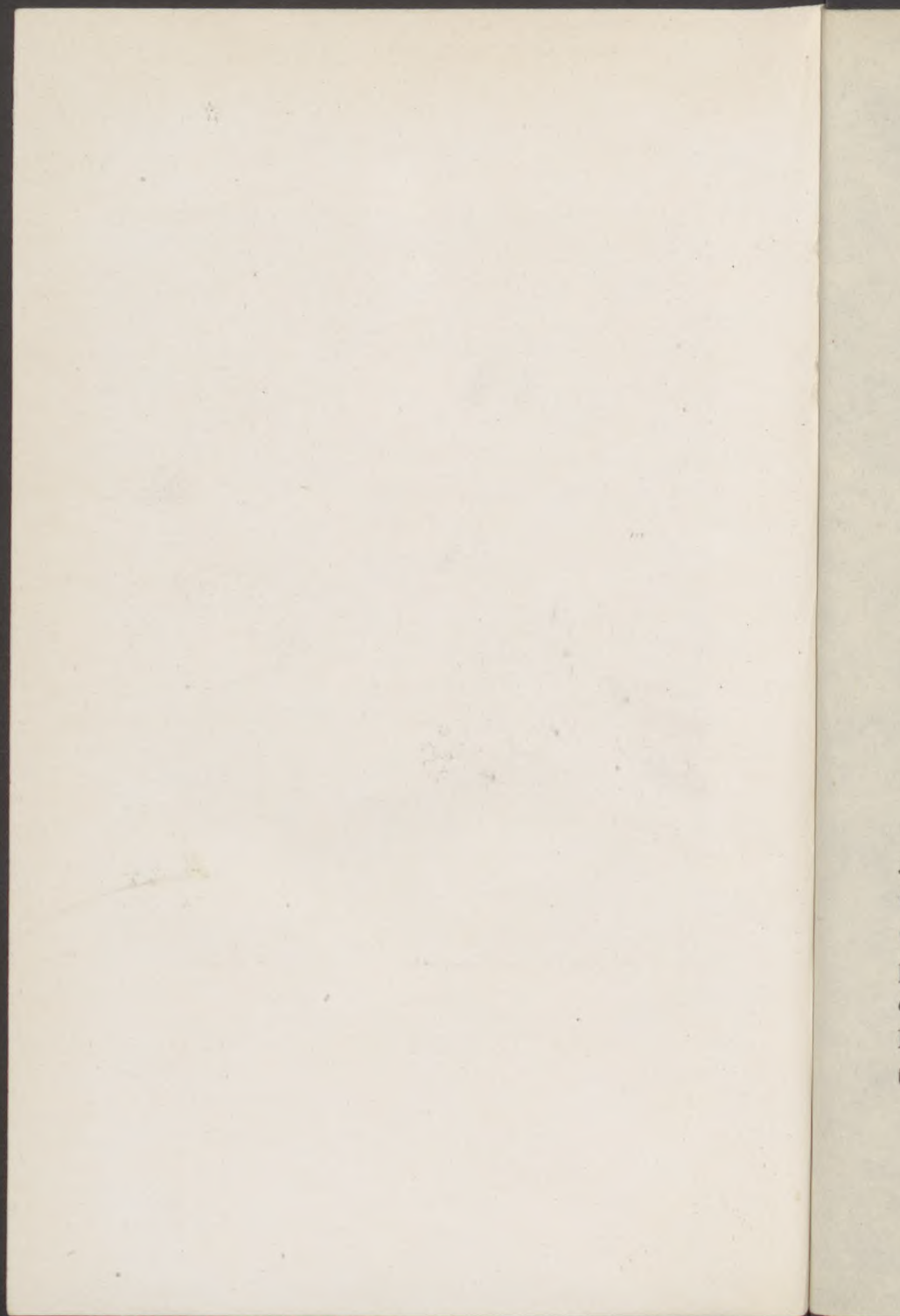
Beethoven et ses amis s'ingénient à trouver un état pour le triste étourdi. Ils hésitent entre deux métiers assez disparates : marchand de musique à Paris ou militaire ! Le baron de Stutterheim, grand amateur de piano, commandait un régiment d'infanterie à Iglau. Grâce à cet officier supérieur, le capitaine de Montluisant consent à accorder une charge de cadet dans sa compagnie au neveu de Beethoven. Celui-ci dédia au général Stutterheim l'un de ses derniers quatuors (*Op. 131*).

Cependant le code autrichien punissait de prison les tentatives de suicide. En attendant d'envoyer son pupille au régiment, Beethoven se retirait donc, le 28 septembre 1826, avec le convalescent chez Jean-Nicolas, à Gneixendorf.

La ferme du *Wasserhof*, la « cour des eaux »,



BEETHOVEN, PAR WALDMÜLLER.



se trouve au milieu d'une plaine dévalant vers le Danube. Un toit à la Mansart recouvrait l'antique manoir, transformé dans le goût du dix-huitième siècle ; seule une tour carrée rappelait encore le moyen âge. La propriété était entourée de hauts murs et d'une rangée d'arbres aux feuilles jaunissantes que Beethoven ne devait plus voir reverdir.

Pourtant, ses premières impressions furent pleines d'allégresse. De sa fenêtre, il apercevait les lointaines montagnes de la Styrie et au delà du Danube, le somptueux monastère des Bénédictins de Göttweih. Le calme des champs l'enchantait. Il se recueille. Il se souvient de sa ville natale, du vénérable ménage Wegeler, vivotant doucement sur les bords du Rhin. Le 7 octobre, il écrit à Wegeler son « vieil et bien aimé ami ». Il évoque des épisodes de leur enfance commune, sa joie, le jour où Wegeler, pour le surprendre, fit blanchir sa chambre : il parle d'une silhouette d'Éléonore, qu'il garde comme une précieuse relique. Il rapporte à son compagnon de jeunesse les distinctions dont l'honorèrent les rois de Prusse et de France. Et il termine sa missive dans les termes de la plus tendre affection.

« Adieu ; je te prie d'embrasser ta chère Lorchen

et tes enfants en mon nom, en pensant à moi.
Dieu soit avec vous tous !

« Comme toujours, ton vrai et fidèle ami,

« BEETHOVEN. »

Peut-être se réfugiait-il dans le passé, vers ces amis si probes et si dignes, afin d'échapper à l'aversion que lui inspirait son entourage, particulièrement sa triste belle-sœur. Celle-ci ne s'en souciait pas outre mesure. Tous ses soins allaient à son neveu. En effet Charles se rétablit rapidement. Il tenait son tuteur à sa merci par la menace d'un nouveau suicide. Même aux champs, ce pilier de brasserie trouvait le moyen de satisfaire ses penchants : il entamait une liaison avec sa tante.

Que l'automne est solennel dans ces campagnes autrichiennes ! Les brumes blanches qui flottent au-dessus de la vallée du Danube montent vers le soleil comme l'encens de l'éternité. Du gras sillon saupoudré de gelée, le corbeau prend son vol vers le ciel ardoisé de nuages. Le vieillard aussi s'en va le regard vers l'infini, frôlant les haies, effarouchant l'attelage d'un bouvier, perdu dans ses pensées, titubant d'une sainte ardeur, puis, soudain, s'adossant à un arbre, étreint par la souffrance. Ah ! comme il voudrait découvrir le remède

qui donnerait quelques années de répit à ce corps qui le tenaille ! Il se sent tant de musique dans le cœur ! Hélas, la matière est inexorable. Il faut expier les tristes bacchanales du père, il faut payer ses propres joies, ses propres peines, l'épuisant labeur pour le pain quotidien, les carafes vidées sous la tonnelle, les élans et les vertiges de l'art. Lui, qui avait combattu si longtemps le penchant héréditaire pour la boisson, eut des faiblesses dans ses dernières années. Il s'attardait souvent avec le violoniste Holz dans les guinguettes. Ces éblouissements dionysiaques, qui lui rendaient momentanément son essor, finissaient par miner ses dernières forces. Et voilà qu'il choisit, au milieu des supplices que lui inflige son foie, le plus funeste des remèdes : il ne se nourrit que d'œufs, arrosés de grandes rasades de vin.

CHAPITRE X

LA FIN DU SOLITAIRE

Beethoven quittait Gneixendorf gravement atteint de corps et âme. Le 2 décembre 1826, il rentrait, grelottant de fièvre, dans la *Maison des Espagnols Noirs*. Un mois après, Charles rejoignait son régiment à Iglau. Et le lendemain, le malade rédigeait un testament en faveur de son neveu.

Sur son lit de souffrance, il eut encore deux moments de joie. Stump, un facteur de piano allemand établi à Londres, lui envoyait les œuvres complètes de Händel. Et un jeune ténor de l'Opéra, Cramolini, accompagné de sa fiancée, vint frapper à sa porte. Beethoven pria son hôte de lui chanter quelque chose. Schindler se mit au piano ; Cramolini écrivit sur la tablette qu'il chanterait *Adelaide*. Mais la pitié et l'émotion paralysaient sa voix. Il demanda un instant de répit à Schindler, qui mit sa réponse sur la tablette et la passa à Beethoven.

« Chantez toujours, mon cher Cramolini, dit le malade. Hélas, je n'entends rien. Je voudrais seulement vous voir chanter¹. »

Schindler, ainsi que quelques amis l'entouraient de leur sollicitude. Et son propriétaire, le baron Pasqualati, s'occupait de sa nourriture. Voici un des derniers billets autographes de Beethoven, adressé à cet excellent homme :

« Très honoré Ami !

« Je demande aujourd'hui de nouveau de la compote de cerises, mais sans citron, puis un mets doux, très léger, presque de la bouillie, me ferait plaisir, ma bonne cuisinière n'a pas encore l'habitude des mets pour malades. Le champagne m'est permis, je vous prie seulement de m'envoyer également un verre à champagne. Pour ce qui en est des vins, Malfatti ne voulait que du Moselle ; mais il prétend qu'il n'y en a pas de vrai ici, il me donna donc plusieurs bouteilles de *Gumpoldsricher*, disant que ce serait le meilleur pour ma santé, puisqu'il n'y a pas de vrai Moselle. Pardonnez-moi mon importunité, et attribuez-la en partie à ma situation.

« Avec respect

« Votre ami,

« BEETHOVEN. »

Le malade se débattait dans des embarras d'argent. Ne voulant pas toucher aux fameuses actions, patrimoine de Charles, il écrivait le 22 février à Moscheles et à Smart, demandant à ses amis de Londres d'organiser un concert à son bénéfice. Sur la proposition de Charles Neate, la Société Philharmonique s'empessa d'envoyer cent livres sterling à Beethoven.

Enfin l'illustre vieillard trouva chez un enfant l'affection cherchée en vain auprès de ceux qui lui appartenaient par les liens du sang. Le ménage Étienne de Breuning habitait le voisinage. Leur fils aîné, Gérard, âgé de dix ans, s'attacha à Beethoven. Le vieux maître solitaire voua une touchante affection au garçonnet. Il le nommait tantôt « bouton de culotte », tantôt « Ariel » ; le petit Gérard lui rappelait le jeune messager de la *Tempête* de Shakespeare.

L'enfant tutoyait le vieillard. Le lendemain du suicide manqué de Charles, Gérard écrivait dans le cahier de conversation :

« Il faut que tu viennes manger chez nous pour ne pas être seul². »

Quel émouvant témoignage de cette fin solitaire

que le babillage de l'enfant consigné dans les carnets :

« Ton violoncelle se remplit de poussière... Quel potage veux-tu demain ?... »

« Ton ventre est-il devenu plus petit ? Il faut que tu transpires davantage... »

« As-tu terminé Walter Scott ? Veux-tu peut-être lire Schiller ?... »

« Mon père a encore moins de patience que toi... »

Et en février 1827, un mois avant la mort de Beethoven :

« J'ai entendu aujourd'hui que les punaises te torturent et te réveillent à tout moment. Puisque le sommeil te fait du bien, je t'apporterai quelque chose pour chasser les punaises... »

« Demain tu auras ton coussin... »

« L'opération a-t-elle réussi ?... »

« Le poêle est tout chaud... »

« L'opération était-elle douloureuse ?... »

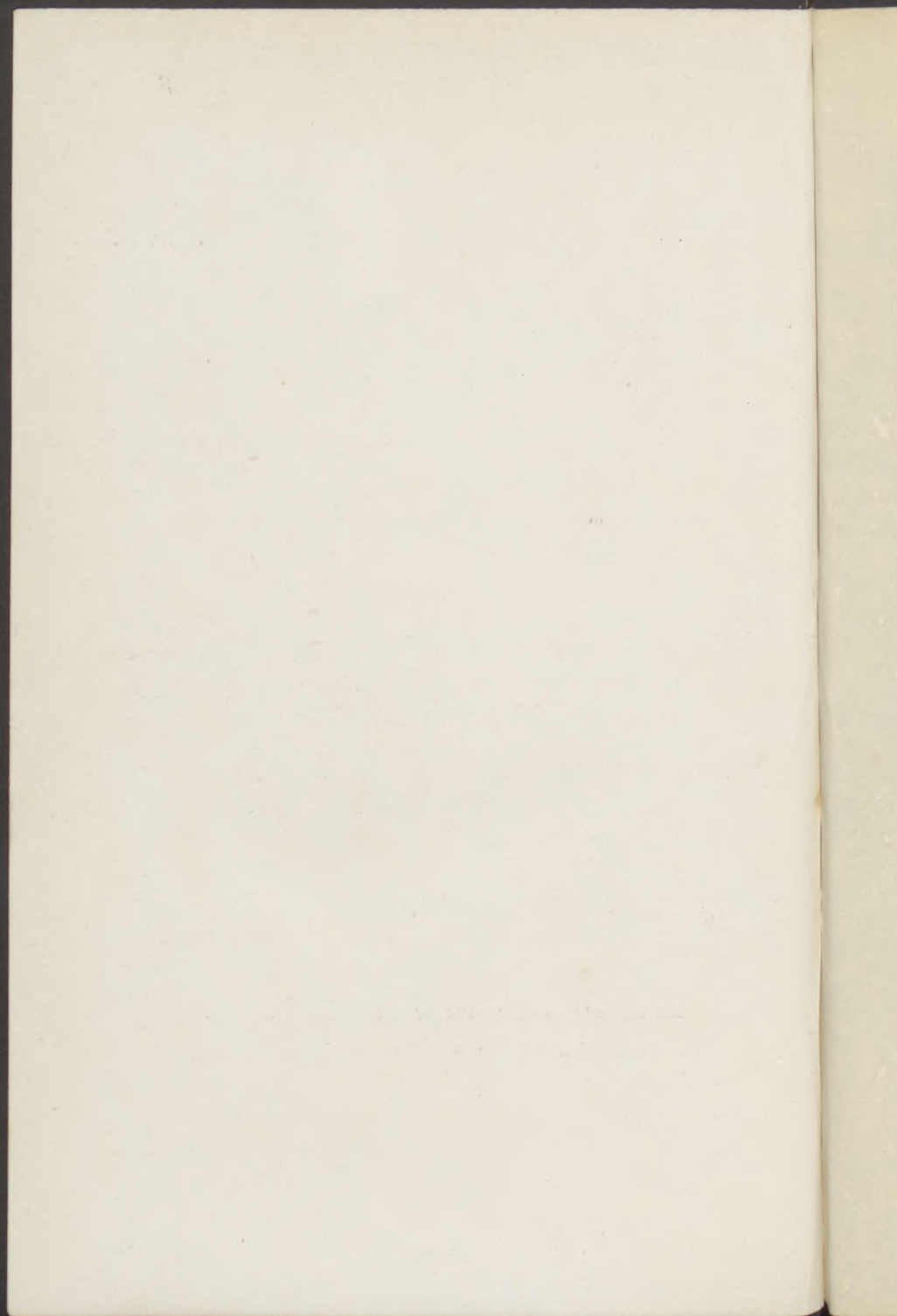
« Schindler n'aime pas le macaroni au jambon... »

« Malfatti est ton meilleur médecin. Il t'aime beaucoup. »



BEETHOVEN SUR SON LIT DE MORT, DESSIN DE TELTSCHER.

(Collection de M. le Dr Hoyman, à Vienne.)



« Je viendrai ce soir encore une fois vers huit heures, si cela ne te gêne pas... »

Wawruch, assisté des chirurgiens Staudenheimer et Seibert, avait exécuté des ponctions pour soulager l'hydropique. Celui-ci demanda le Dr Malfatti, l'oncle de Thérèse, avec lequel il était brouillé depuis dix ans.

La visite de l'illustre praticien le remplit d'espérance. Le 17 mai, il griffonna un billet pour Schindler :

« Miracle !

« Les savants personnages (les chirurgiens Wawruch et Seibert) sont battus, seule la science de Malfatti me sauve. Il est nécessaire que vous veniez me voir encore ce matin.

« Votre BEETHOVEN. »

En réalité, Malfatti le jugea perdu. Il l'autorisa à prendre des glaces et du punch. Ce fut la dernière joie du pauvre grand homme. Il croyait revenir à la vie. Il voulait se remettre immédiatement au travail. Le médecin lui conseilla de s'en abstenir, l'engageant à se délasser par des lectures faciles. « Ariel » courut lui apporter ses livres de classe.

C'étaient des livres à gravures sur la Grèce et

sur Rome. En feuilletant ces pages, le vieil enfant sublime, étendu sur son lit de douleur, et le garçonnet qui lui tenait la main, imaginaient ces Romains comme des êtres supérieurs, portés à la vertu. Pourtant, ces personnages de jadis, drapés dans leur toge, étaient-ils bien différents des vivants qui déambulaient dans la neige fondue à travers les rues de Vienne, remplissant de leur bourdonnement la ville qui accueillit trente et un ans auparavant l'organiste du Rhin ? Les moribonds revoient-ils leurs joies et leurs souffrances ? Beethoven revoyait-il les fleuves et la femme de sa jeunesse ? Ou ne regardait-il que dans l'avenir ? Et comme le vent à travers les voiles, les accords de son *Faust* et d'une dixième symphonie battaient-ils ses tempes fiévreuses ?

Hélas, bien vite, le redoublement des douleurs, qui déchiraient ses entrailles, étouffa les mouvements de l'âme. Ses jambes se gonflèrent jusqu'à la difformité.

Le 23 mars, Hummel et sa femme allèrent le voir. On venait de monter un panier de vins du Rhin, cadeau de l'éditeur Schott.

« Veux-tu un verre ? » demanda Hummel. Le malade accepta d'un signe de tête. Mais il n'eut pas la force de boire.

M^{me} Hummel prit son mouchoir de batiste et essuya la sueur du front de Beethoven. Celui-ci lui jeta un regard de reconnaissance infinie. C'était la dernière main de femme qui l'effleurait.

Le lendemain, il reçut le Viatique.

Ce jour-là, le malade, se soulevant avec peine sur ses coussins, signa un document concernant un quatuor vendu à Schott. Puis il se souvint des *Philharmoniens* de Londres et de la nation anglaise : « Que Dieu la bénisse », dit-il.

Jean et sa femme aussi se souvenaient de l'Angleterre : ils essayèrent de s'emparer des cent livres offertes par la *Société Philharmonique* ! Ils furent rudement éconduits par les amis de Beethoven.

A une heure, on apportait du vin que Breuning avait fait venir de Mayence, ce « *Kräuterwein* », préparé avec le suc de plantes agrestes, que les campagnards rhénans croyaient un moyen infailible contre l'hydropisie. Schindler rangea les bouteilles sur la table placée près du lit. Le malade chuchota : « Dommage, dommage. Trop tard. »

C'étaient ses dernières paroles. Il entra en agonie.

Dans une autre maison solitaire, le vieux Zmeskall, cloué à son fauteuil, prit la plume, une de

ces plumes d'oie qu'il avait si souvent taillées pour Beethoven, et, d'une main que l'émotion et l'âge faisaient trembler, écrivait à Thérèse Bruns-vik :

« Notre Beethoven lutte avec la mort. L'hydro-pisie : déjà cinq opérations. Son neveu avait été en prison, maintenant, on en a fait un mousquetaire. L'oncle a élevé le neveu en sacrifiant son calme et sa fortune. »

L'agonie dura deux jours. Le 26 mars 1827, à trois heures, le Styrien Anselme Hüttenbrenner trouva autour du chevet de Beethoven, Breuning, le petit Gérard, M^{me} Beethoven, Schindler, et le peintre Teltscher. Celui-ci se mit à dessiner le mourant. Breuning fit entendre des protestations indignées. Sur quoi l'artiste empochait son livre d'esquisses et partait.

Vers cinq heures, un orage printanier assombrit le ciel. La lueur des éclairs illumina la neige ainsi que le visage du moribond. Un coup de tonnerre le fit sursauter. Il leva la main droite, serra le poing. Puis la main s'abattit, inerte, sur la couverture ; ses paupières se baissèrent à demi. Hüttenbrenner lui ferma les yeux.

Le mort gardait une fière expression de guerrier

trépassé. Le lit frêle semblait ployer sous le poids du cadavre. Au-dessus de son chevet, pendait une petite montre, muette comme le cœur du maître (Pl. 10).

Le lendemain, une scène déplaisante eut lieu dans la chambre mortuaire. Jean Beethoven recherchait fiévreusement les actions de la Banque Nationale. Elles restaient introuvables. Déjà l'ancien apothicaire accablait de ses suspicions les amis présents de son frère : Breuning, Holz et Schindler, quand ce dernier toucha, par hasard, le bouton d'une cassette. Un tiroir secret s'ouvrit. Il contenait des papiers : d'abord, les fameuses actions, puis des feuilles de vélin fanées : les lettres à « l'Immortelle Bien-aimée ».

Le surlendemain, le chirurgien Wagner exécuta l'autopsie du cadavre. Ce barbare défit la peau du front, ouvrit la boîte crânienne, et enleva les os temporaux ainsi que les organes de l'ouïe, afin de les déposer au musée d'anatomie. Après cette opération impie, le peintre Danhauser moula le visage défiguré.

Le 27 mars, les dépouilles de Beethoven furent rendues à la terre. Ce fut un enterrement de deuxième classe, mais auquel l'émoi public donnait un éclat extraordinaire.

Un contemporain, le peintre Stöber, a fixé cette scène dans une aquarelle³ : les hommes courent vers le char mortuaire, tandis que dans les calèches arrêtées, des jeunes femmes à larges chapeaux enrubannés lèvent la main vers le ciel, pour dire un suprême adieu à l'âme qui leur versa tant de douces émotions.

« La mort de Beethoven, mandait Zmeskall à Thérèse Brunsvik, a causé à Vienne une rumeur comme on n'en a pas connue jusqu'ici. Jamais empereur d'Autriche n'eut des funérailles telles que Beethoven...

« Vingt à trente mille hommes l'accompagnaient à sa tombe. Les musiciens les plus éminents, Eybler, premier chef d'orchestre de l'Empereur, Weigl, directeur, Gyrovetz, sous-directeur de l'orchestre du Théâtre et d'autres intimes tenaient les cordons du cercueil couvert de fleurs ; d'innombrables autres musiciens suivaient, en costume de deuil, portant des fleurs et des cierges allumés.

« Les premiers chanteurs du Théâtre exécutèrent le chant mortuaire ; les premiers comédiens de la Cour suivaient, parmi eux Anschütz, qui prononça sur la tombe un discours écrit par Grillparzer.

« C'était un artiste, dit le poète, et tout ce qu'il était, il ne l'était que par l'art.

« Les épines de la vie le blessèrent profondément, et, comme le naufragé se cramponne au rivage, il se jetait dans vos bras, frère sublime de la bonté et de la vérité, consolateur de la douleur, art qui vient d'en haut...

« C'était un artiste, et qui est digne d'être placé près de lui ?

« Du roucoulement de la colombe jusqu'au grondement du tonnerre, de l'emploi subtil des artifices capricieux jusqu'à la terrible limite où la culture se perd dans le chaos des forces tumultueuses de la nature, il a passé partout, et il a tout senti.

« Celui qui viendra après lui ne continuera pas, il devra commencer, car ce précurseur termina là où finissent les limites de l'art...

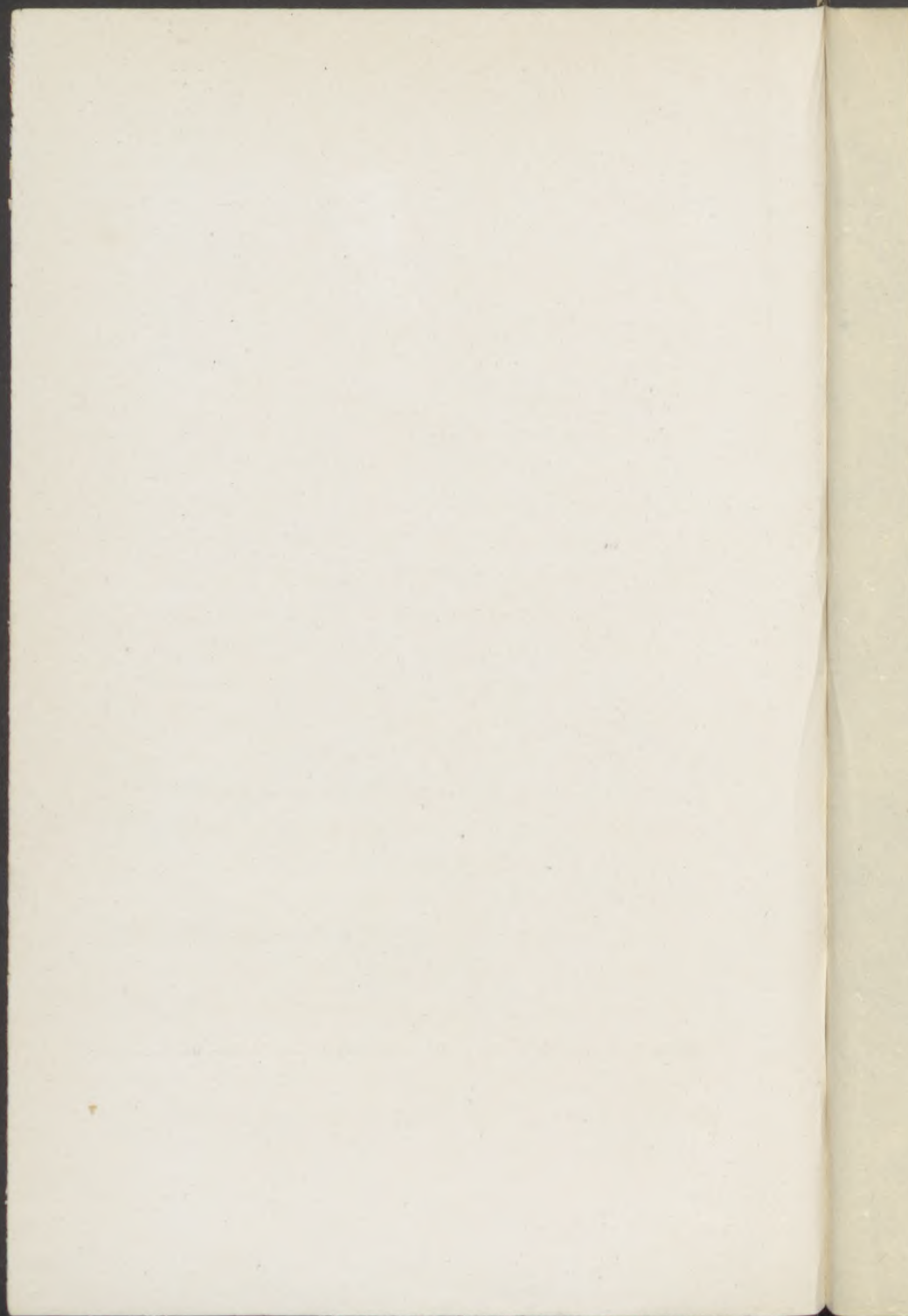
« Il se retira des hommes après leur avoir tout donné et rien reçu d'eux. Il resta seul parce qu'il ne trouva pas d'égal. »

Quelques semaines plus tard, la succession de Beethoven fut dispersée à la criée. Des éditeurs de musique se partagèrent ses papiers, des brocanteurs emportèrent ses hardes. La famille garda une série de portraits. Les amis prirent quelques

menus objets en souvenir du mort. On donna au petit Gérard, en mémoire de son grand ami, un médaillon représentant une svelte jeune fille aux boucles noires : c'était Julietta Guicciardi.



THÉRÈSE BRUNSVIK, L'ANNÉE DE SA MORT, LITHOGRAPHIE DE BARABAS.



ÉPILOGUE

Dans le cimetière de Währing, les saules pleureurs couvraient déjà la tombe de Beethoven, que les comparses de sa grande vie douloureuse continuaient toujours leur route obscure.

Jean-Nicolas porta avec ostentation le deuil de son frère. Dans chaque concert où l'on jouait de ses œuvres, le pharmacien siégeait au premier rang, et applaudissait à tout rompre de ses immenses mains gantées de blanc, qui faisaient la joie des spectateurs.

Charles ne fit pas long feu dans son régiment. Il entra en jouissance de la succession du compositeur, finit par hériter du bien de son oncle Jean-Nicolas, et dépensa ses deniers en jouisseur au petit pied. Une photographie, prise à la fleur de son âge, le représente enveloppé d'une redingote noire, les cheveux rebroussés vers les tempes, l'œil fuyant à l'ombre d'un grand nez sensuel. Les enfants de ce rentier oisif échouèrent dans la petite bourgeoisie, ses petits-enfants tombèrent dans la

pègre. Le dernier des Beethoven, Charles-Jules-Marie, n'avait hérité du grand musicien que l'indiscipline. Il mena une existence errante de vague littérateur à Munich, à Paris, à Londres, sans le talent, mais avec toutes les tares des illustres bohèmes de cette époque. Enrôlé pendant la guerre dans la territoriale autrichienne, il servit de jouet et de souffre-douleur à ses camarades. Il mourut de paralysie en janvier 1918, au lazaret de la garnison de Vienne.

La comtesse Erdödy vivait depuis 1823 à Munich. D'année en année, elle sollicitait le renouvellement de son passeport. En 1828, elle ajoute à sa demande un certificat de son médecin, le Dr Feghelm. Le praticien témoigne qu'elle souffre de douleurs asthmatiques, accompagnées de crachements de sang, enfin d'une sorte de délire ; son système nerveux est entièrement détraqué, et seul l'opium ou d'autres stupéfiants parviennent à l'apaiser ¹.

La dernière nouvelle que l'on a sur la comtesse Erdödy date de 1829 : c'est une sommation de payer 120 florins de taxes arriérées pour ses passeports.

Le comte Gallenberg avait affermé l'Opéra de Vienne. Mais il fit de mauvaises affaires. Son nom

réapparaît constamment dans les archives de la police au sujet de payements en retard ; il adresse des suppliques à l'empereur, d'ailleurs sans résultat, pour demander des secours qui pourraient le tirer de sa détresse.

Faute de réussir à Vienne, il entreprit la conquête de Paris. Déjà en 1822, l'Académie Royale de Musique avait donné son ballet *Alfred le Grand*. En 1835, l'élégant Robert Wenceslas y faisait représenter un nouveau spectacle, lancé avec grand fracas : *Brésilia ou la Tribu des femmes*. M^{lle} Taglioni, l'Amazone amoureuse, dansait en paniers Louis XV, avec des plumes rouges dans sa coiffure ; les Indiennes de sa suite étaient également emplumées de rouge vif. Mais ces artifices ne parvenaient pas à réchauffer le public. Brésilia n'eut que peu de représentations. Son auteur se retira à Rome. Et ce fut là qu'il finit en 1839 sa carrière de compositeur sans inspiration et de Chérubin suranné.

Sa veuve, Julietta, prit de l'âge et de l'embonpoint. Vers 1850 encore, on la rencontrait dans les salons de Vienne. Chaque fois que la conversation se portait sur celui qui lui avait dédié la sonate du « Clair de Lune », la vieille comtesse répondait d'un petit ton de dédain attendri que

Beethoven avait été « son maître de musique », que ce fut un homme aux sentiments élevés, mais qu'il s'habillait fort mal.

Zmeskall survécut de quelques années à son illustre ami. Le 29 juillet 1829, le vieux fonctionnaire déposait son testament à la Chancellerie de Hongrie ; et il y ajoutait un codicille quelques mois avant sa mort, survenue en juin 1833.

Ses dispositions testamentaires témoignent d'une touchante sollicitude pour sa famille, pour ses amis, pour ses domestiques. Il n'oublie personne, jusqu'à sa blanchisseuse et jusqu'à une pauvrese à laquelle il faisait l'aumône. A Thérèse Brunsvik, il lègue de l'argent pour ses œuvres et la prie d'accepter le *Klopstock* dont elle lui avait fait cadeau. Il recommande de communiquer son journal, qui contient les matériaux pour sa biographie, à Joseph de Sonnleitner, qui les remettra, après usage, au doyen de la famille, Joseph de Zmeskall².

Quant à Thérèse, elle avait enfin trouvé son champ d'action. En juin 1828, dans un faubourg de Bude, l'ancienne élève de Pestalozzi ouvrait, sous le nom de « Jardin des anges », une des premières crèches du Continent.

Les années passaient, Thérèse vieillissait. Tout

changeait autour d'elle. C'est en vain qu'elle cherchait à se rattacher aux vivants par son apostolat de charité. Chaque jour, elle s'enfonçait davantage dans la solitude. Bientôt, elle allait rester la dernière survivante de sa génération. Les temps de sa douce jeunesse, les cheveux poudrés, les belles révérences, les quatuors à la lueur des bougies, l'Empire aux échos guerriers et aux gazes légères, le paisible 1830, tout cela s'était éloigné, effacé derrière elle. Que de noms, de figures demeuraient dans sa mémoire, qui, déjà, étaient de l'histoire pour ceux qui l'entouraient ? Que d'autres, dont elle était la seule à se souvenir ?

Mais Thérèse avait trop de courage pour se perdre tout entière dans le passé. Son cœur voulait encore battre avec celui de la jeunesse. L'ardeur, la fougue de cette jeunesse l'effarouchait un peu. On était à la veille de la révolution de 1848. Il y avait autour d'elle une atmosphère de romantisme et de révolte.

Elle avait élevé ses nièces Teleki, filles de Charlotte Brunsvik. L'une, Emma, épousa Auguste de Gerando, homme de lettres français. L'autre, Blanche, vint étudier la peinture à Paris. Blanche rentrait en Hongrie animée d'une admiration pas-

sionnée pour Michelet. Elle ne pensait, elle ne sentait qu'avec le grand historien. Elle continua l'œuvre de Thérèse, mais avec un horizon bien plus vaste. Elle entreprit de donner une éducation libérale aux jeunes filles de la noblesse hongroise. Mêlée à la révolution de 1848, elle fut arrêtée et emprisonnée.

On avait saisi tous ses papiers, entre autres deux volumes du journal de Thérèse, qui venait de passer l'été chez ses nièces. L'auditeur, qui instruisit le procès de Blanche, donna lecture de certaines élucubrations métaphysiques de Thérèse. Alors elle, d'un élan de cœur : « N'est-ce pas, Monsieur l'auditeur, que c'est bien écrit ! »

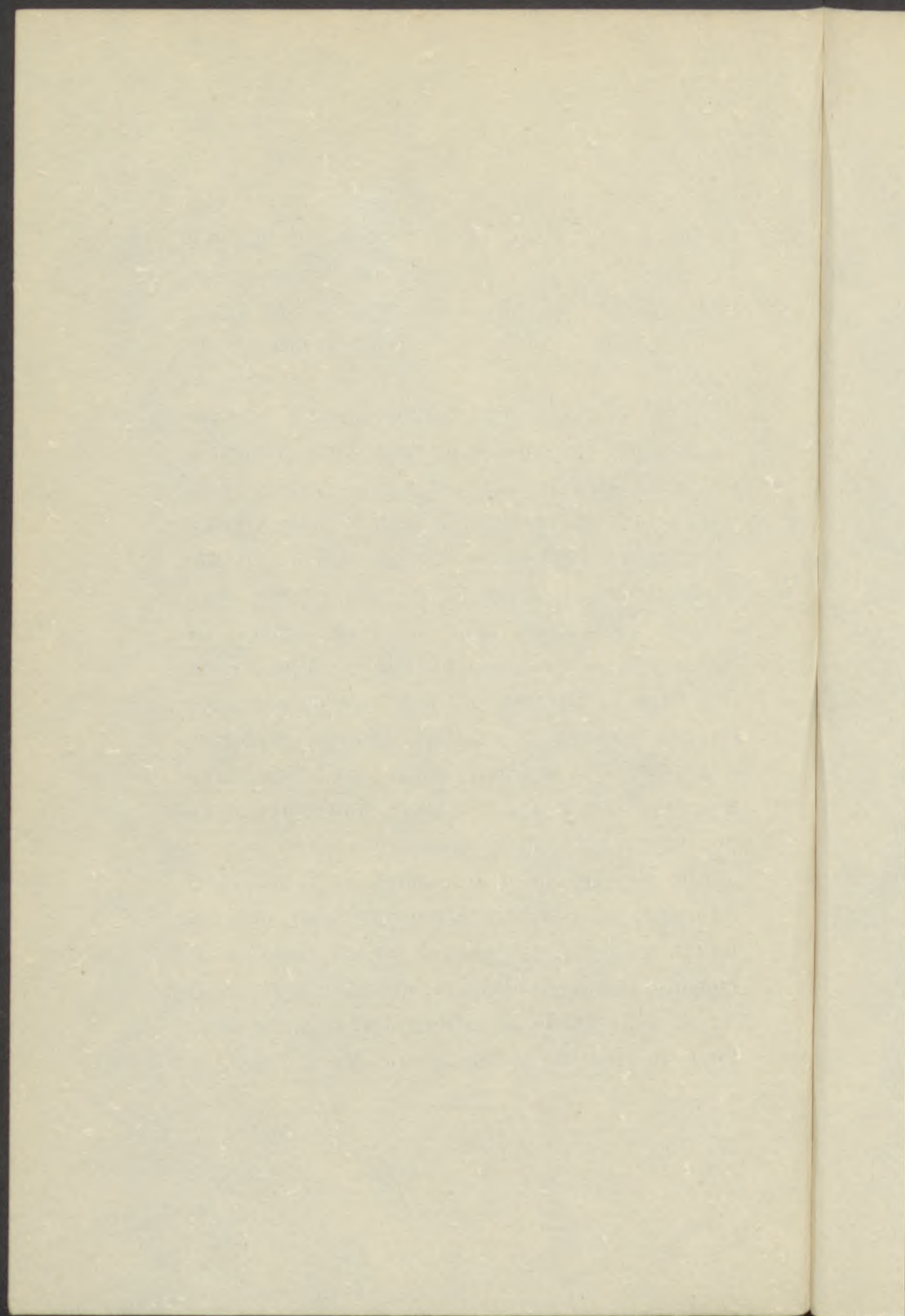
Blanche fut condamnée à dix ans de prison. Dès lors, Thérèse Brunsvik, toutes les fois qu'elle apercevait un factionnaire, sentait monter en elle une haine farouche. La filleule de Marie-Thérèse était devenue révolutionnaire.

Retirée dans un modeste appartement, près de la caserne où elle avait vu s'engouffrer sa nièce et tant d'autres amis, la vieille fille ne vivait que pour ses pauvres. La charité devint sa passion. Toute sa fortune y passa. Elle n'avait plus de ménage. On lui apportait ses repas d'une auberge. Relancée sans cesse par des besogneux, vrais ou

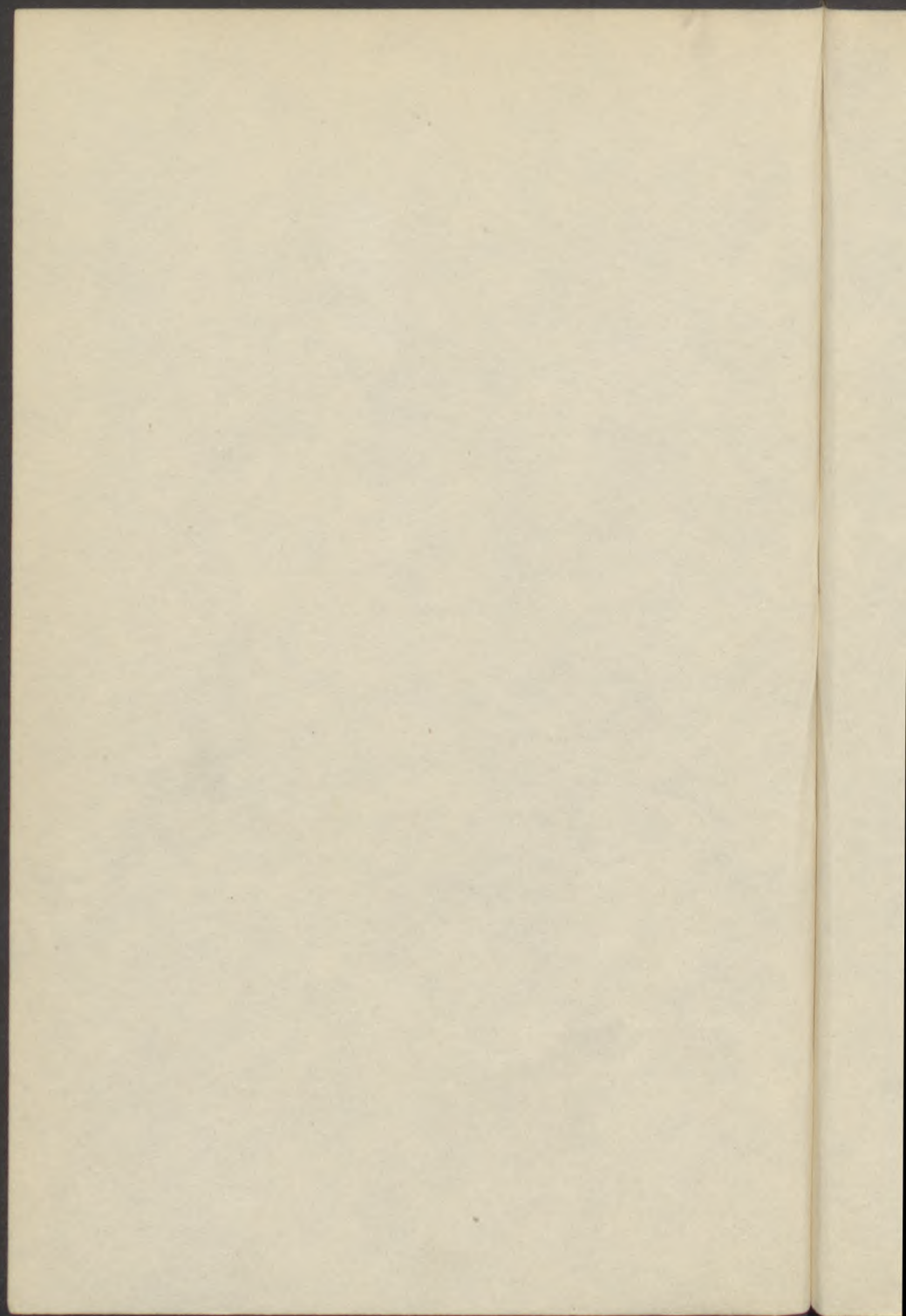
faux, quand elle était à bout de ressources, elle donnait son dîner. Sur la lithographie, que fit d'elle vers 1850 le peintre Barabas, on la voit caressant une orpheline adossée à ses genoux; ses yeux, vieillots, à la lumière brisée, reflètent une grande bonté (Pl. 11).

En été, elle retournait régulièrement à Martonvasar, chez les enfants de son frère François. Petite vieille ratatinée, toujours plus près de la terre qui devait la recueillir bientôt³, elle voyait à peine le ciel sous le feuillage des tilleuls qu'elle avait connus si frêles. Sous ces arbres, dont l'écorce avait senti, jadis, le visage brûlant de Beethoven, songeait-elle quelquefois à lui ? Dans le journal de Thérèse, on ne trouve qu'une seule fois ce grand nom. C'est avec l'écriture tremblante de ses dernières années qu'elle inscrit : « Beethoven a devancé son temps et le nôtre. Son temps ne l'a pas compris. Le Christ sans comparaison. »

Elle alla rejoindre Joséphine, si douce et si humaine, jouet du hasard, qui combla toujours des indignes du don généreux de sa tendresse, et sa cousine, Damigella Julietta, qui se reposait, elle aussi, délivrée de sa misère dorée, après avoir tendu le piège de sa beauté au génie solitaire.



NOTES



NOTES

CHAPITRE PREMIER

1. Baronne du Montet. *Souvenirs*. Paris, 1904. — Thürheim. *Mémoires*, München, 1913.

2. Il existe une silhouette de Beethoven, exécutée en 1786. On trouve sa reproduction, ainsi que celles de presque tous les portraits du maître, dans l'excellent ouvrage de M. Th. Frimmel, *Beethovens Aussere Erscheinung*, München, 1905.

CHAPITRE II

1. Stendhal. *Vies de Haydn, de Mozart et de Metastase*.

2. Procès-verbal d'estimation des livres appartenant à la succession de Ludwig van Beethoven. V. Pièces annexes, 3.

3. D. Nicolaus Zmeskall de Domanovecz, concipista aulicus. Im Bürgerspital, Kapucinerhof. Stiege 9. *Schematismus Regni Hungariae*, Bude, 1798.

4. Carl Friedrich Freiherr von Kubeck. *Tagebücher*. Wien, 1909, I, 4, 11.

CHAPITRE III

1. Les papiers de Thérèse Brunsvik, légués à son neveu, Atilla de Gerando, se trouvent dans les archives de Palfalva. Ces lettres sont tout ce qu'il y a de plus familier, écrites tantôt en allemand, tantôt dans le français qui se parlait alors sur les bords du Danube; nous les publions avec l'orthographe personnelle de leurs auteurs.

En même temps que la correspondance de Thérèse Brunsvik, on trouve à Palfalva le journal de Thérèse de 1810 à 1862, à l'exception des années 1849-50.

Sous le titre *Beethovens unsterbliche Geliebte, das Geheimniss der Gräfin Brunsvik*, M^{me} La Mara publiait, en 1909, une autobiographie de Thérèse Brunsvik écrite quelques années avant sa mort.

Il paraît qu'outre la copie du manuscrit que les arrière-petites nièces de Joséphine Deym ont mis à la disposition de M^{me} La Mara, il existe plusieurs copies ou variantes de ces mémoires. Ainsi celles que possède M^{me} la comtesse Bianca Maldeghen, née Dezasse, à Presbourg. Je dois ce renseignement à l'obligeance de feu Jean Batka, archiviste de la ville de Presbourg. Un autre manuscrit de ces Mémoires appartient à un descendant des Deym, établi en Allemagne.

2. V. Pièces annexes, 2.

3. Dans ses mémoires, Thérèse raconte qu'elles arrivèrent à Vienne « la dernière année du siècle passé en mai », et que Joséphine fut mariée dix-huit jours après. Octogénaire au temps où elle écrivait ses Mémoires, elle confondait les dates. En 1796, elle avait fait imprimer une brochure où elle célébrait en vers allemands les antiques de Deym : *Über Müllers Kunst-Gallerie in Wien, Von einer Kennerin der Kunst*. Wien, 1796. Gedruckt bei Anton Pichler. — Un exemplaire de cet opuscule se trouve dans la bibliothèque de Palfalva. Les événements racontés ci-dessus se passèrent donc entre 1796 et 1799.

5. Sans doute la sonate F. dur. Op. 17.

6. Antoine de Brunsvik avait quatre sœurs : Elisabeth, M^{me} Finta; Suzanne, M^{me} de Guicciardi; Françoise, M^{me} de Révay; enfin Thérèse, épouse de Charlemagne Dezasse, comte de Verneuil, descendant d'une famille française émigrée en Autriche au dix-huitième siècle, établie ensuite à Bohuniez, près de Presbourg. V. Pièces annexes, 2.

7. « Beethoven ne sait plus rien du pari qu'il vous a proposé, écrivait Zmeskall, à François Brunsvik, le 6 septembre 1800. Il a oublié aussi facilement les avanies imaginaires qu'il a souffertes en Hongrie. Ses six nouveaux quatuors, qu'il donnera prochainement à l'éditeur, vous feront plaisir. »

8. Pöstyen ou Pistyan, ville d'eaux au nord de Presbourg, très en vogue à cette époque.

9. Jusqu'ici, la lettre est en français, la suite en allemand.
10. Babette Keglevich avait épousé Erba Odescalchi.
11. Korompa.
12. Ces lettres sont écrites au crayon sur des feuilles de papier vergé. Après la mort de Beethoven, on les trouva dans le tiroir secret d'une cassette. Elles appartiennent aujourd'hui à la bibliothèque de Berlin.
Il me semble que Thayer avait raison de mettre ces lettres à l'année 1801; Kalischer les croyait de 1800. *Ouvr. cit.*, I, 45 et 52.
13. On croyait que Beethoven l'avait composée à l'ombre d'une tonnelle. Rellstab donna à ce chef-d'œuvre le nom de « sonate au clair de lune » : il lui semblait voir resplendir la lune sur le lac des Quatre-Cantons chaque fois qu'il l'entendait.
14. Kalischer, *Ouvr. cit.* I, 127.
15. Waldemar Schweisheimer, *Beethovens Leiden*. München, 1922.
16. On trouvera la traduction intégrale du « Testament de Heiligenstadt » chez Romain Roland. *Ouv. cité*.

CHAPITRE IV

1. On donnait à Joséphine le nom d'amitié de Pepi ou de Pips.
2. On prétend que Lichnowsky aurait essayé de contraindre Beethoven à jouer devant ses invités. Comment attribuer un pareil manque de tact à un seigneur d'une si réelle distinction? Ajoutez à cela, qu'il voyait intimement le musicien depuis dix ans et qu'il devait connaître le caractère indomptable de celui-ci.
3. Archives de Kismarton. C. D. 3449-807.
4. Comptes du château de Kismarton. C. D. 4433-807.
Nota : Dominus Musicus Compositor Beethoven Cum Socio secum allato et famulo a 10 sept. usque 16 ejusdem apud infrascriptum inquarterisatus fuit, in quorum intertentionem et servitium insumpti sunt. Rh. f. 20.
JOSEPHUS BARANYAI, Secretarius.
5. Emeric Teleki.
6. Amateur distingué, qui épousa Juliette Brunsvik.

7. F. H. Kleinheinz allait être par la suite, chef d'orchestre du théâtre de Pesth de 1817 à 1824.

8. Professeur de l'esthétique à la Faculté de Pesth, protégé de la famille Brunsvik.

CHAPITRE V

1. Archives de la police, 2 mars 1814, n° 1044.

2. V. La reproduction dans *Le Menestrel*, 1905.

3. Kalischer. *Beethovens Sämtliche Briefe*. Berlin, 1909. Lettre n° 213.

4. Fürst Hermann Pückler-Muskau. *Briefe*. Berlin, 1874, V, 441.

5. M^{me} du Montet. *Souvenirs* Paris, 1904.

6. « Biedermeier ».

7. Le 11 août 1810. Lettre n° 220.

8. Août 1812. Lettre n° 309.

CHAPITRE VI

1. Un de ces carnets, dont il usa entre 1812 et 1818, a été publié par Nohl, *Die Beethoven Feier*, Wien, 1871, 52.

2. Il n'y a pas une seule lettre de Beethoven parmi les papiers de Thérèse. Or, celle-ci conservait les écrits les plus insignifiants. Avec cela, elle faisait si grand cas du moindre mot de Beethoven qu'elle s'empressait de le copier pour Joséphine.

Vers 1870, Atilla de Gerando, l'héritier de Thérèse, confia pour quelque temps tous les papiers de celle-ci à Minona Stackelberg, qui cherchait dans cette correspondance les souvenirs de sa mère, Joséphine Brunsvik. M^{lle} de Stackelberg accordait une confiance absolue à sa femme de chambre, Vilma Vrasbio, maîtresse d'un certain Gabriel Miskolczy, huissier à la Chancellerie hongroise à Vienne. Mais il paraît qu'un beau jour, le couple s'enfuit en Amérique, dérobant divers objets de valeur, ainsi que des lettres adressées par Beethoven à Joséphine et Thérèse.

3. Archives de la police, 1814, n° 3565.

4. Thayer, dans une lettre adressée au Dr Frimmel, assure que Beethoven, dans sa jeunesse, avait été atteint de syphilis. (Communication de M. le Dr Frimmel.)

Les musicologues et les bâtisseurs de monuments littéraires sont restés muets sur ce sujet. Pourtant, comment comprendre l'évolution morale de l'homme, sans connaître le physique? Ce malheur ne diminue pas Beethoven; au contraire, on admire son héroïsme créateur au milieu de tant de souffrances.

5. Kalischer. *Ouvr. cit.*, I, 311.

6. Thayer. *Ludwig van Beethovens Leben*. Leipzig, 1901, II, 554.

7. La succession de Beethoven comportait environ quatre cents de ses cahiers. Breuning en fit cadeau à Schindler. Celui-ci détruisit une partie et vendit le reste, 137 cahiers, à la bibliothèque de Berlin. M. Walther Nohl a publié les cahiers de 1819-20.

CHAPITRE VII

1. Bertha Koch. *Beethoven-Stätten in Wien und Umgebung*. Berlin, 1912.

2. A Zmeskall, le 23 juin 1817. Lettre n° 666.

3. Thayer rapporte que Beethoven eut deux liaisons avec des femmes mariées. Mais ce puritain exprime sa satisfaction que ces épisodes aient échappé aux « balayeurs littéraires ».

V. Thayer. *Ouvr. cit.*, III, 557.

4. En décembre 1819, l'un des visiteurs de Beethoven inscrit sur son carnet : « N'est-il pas vrai que Charles savait qu'elle couchait avec son amant alors que le cadavre de son frère était encore dans la maison ? » Walther Nohl. *Ouvr. cit.*

5. Archives de la police, 1820, n°s 5722, 5741.

6. Joséphine.

7. V. Goethe. *Annalen oder Tag und Jahresfeste*.

8. Fils d'Antoine Ferdinand Migazzi et de la comtesse Marie Thürheim; né en 1792, il mourut en 1867.

9. Archives de Palfalva.

10. Archives de la police, 1817, 10960.

11. Les dernières phrases de Schindler et de Beethoven sont en allemand.

12. *Aufzeichnungen des schwedischen Dichters P. A. D. Atterbom*, deutsch von F. Maurer, 1867, 206.

CHAPITRE VIII

1. Kalischer. *Ouvr. cit.*, III, 68.

2. Jamais l'enfant n'oublia ces impressions. Cette anecdote fut racontée par ses filles, M^{me} Begas et M^{me} Lövenbruch, à M. Théodore Szanto.

3. Le baron Nicolas Krafft, l'un des fondateurs de la *Société des Amis de la Musique* à Vienne.

4. Vienne, Archives de la police, n° 7498 et n° 8053.

5. D. Nicolaus Zmeskall de Domanovecz, Secretarius Aulicus, una director protocolli. In Bürgerspital, n° 1166. Pfarrhof. Stiege, n° 1100, *Schematismus Regni Hungaricæ*, Budæ, 1824, 238.

CHAPITRE IX

1. Reproduit chez Jean de la Laurencie, *Le dernier logement de Beethoven*. Paris, 1908.

2. La dernière strophe est en allemand. Kalischer. *Ouvr. cit.*, V.

3. L. Rellstab. *Aus meinen Leben*. Berlin, 1861.

CHAPITRE X

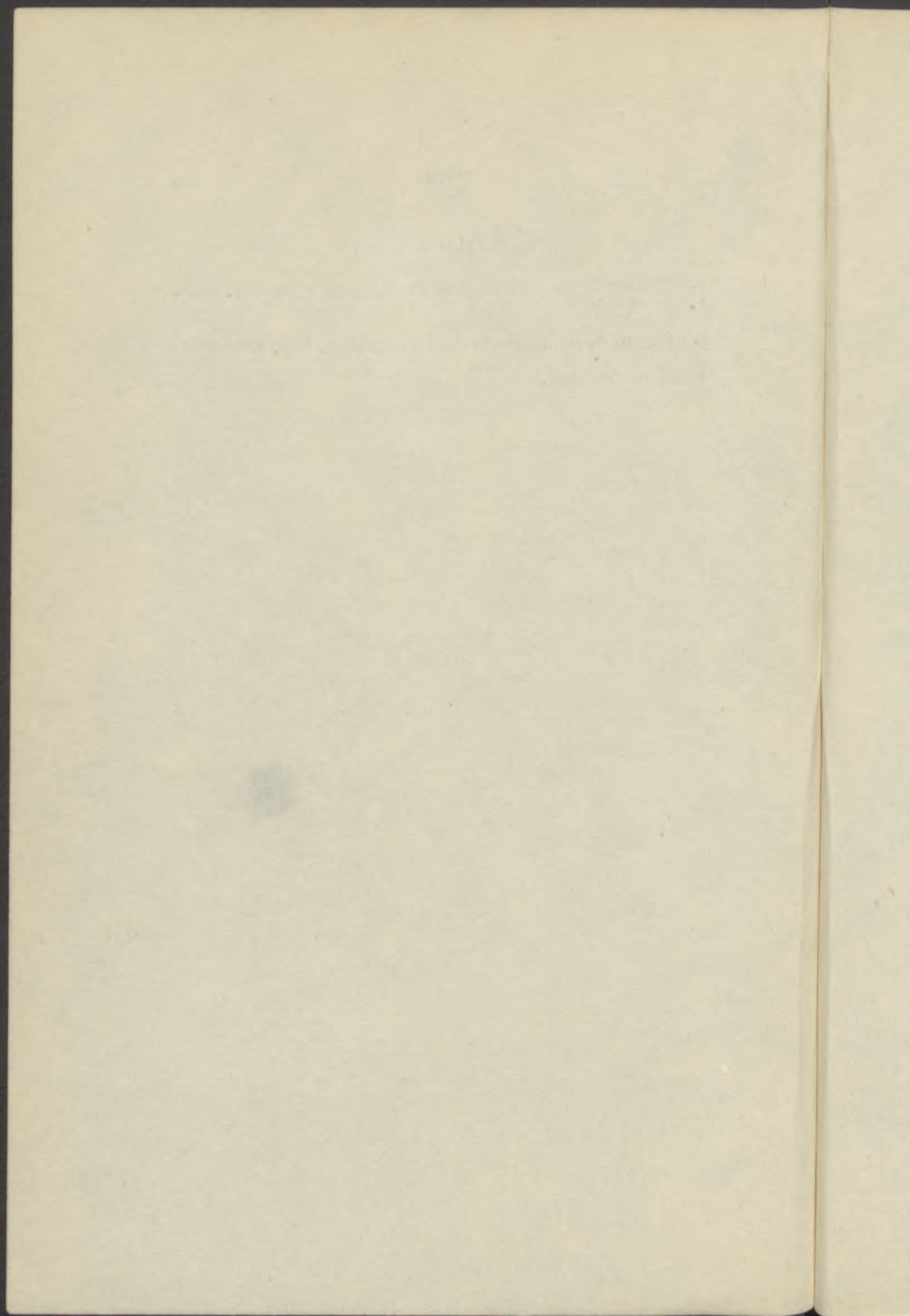
1. Frimmel. *Beethoven Jahrbuch*, München, 1909, II, 378.

2. Kalischer. *Beethoven und seine Zeitgenossen*. Berlin, 1914, IV, 276.

3. Cette aquarelle se trouve dans la maison de Beethoven, à Bonn.

ÉPILOGUE

1. Archives de la Chancellerie de Hongrie, 17386-824. 1891-825.
 2. Archives de la Chancellerie de Hongrie, N. Dep. 334.
 4. En octobre 1865.
-



NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Pour connaître la vie de Beethoven, il convient de consulter d'abord sa correspondance. Celle-ci a été publiée par Kalischer, *Beethovens Sämmtliche Briefe*, Berlin, 1909, et par F. Prellinger, *Beethovens Sämmtliche Briefe und Aufzeichnungen*, Vienne, 1907-1914; l'une comme l'autre de ces éditions sont incomplètes. M. Max Unger prépare une nouvelle édition des lettres de Beethoven.

Les témoignages des contemporains ont été réunis par Friedrich Kerst, *Erinnerungen an Beethoven*. Stuttgart, 1913, 2 volumes.

La plus ample biographie de Beethoven est celle d'Alexandre Wheelock Thayer : *Ludwig van Beethovens Leben*. Berlin, 1866-72; deuxième édition, Leipzig, 1901-1910. W. Thayer, consul des États-Unis à Trieste, rechercha toute sa vie les matériaux pour la biographie du grand compo-

siteur. Mais le consul était un puritain ; cet esprit méthodique et froid ne parvint pas à pénétrer la vie intime de Beethoven. La liste des innombrables ouvrages publiés sur le grand compositeur a été dressée par MM. Kastner et Frimmel, *Beethoven Bibliographie*, Leipzig, Breitkopfe Härtel, 1925. — Voir aussi le *Beethoven-Jahrbuch* de M. Th. v. Frimmel, Vienne, 1908-1909, continué sous le titre : *Beethoven-Forschung*.

En France, on doit de beaux livres sur Beethoven à M. Romain Rolland, *Vies des Hommes Illustres, Beethoven, Cahiers de la Quinzaine*, Paris, 1903, et à M. Vincent d'Indy, *Beethoven*. Paris, Laurens, 1913.

Pour l'iconographie du grand compositeur, v. Théodor von Frimmel, *Beethovens Aussere Erscheinung*. München, 1905, et l'ouvrage illustré de Paul Bekker, *Beethoven*, Berlin, 1911.

PIÈCES ANNEXES

PIGGS ANNEX

PIÈCES ANNEXES

SOUSCRIPTEURS DES PREMIERS TRIOS DE BEETHOVEN

TROIS TRIOS POUR PIANO, VIOLON ET VIOLONCELLE,
DÉDIÉS AU PRINCE LICHNOWSKY, OP. 1.

Mr Franz d'Adlersheim.
M^{lle} Bab. d'Almassy.
Le Comte d'Appony, 6 ex.
La Bar. d'Arnstein.
M^{de} d'Arnstein.
Le Baron de Baaden.
La Comtesse Bassewitz.
Le Général Belleznay.
Le Bar. de Benzel.
Le Comte George Berenyi.
Le Baron de Braun.
Mr de Braun.
Mr Joseph Breindel, 2 ex.
Le Comte Browne, 2 ex.
La Comtesse Browne.
La Comtesse Brunsvik.
M^{lle} Charlotte Chavassieux.
La Comtesse Chominska.
S. E. Comte Csaky, Vice-Chancelier de Hongrie.
La Major de Cuhn.
Le Comte Czernin, 2 ex.

La Comtesse Ant. Cziraky.
La Comtesse Dalton, 2 ex.
Le Comte François Dietrichstein.
Le Comte Maurice Dietrichstein.
La Comtesse d'Erdödy, née Comtesse Herberstein.
S. E. Le Comte Ios. Erdödy, 3 ex.
Le Prince Nic. Esterhazy, 3 ex.
La Comtesse Ios. Esterhazy.
Mr de Franck.
La Comtesse Fries, 2 ex.
Le Landgrave Fürstenberg.
Le Marquis de Gavre.
Lady Gilford, née comtesse Thun.
Le Prince Grassalkowitz, 3 ex.
Le Conseiller de Greiner.
La Comtesse Hallberg, née Comtesse Lichnowsky, 2 ex.

- Le Général Comte Louis Harrach.
 La Comtesse Ernst Harrach, née Comtesse Dietrichstein.
 Le Comte de Hardenberg, envoyé de Hannover.
 La Comtesse Hatzfeld, née Comtesse Ziérotin, 2 ex.
 Le Comte de Haugwitz.
 Mr de Held.
 Le Comte de Herberstein Moltke M^{lle} de Henikstein.
 La Comtesse Ernst Hoyos.
 Mr Paul Hulf, à l'Académie du Génie.
 Le Comte Etienne Illeshazy.
 S. E. La Comtesse de Kageneck.
 La Comtesse Karolyi, née Comtesse Waldstein.
 S. E. Le Comte Keglevich.
 La Comtesse Kinsky, née Comtesse Dietrichstein, 3 ex.
 Le Comte Kvnigl.
 M^{lle} Kurzbeck, 2 ex.
 La Baronne de Lang.
 Le prince Lichnovsky, 20 ex.
 La Princesse Lichnovsky, née Comtesse Thun, 3 ex.
 Le Comte Maurice Lichnovsky, 2 ex.
 La Comtesse Hen. Lichnowsky, 2 ex.
 Le Prince Charles de Liechtenstein.
 Le Prince S. W. de Liechtenstein.
 La Princesse Liechtenstein, née Comtesse Manderscheid.
 La Princesse Liechtenstein, née Comtesse Fürstenberg.
 La Princesse Antoinette Liechtenstein.
 Le Prince de Ligne.
 Mr de Lischke, 12 ex.
 M^{lle} Ther. de Lischke.
 Le Prince Lobkowitz.
 Lord Longford.
 S. E. Le Baron de Margelik.
 Le Comte Marschall.
 Mr Mentzl.
 S. E. La Comtesse Metternich. M^{me} de Nevery.
 S. E. Le Comte Ogynsky.
 Le Bar. Ladis. Orczy.
 Le Prince de Paar.
 S. E. Le Comte Palfy, Chancelier de Hongrie.
 S. E. La Comtesse Pergern, née Comtesse Groschlag.
 Le Bar. de Podmaniczky, 4 ex.
 Le Prince de Poniatowsky.
 Le Bar. de Puffendorf.
 S. E. Le Comte Rasoumoffsky, Ambassadeur de Russie.
 S. E. La Comtesse Rasoumoffsky, née Comtesse Thun, 2 ex.
 M^{me} de Riez, 3 ex.
 Le Comte de Salmour.
 La Comtesse de Sauer, née Heissenstein.
 Mrs Savnders, 2 ex.
 Mr de Schönfeld, Seigneur de Tarnova.
 Mde de Schönfeld.
 Le Prince Schwarzenberg.
 La Princesse Schwarzenberg, née Princesse d'Aremberg, 3 ex.

- La Princesse Schwarzenberg,
Douairière.
Mde de Schwingenschuh.
Mr de Scio.
La Bar. de Sebottendorf.
Mr de Selliers.
Mr de Siche, pour Troppau,
6 ex.
Le Bar. de Specht.
M^{lle} Ther. de Stettner.
Le Bar. de Stroganoff, 6 ex.
M. de Stuard.
S. E. le Baron Van Swieten,
3 ex.
Le Comte Rodolphe de Taaffe,
10 ex.
Lord Templetown.
Mr Jean Thaut.
S. E. Le Comte de Thun.
S. E. La Comtesse de Thun,
née Comtesse d'Uhlefeld,
2 ex.
S. E. La Comtesse de Thun, née
Comtesse Kolowrath, pour
Prague, 22 ex.
La Comtesse Tischkiewitz, née
Princesse Poniatowsky.
Le Prince Troubetzkoï.
Mde de Tschoffen.
Le Comte Vaudreuil.
Mde de Wambold, née de Hon-
graben.
Le Comte Michel Wielhorsky.
Le Bar. Raym. de Wetzler,
3 ex.
Le Comte Rodolphe Wrba,
3 ex.
S. A. S. La Princesse Würtem-
berg, née Princesse Crato-
riska.
Le Bar. Jos. Zoïs.
Mr Nic. de Zorkovics.
La Comtesse Zichy, née Com-
tesse Pallfy.
-

TABEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE BRUNSVIK

ANTOINE 1^{er} BRUNSVIK, obtient en 1775 le brevet de comte Anne d'Adelfy.

ANTOINE II		JOSEPH † 1827		ELISABETH		SUZANNE		CATHERINE		FRANÇOISE	
ANNE DE SEEBERG † 1830				Colonel		Fr. I.		Comte		Paul de Revay	
		Julie Henriette		Finta		Guicciardi		Charlemagne.			
Marie-Thérèse		Charlotte		† 1802				Dezasse			
1776-1861		1779-1821		Cte Forray		Cte Choteck					
		Cte Emeric Teleki									
		Blanche									
		Emma									
		M ^{me} A. de Gerando									
Sidonie Justh		Cte Jos. Deym									
		Epouse 1840 à Strigonie									
		Christophe Stackelberg									
Marie		Gejza									
1832-1902		1834-1899									
		Minona † 1897									

1. Marie-Joséphine Deym
2. Séraphine Siegl

JULIETTA
née à Trieste, 23 novembre 1784.
épouse le 3 novembre 1803
le C. WENCEL ROBERT GALLENBERG
1783-1839

RAPPORTS DE POLICE SUR JOSEPHINE BRUNSVIK

Le 30 juin 1815, le baron Hager, Ministre de la police, ordonnait à trois espions de se renseigner discrètement sur la situation domestique et financière de Josephine Stackelberg. Voici la réponse d'un de ces personnages, qui signait J.-J., et qui n'était autre qu'un Conseiller municipal de Pesth, Hoffmann :

« Selon des renseignements dignes de foi, la fille de la comtesse douairière Brunsvik, et la douairière elle-même, ont entrepris un voyage à Vienne pour arranger les affaires financières embrouillées de la comtesse Stakelberg. Ladite comtesse a vécu quelque temps tantôt sur la terre de son frère, située à quatre lieues de Bude, nommée Martonvasar, tantôt à Bude chez sa mère, ayant pour toute subsistance, elle et les trois enfants Deym, les dons de celle-ci.

« Il paraît qu'auparavant, elle a vécu largement avec son mari, le comte Stakelberg, sur une terre en Moravie, achetée grâce à l'héritage de son premier mari, le comte Deym. Ils ont dilapidés ensemble toute la fortune Deym, par là, ce n'est pas seulement eux et leurs enfants qui sont tombés dans une situation excessivement pénible, mais encore ont-ils mis dans un grand embarras le frère de la comtesse, qui s'était porté garant pour une dette de 5 000 ducats.

« La moralité de cette comtesse ne semble pas jouir d'une renommée avantageuse, et on prétend que l'on ne peut pas l'absoudre d'avoir donné la cause des querelles conjugales.

12 juillet 1815.

« J.-J. »

Les rapports des deux autres espions sont conformes à celui du conseiller municipal.

Vienne, Archives de la Police, 7, I, 2828, 1815.

L'INVENTAIRE APRÈS DÉCÈS DE BEETHOVEN¹

Inventaire et estimation judiciaire de la succession M. Ludwig van Beethoven, compositeur, décédé le 26 mars 1827, après testament, au n° 200 de l'*Alservorstadt*. Durée des vacations : 8 jours.

ESPÈCES :

Trouvé après le décès *de cujus* :

	MONNAIE CONVENTIONNELLE fl.	VALEUR VIENNOISE fl.
Billets de banque	12 115	»
Bons de rachat	»	600
TOTAL	12 115	600

dont il a été remis 650 florins de M. C. au tuteur du neveu mineur, M. le Conseiller de Breuning, pour frais d'enterrement et autres débours, ce qui réduit le total des fonds déposés à 625 fl. de M. C. et 600 fl. de V. V.

ACTIONS DE BANQUE :

Une action de la Banque Nationale Privilegiée d'Autriche, n° 2, A. Fol. 3099, du 13 juillet 1819, avec coupons n° 28624, au nom de Ludwig van Beethoven, au cours du 26 mars 1827, jour du décès, suivant :

	M. C.
Bulletin de la bourse A.	1.063
<i>A reporter</i>	1.063

1. *Landesgericht*, Vienne, F. 2 $\frac{1610}{827}$.

<i>Report</i>	1.063
Y compris 8 coupons du 1 ^{er} semestre 1827, une n ^o 3, A. Fol. 3099, codem, avec coupons n ^o 28625, au nom du même, y compris 8 d ^o du d ^o	1.063
Une d ^o n ^o 4, A. Fol. 3099 d ^o , codem, avec coupons n ^o 28626, au nom du même y compris 8 d ^o du d ^o	1.063
Une d ^o n ^o 5, a. Fol. 3099, d ^o codem, avec coupons n ^o 28627, au nom du même y compris 8 d ^o du d ^o	1.063
Une d ^o n ^o 6 a. Fol. 3099, d ^o eodem aux coupons n ^o 28628, au nom du même.	1.063
Une d ^o n ^o 7 a. Fol. 3099, d ^o codem avec coupons n ^o 28629 au nom du même y compris 8 coupons du d ^o	1.063
Une action de la Banque Nationale Priviligée d'Au- triche, n ^o 8 Fol. 3099 d ^o 13 juillet 1819, avec cou- pons n ^o 28630, au nom de Ludwig van Beethoven pr. y compris 8 coupons du 1 ^{er} semestre 1827	1.063
TOTAL.	<u>7.441</u>

RENTES ÉCHUES

fl. c.

Du Trésor secret de S. M. J. et R. sur la caisse particulière de S. A. I. Son éminence Archi- duc Rodolphe, pour son annuité de 600 fl. de M. C. du 1 ^{er} au 26 mars 1827.	43	20
Sur la caisse du prince Lobkowitz à Vienne, pour son annuité de 700 fl. V. V. ou fl. M. C. un revenu échu de.	66	53
Sur la caisse principale du prince Rodolphe Kinsky, à Prague, pour son annuité de 1200 fl. V. V. ou 480 fl. M. C.	34	50
TOTAL.	<u>144</u>	<u>53</u>

OBJETS PRÉCIEUX

Une bague ovale avec émeraude, brillants et roses	90	00
1 médaille d'or à l'effigie de Louis XVIII du poids de 41 (onces)	164	00
1 montre d'argent à minutes.	8	00
1 grande cuillère d°, pesant 10 1/2 demi-onces.	10	30
1 louche d°, pesant U 1/4 demi-onces.	4	15
8 cuillères à bouche d°, pesant 27 1/2 demi-onces	27	30
5 cuillères à café d°, pesant 4 1/2 demi-onces	4	30
1 salière, pesant 5 3/4 demi-onces	5	45
TOTAL.	313	50

Les espèces, actions de Banque, objets précieux ci-dessus mentionnés ont été déposés entre les mains de la justice pour être vendus aux enchères publiques.

HARDES ET LINGE

2 habits drap, 2 spencer, 2 redingotes, 1 manteau drap bleu	15
16 pantalons et gilets divers	6
2 chapeaux, 6 paires de bottines, 3 bretelles, 6 rasoirs, 2 petits pistolets, 1 canne ordinaire, 1 robe de chambre	6
14 chemises et 20 chemises, 20 mouchoirs et foulards, 18 paires de chaussettes, 8 chemises de nuit, 14 caleçons, 6 bonnets de nuit	40
TOTAL.	37

LINGE DE MAISON ET MOBILIER

2 nappes, 10 serviettes, 10 essuie-mains	4
6 draps de lit, 4 taies d'oreiller, 2 lits en bois dur, garnis de paillasses, 4 matelas, 7 coussins, 1 courtepointe, 3 vieilles couvertures en piqué, 1 grosse couverture ordin.	12

Dans la première chambre :

4 petites tables en bois dur, 8 sièges en cuir	4
3 commodes à tiroirs, 1 table de nuit, 2 étagères en bois blanc, 1 écran de poêle, 1 pupitre à écrire . .	6
1 glace à cadre doré, 2 stores de fenêtre, 2 cassettes .	2

Dans la deuxième chambre :

2 vieilles tables, 2 vieux sièges, 1 secrétaire en bois dur, 1 armoire à battants, 1 table de nuit, 5 planchettes en bois blanc, 1 store de fenêtre.	6
--	---

Dans la troisième chambre :

1 fauteuil Voltaire en cuir, 1 vieux sofa, malles, 2 stores.	4
--	---

Dans la cuisine :

14 pièces, assiettes en porcelaine, un peu de vaisselle en faïence, 1 tasse en métal, quelques verres, bouteilles et cruches.	4
4 bougeoirs en laitôn, 1 mortier d°, 1 bassine à laver en cuivre, 1 rotissoire, ustensiles divers en fer-blanc, batterie de cuisine ordinaire	6
Métronome de Melzel.	8
1 piano forte de Sohn Broadwood et fils, de Londres, en acajou.	100

TOTAL 156

INSTRUMENTS

1 violoncelle Pierre Guarneri	40
1 alto Vincent Reschner	10
1 violon Joseph Guarneri	16
1 d°, de Nicolas Amati	12
TOTAL	<u>78</u>

MUSIQUE

Estimation suivant le procès-verbal joint au p. v.
de licitation 480 fl. 38

LIVRES

Estimation suivant le procès-verbal joint au p. v.
de licitation, s'élevant à 45 fl. 50 cr. V. V., soit
monnaie en M. C. 10 fl. 20

En résumé, la succession inventoriée s'élève à un total de
neuf mille huit cent quatre-vingt-cinq florins, treize R. de
conventionnelle, et six cents florins de V. V.

Se distribuent comme il suit :

	M. C.	V. V.
Espèces	1.215	600
Actions de la Banque	7.441	
Rentes connues à échéance	144 fl. 53	
Objets précieux	314 fl. 30	
Hardes et linge	37	
Linge de maison et mobilier	156	
Instruments	78	
Musique et manuscrits	480 fl. 30	
Bibliothèque	18 fl. 20	
TOTAL	<u>9.885 fl. 13</u>	<u>600</u>

En foi de quoi, les soussignés ont clos le présent état.

Vienne, le 4 octobre 1827.

Dr BACH, m. p. Curateur;
 Jacob HOTSCHER, m. p. Hofconcipist d. e. R. en qualité
 de tuteur du mineur Carl Van Beethoven et de Témoin;
 Jos. Léop. KREMBS, en qualité de témoin;
 Franz HORNY, m. p.
 Ferd. PRONSTETTER, m. p.
 Ignace SCHLEICHER, m. p. commissaire aux scellés;
 Franz DEIMMEL, m. p. expert en bijouterie;
 G. et Ferdinand LEICHT, m. p. experts en horlogerie.
 Tobias SPANNIGEL, m. p. expert en effet d'habillements;
 Seb. ZIMMERMANN, m. p.
 Martin Stross, m. p. expert en lutherie.

Procès-verbal d'Estimation des livres appartenant à la
 succession de M. Ludwig Van Beethoven, compositeur, Alter-
 vorstadt, n° 200, en date du 5 mai 1827¹.

Présents :

M. Ferd. Prandstetter, secrétaire municipal, M. Ign.
 Schleicher, commissaire municipal aux scellés.

Numéros.	Titres des ouvrages.	Estimation en V. V.
1	Sailer, Épis d'or de la Vérité et de la Vertu. Testa- ment de Christian à ses chers fils, g. 8°, Gräts, 819.	10
2	Kant, Histoire naturelle et théorie du firmament, g. 8°, Zeitz, 798.	5
3	Forkel, Littérature universelle de la musique, g. 8°, Leipzig, 792.	30
* 4	Seume, Promenade à Syracuse en l'an 1802, g. 8°, Brunswick, 803	1 »

1. Landesgericht, Vienne, 5, 27. A. 844.

Numéros.	Titres des ouvrages.	Estimation en V. V.
* 5	Apocryphes, g. 8°, 811	20
7	Thomson, Les saisons, en jambes allemands, par Harries, g. 8°, Setona, 796	15
* 8	Kotzebue, De la noblesse.	5
9	Hufeland, Aperçu des sources minérales d'Alle- magne, 8°, Berlin, 815.	10
10	Lichtenthal, Idées sur l'hygiène à l'usage des habi- tants de Vienne, 8°, Vienne, 810	5
11	Sailer, Petite Bible à l'usage des malades et des mourants, 8°, Sratz, 819	5
12	Streckfuss, Poésies, 8°, Vienne, 804, Bouterweil, Poésies, 8°, Reutlingen, 803.	5
13	Schenk, Album de poche pour les baigneurs de Baden, avec gravures, 8°, Vienne, 805.	10
14	Fergar, Petit manuel de poésie, 12°, Pesth, 823	5
* 15	Müller, W. Chr. Paris au Zenith, 8°, Brême, 816.	5
* 16	Fessler, Considérations sur la Religion et sur l'Eglise, 3 v., Berlin, 805	1 »
17	La Fontaine, Fables choisies, 8°, Vienne, 805	5
18	Gaal, Poésies, 8°, Dresde, 812	5
19	Peucer C. Commentarius de praecipuis generibus divinationum, 8°, Wittembergae	5
20	Tiedge, Urania, 8°, Halle, 808	10
21	Tiedge Elégies et mélanges poétiques, 8°, Halle, 806.	20
22	Rammler, OEuvres poétiques, 12°, Vienne.	20
23	Thomas à Kempis, Imitation de Jésus-Christ, 16°, Reutlingen	5
24	Matthison, Anthologie lyrique, 16 volumes, 12°, Zurich	11.30
25	Goethe, OEuvres complètes, 24 v. dont plusieurs en double, 8°, Vienne, 811	2
26	Schiller, OEuvres complètes, édition de poche de Gatz, 210 divers et 3 fascicules à gravures.	1

PIÈCES ANNEXES

205

Numéros.	Titres des ouvrages.	Estimation en V. V.
27	Campe, Récits pour l'enfance, 20 v., 42°, Vienne.	45
28	Klopstock, Œuvres, v. 1, 2, 4 à 8, 8°, Troppau, 785.	10
29	Hölty, Poésies, 12°, Vienne, 815	20
30	Nägeli, Couronne de Chants, 8°, Zurich, 825 . .	20
31	Hainse, Linz et ses environs, 8, Linz, 812	5
32	Weissenbach, Mon voyage au Congrès, 8°, Vienne, 816.	5
33	Seckendorff, Prométhées, 6 cahiers, 8°, Vienne, 808.	20
34	Bode, Guide pour l'étude du ciel étoilé, avec gra- vures, 8°, Berlin.	1
35	Kalirroë, Tragédie, 8, Leipzig, 806. Polydos, tra- gédie, 8°, Leipzig, 804.	20
36	Cäcilia, gazette pour le monde musical; fasc. 1 à 17, 19 à 22, 8°, Mayence, 824-26	2
37.	Un lot de grammaires italiennes.	20
38	Guthrie et Grey, plusieurs parties séparées de l'histoire universelle. Shakespeare, Théâtre. Cice- ron, epistolae, avec notes et traduction alle- mande. Plutarque, Biographies, ainsi que de nombreuses brochures en fort mauvais état . .	4
39	Meissner, Esquisses, fasc. 3 à 10, 8°, Carlsruhe, 782, Klopstock, Œuvres, 11 à 15, 12°, Vienne. .	2
40	Journal musical de Berlin, fascicules de plusieurs années, fascicules de vieux journaux scienti- fiques, 5°.	1
41	Etrennes à la jeunesse, Zurich, 1812-1818, 1821- 1824, avec de nombreuses gravures et planches de musique, 4°, Zurich.	2
42	Burnet, Ch. A. général History of music., 4 v., 4°, London, 789, belle reliure	15
43	Matthieson, Le parfait Chef d'orchestre. — Mar-	

Numéros.	Titres des ouvrages.	Estimation en V. V.
	purg, Traité de la fugue. — Missale Romanum, folio, Venetiis, 770	45
44	Bible (La Sainte), trad. en français, le latin à côté, avec cartes géographiques et figures, 3 v. folio, Liège, 742	5
	TOTAL en V. V. F.	<u>45.50</u>

Ferd. Prandstetter;

S. M. Franz. Joseph Rötzl, expert-juré en librairie;

Ignace Schleicher, commissaire aux scellés;

Chr. Gottfr. Kaulfuss, expert-juré en librairie.

Omissis deletis admittuntur, et les volumes biffés, après examen, comme interdits par la Censure, devront être versés au dépôt officiel.

Pour l'Administration J. et R. de la Librairie.

STUCKLY.

Le 6 juin 827.

Tous les volumes biffés sur la liste ci-dessus ont été effectivement versés au dépôt. Vu et Certifié.

Le 5 septembre 827.

Pour l'Administration J. et R. de la Librairie.

STUCKLY.

1. Nous avons marqué les volumes biffés d'un astérisque.

TABLE DES PLANCHES

PLANCHE	1. Thérèse et Josephine Brunsvik, miniature conservée au château de Palfalva	33
—	2. Julietta Guicciardi	49
—	3. Le comte Joseph Brunsvik, lithographie d'Eybl.	65
—	4. L'Hôtel des Arts	81
—	5. Portrait de Beethoven, peint pour François Brunsvik par Neugass. Appartient à M ^{me} Hugo Finaly, à Florence.	97
—	6. La comtesse Josephine Deym.	113
—	7. Julietta Guicciardi, buste en plâtre, par Schweicklé; Maison de Beethoven, Bonn.	129
—	8. François Brunsvik et sa femme, par Heinrich.	145
—	9. Beethoven, par Waldmüller	153
—	10. Beethoven sur son lit de mort. Dessin de Teltscher. Collection de M. le Dr. Heyman, Vienne	161
—	11. Thérèse Brunsvik, l'année de sa mort, lithographie de Barabas	169

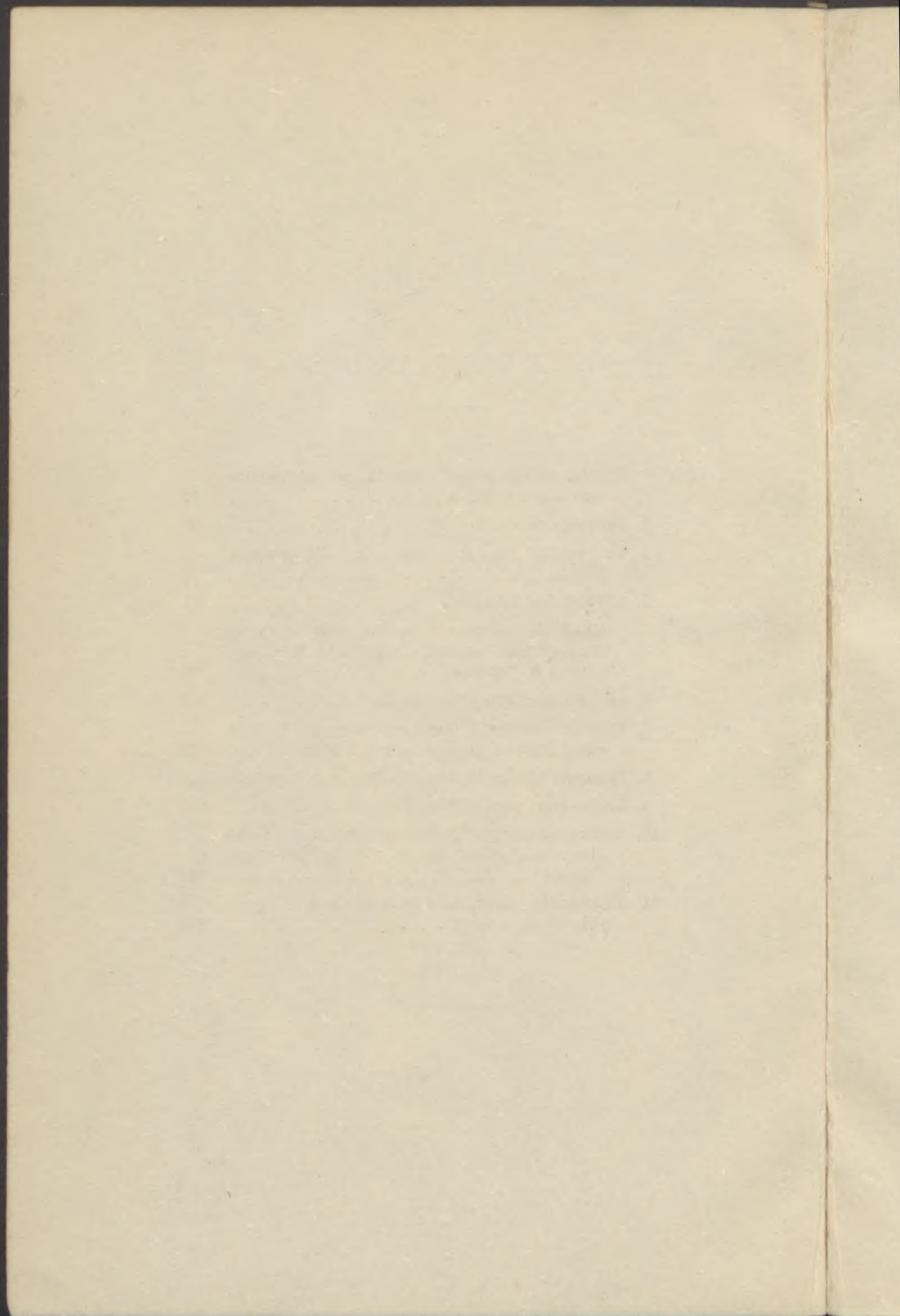


TABLE DES MATIERES

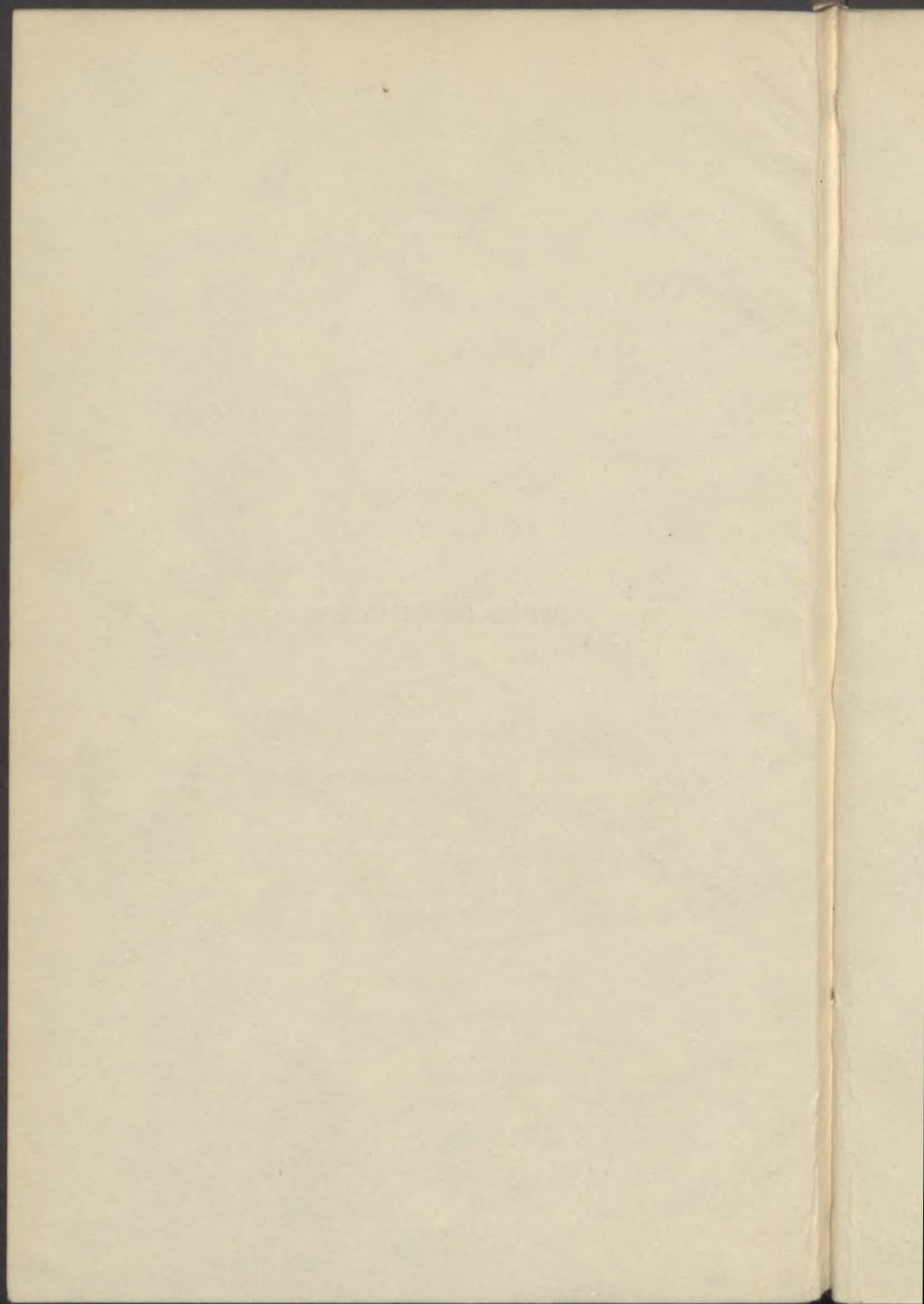


TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	1
------------------------	---

CHAPITRE PREMIER

L'ORGANISTE DE BONN

Sur la route de Vienne. — La souche de Beethoven. — Son enfance. — Ferdinand Waldstein. — Premier voyage à Vienne. — Retour précipité. — Beethoven soutien de famille. — Le Rhin. — Rêveries de jeunesse. — Son premier portrait. — Retour à Vienne	2
---	---

CHAPITRE II

UN GRAND HOMME DE PROVINCE DANS LE MONDE

Au palais Lichnowsky. — La Société de Vienne. — Les trois générations. — Etroitesse de la vie publique, douceur de la vie privée. — Mélomanie générale. — Esterhazy, suzerain d'Haydn, Lichnowsky, ami de Beethoven. — Son éducation allemande, ses idées « romaines ». — Il est l'antipode du pique-assiette. — Son seul confident dans le monde : Zmeskall. — <i>Adélaïde</i> met Beethoven en renom. — Son autorité dans les salons de Vienne. — Son mépris de la licence. — Il aspire à une grande passion.	11
---	----

CHAPITRE III

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

La famille Brunsvik. — Thérèse et Joséphine élèves de Beethoven. — Joséphine mariée au comte Deym. — <i>L'hôtel des Arts</i> . — Arrivée de Julietta Guicciardi. — L'été à	
--	--

Korompa. — Premières atteintes de surdité. — Beethoven admiré et choyé. — Julietta à Vienne. — Robert-Wenceslas Gallenberg. — Second été à Korompa. — L'immortelle bien-aimée. — Projets de mariage. — Retour à Vienne. — Rupture. — Maladie et détresse morale. — Le testament de Heiligenstadt. — Julietta épouse le comte Gallenberg . . . 25

CHAPITRE IV

JOSÉPHINE, LA CONSOLATRICE

Les soirées de l'*Hôtel des Arts*. — Mort de Deym. — Projets de voyage à Paris. — Beethoven et le Premier Consul. — Brouille avec Lichnowsky. — La messe pour la princesse Esterhazy. — Mécènes de Beethoven à Vienne : Razoumowski, Lobkowitz, l'archiduc Rodolphe. — François Brunsvik et ses sœurs les amis préférés de Beethoven. — Le roi de Westphalie lui propose le poste de maître de chapelle. — L'archiduc Rodolphe, les princes Kinsky et Lobrowitz offrent une rente viagère au compositeur pour le retenir à Vienne. — La comtesse Erdödy. — Voyage de Joséphine. — L'Inconnu. — Mariage de Joséphine avec Christophe Stackelberg 57

CHAPITRE V

ESSAIS D'ÉTABLISSEMENT BOURGEOIS

La Maison Pasqualati. — Vie laborieuse de Beethoven. — Projets matrimoniaux. — Vulgarité de ses belles-sœurs. — La « deuxième société ». — La famille Malfatti. — Beethoven épris de Thérèse Malfatti. — Sa demande est repoussée. — Vie frivole et gêne de Julietta Gallenberg. — Beethoven passionné d'argent. — Son tendre enthousiasme pour Bettina Brentano. — Les causes qui vont le condamner à vivre à l'écart des hommes. 81

CHAPITRE VI

L'INTERMÈDE MONDAIN

La taverne au *Vase de fleur*. — Opinions politiques de Beethoven. — La banqueroute de l'Etat atteint ses finances. — Nanette Streicher. — Le prince Lichnowsky dans l'anti-

chambre. — Le Congrès de Vienne. — *La Bataille de Vittoria*. — Vogue de Beethoven. — Ses succès en Angleterre. — Charles Neate. — Incendie du palais Razoumowski. — Fin des succès mondains du compositeur. — Julietta à Vienne. — Triste destinée de Joséphine. — Isolement de Beethoven. — Les progrès de son mal. — Le Dr Bertolini. — Le solitaire devant la cage aux lions. — Pressentiments mélancoliques

99

CHAPITRE VII

ISOLEMENT ET INFIRMITÉ

Infirmité et impatience de Beethoven. — Ses changements de logis. — Embarras domestiques. — Son goût pour les bibelots. — La statue de Brutus. — Beethoven court la campagne. — Dernière passion. — Projets de voyage. — Surdité complète. — Son âpreté au gain. — Les actions de la Banque Nationale, destinées à son neveu. — Procès de Beethoven pour la tutelle de celui-ci. — Le tribunal somme Beethoven d'exhiber ses titres de noblesse. — L'affaire transmise au tribunal pour la tutelle des roturiers. — Colère de Beethoven. — Le drame de la comtesse Erdödy. — Mort de Joséphine. — Le sort de Thérèse, son amour pour Louis-William Migazzi. — Julietta. — Les confidences de Beethoven. — Derniers accords de sa passion. — La surdité le condamne à renoncer au béton de chef d'orchestre. — Il passe pour un « type » de Vienne. — Les dessins le représentant au cours de sa promenade. — La maison du p  cheur    Nussdorf

111

CHAPITRE VIII

L'HOMME A LA STATUE DE BRUTUS

Beethoven gagne son procès. — Charles Beethoven. — La famille du grand homme. — D  go  ts et afflictions. — Mort du compositeur de la Cour. — Beethoven et François I  r. — G  ne financière du musicien. — La souscription pour la *Missa Solennis*. — Le portrait de Waldmüller. — Progrès de la maladie. — La dernière sonate. — Le chevalier de Parmentier. — Carl Maria Weber    Baden. — Rossini homme du jour. — Les derniers amis de Beethoven. — La com-

tesse Erdödy s'expatrie à Munich. — Correspondance de Thérèse Brunsvik et de Zmeskall. — La première audition de la <i>Missa Solennis</i> et de la <i>Neuvième Symphonie</i> . — L'invitation de la <i>Société Philharmonique</i> . — Le goût de la retraite. — Projets de compositions. — Déclin de sa force de production. — Sa formation intellectuelle. — Les sources de son inspiration. — Beethoven et Balzac. — L'homme à la statue de Brutus.	131
---	-----

CHAPITRE IX

LA MAISON DES ESPAGNOLS NOIRS

La maison des Espagnols noirs. — La cirrhose du foie. — Etat de sensibilité suraiguë. — Démêlés avec Charles. — Tentative de suicide de Charles. — Beethoven chez son frère à Gneixendorf. — Lettre au ménage Wegeler. — Le dernier automne.	149
--	-----

CHAPITRE X

LA FIN DU SOLITAIRE

Maladie de Beethoven. — Le ténor Cramolini. — Départ de Charles. — L'abandonné. — Le baron Pasqualati. — Dénûment du malade. — Généreuse intervention des amis d'Angleterre. — Ariel. — Secours de la <i>Société Philharmonique</i> . — Malfatti. — Dernières lectures et la dernière main de femme. — L'agonie. — Beethoven sur son lit de mort. — La recherche des actions. — On retrouve les lettres à l'« immortelle bien-aimée ». — Danhauser moule le visage défiguré par l'autopsie et l'enlèvement des organes de l'ouïe. — Zmeskall rend compte à Thérèse Brunsvik du service funèbre de Beethoven. — Sa succession dispersée à la criée. — Le portrait de Julietta.	157
---	-----

ÉPILOGUE

NOTES

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

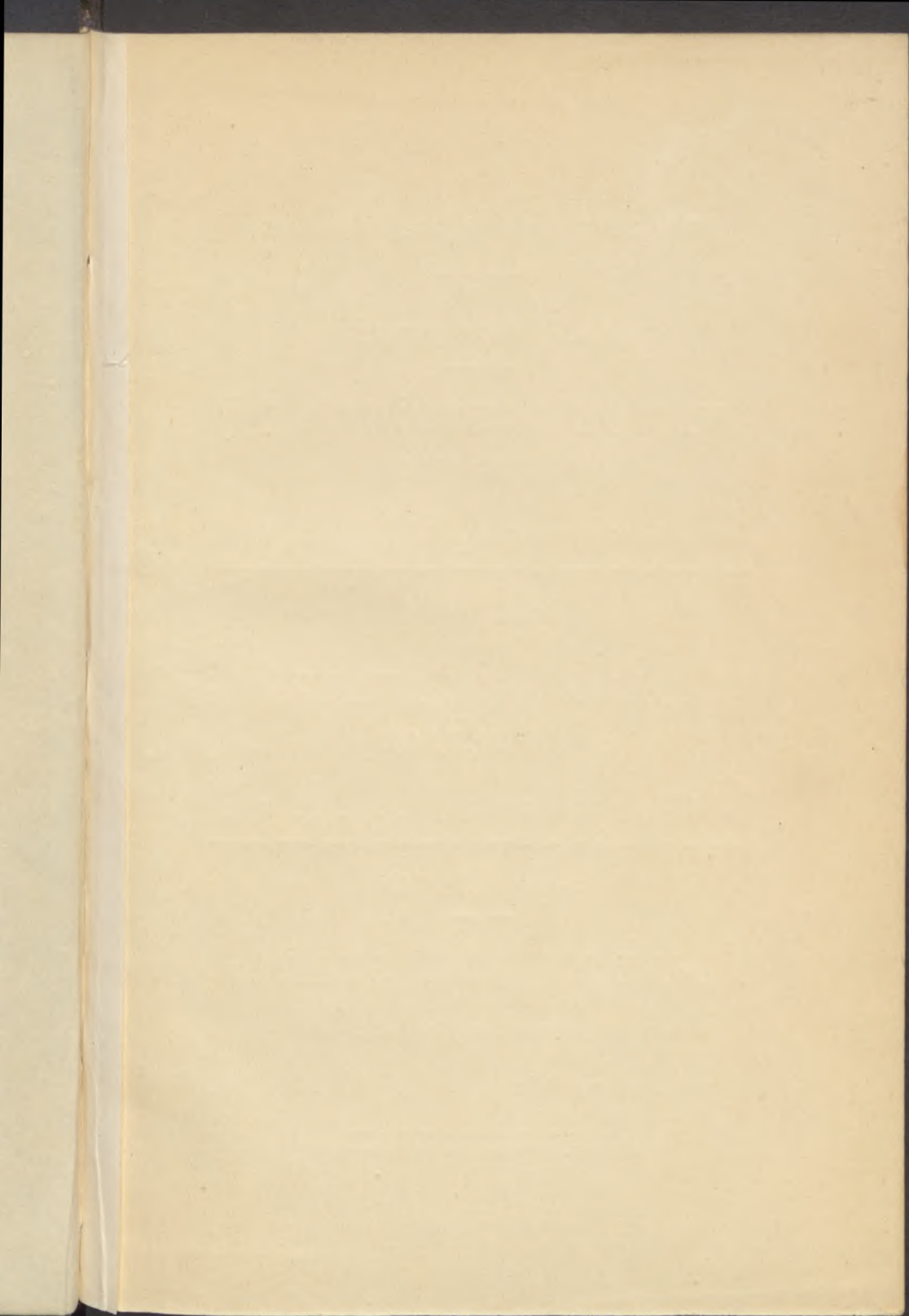
PIÈCES ANNEXES

1. Souscripteurs des premiers trios de Beethoven	193
2. Tableau généalogique de la famille Brunsvik	196
3. Rapports de police sur Joséphine Brunsvik	197
4. L'inventaire après décès de Beethoven	198
TABLE DES PLANCHES	207
TABLE DES MATIÈRES	209

THE HISTORY OF THE

REPUBLIC OF THE

UNITED STATES OF AMERICA
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY
JAMES M. SMITH



EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

AIMÉE DOSTOÏEWSKY

VIE DE DOSTOÏEWSKY
PAR SA FILLE

Un vol. in-16 jésus. Prix 12 fr.

ÉMILE MAGNE

MADAME DE LAFAYETTE
EN MÉNAGE

Un vol. in-18 illustré. Prix 10 fr.

JOSEPH TURQUAN

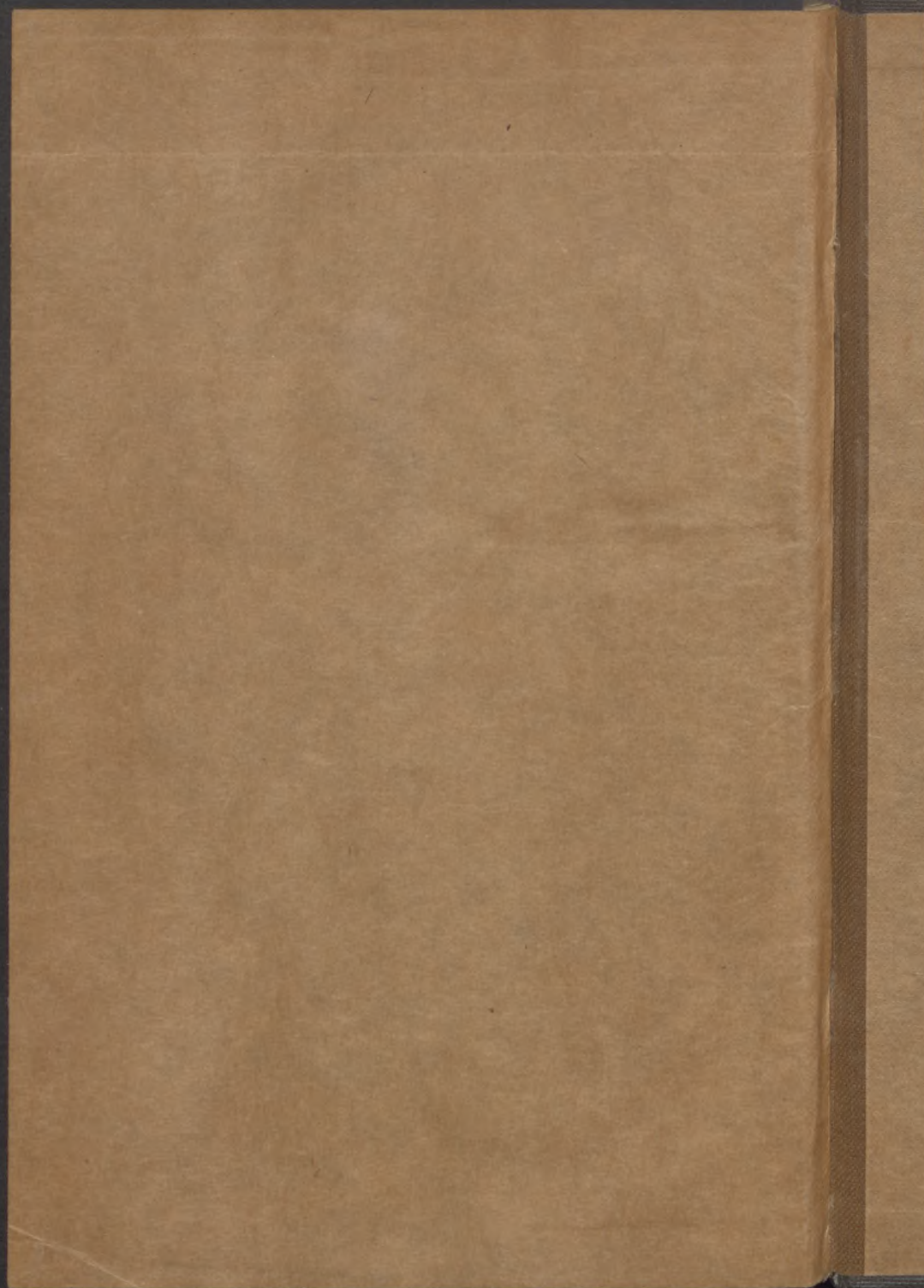
MADAME DE STAËL

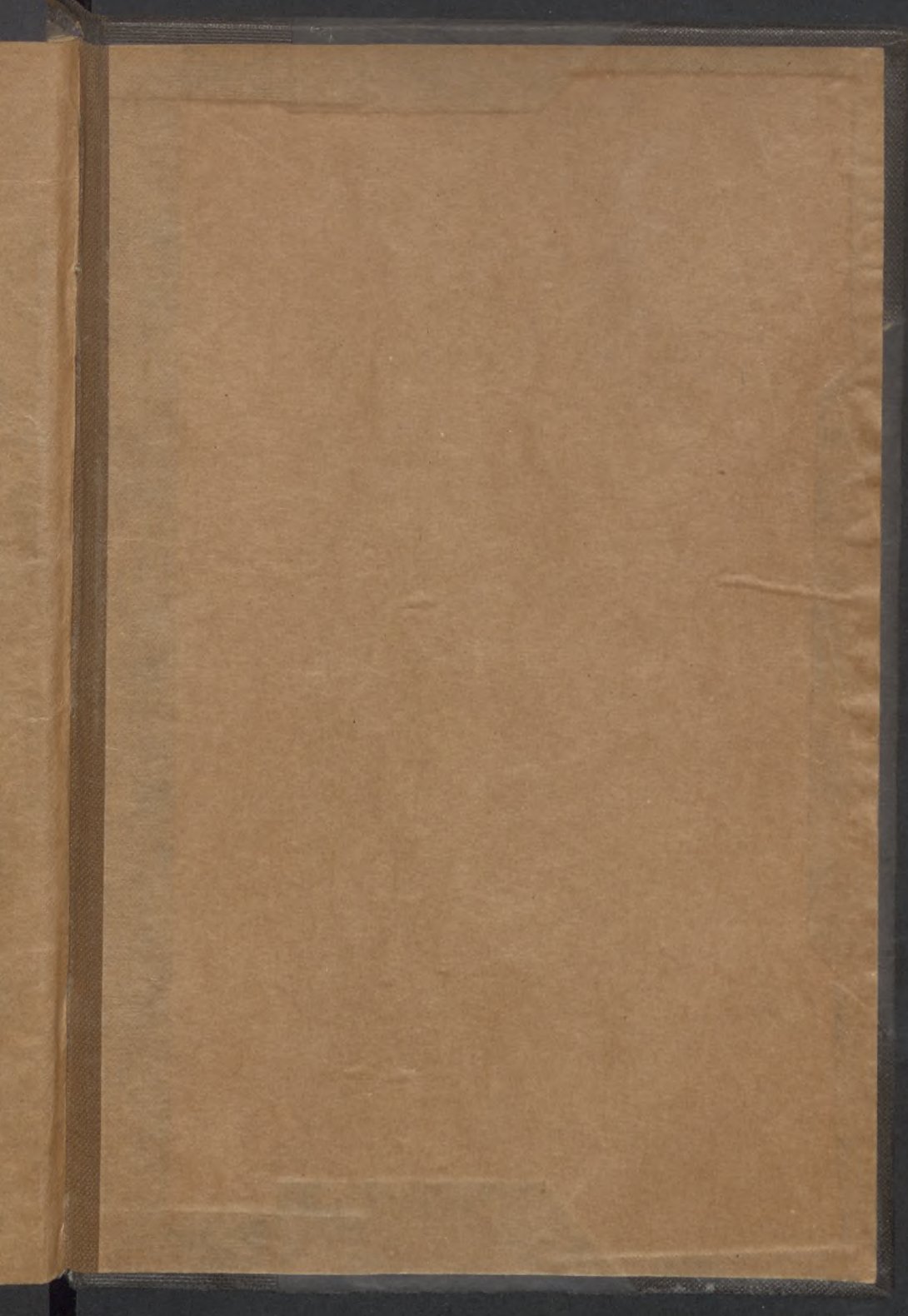
Sa vie amoureuse, politique et mondaine

Un vol. in-8 écu. Prix 15 fr.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY







160129

HEVESY

Beethoven

N.M.